

Québec français



Cahier pratique numéro 16

Numéro 58, supplément, mai 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/47996ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

(1985). Cahier pratique numéro 16. *Québec français*, (58), 1–48.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1985

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

sser
littéraire
sien Lapointe

Québec français

**Apprendre
à lire
à son
bébé**

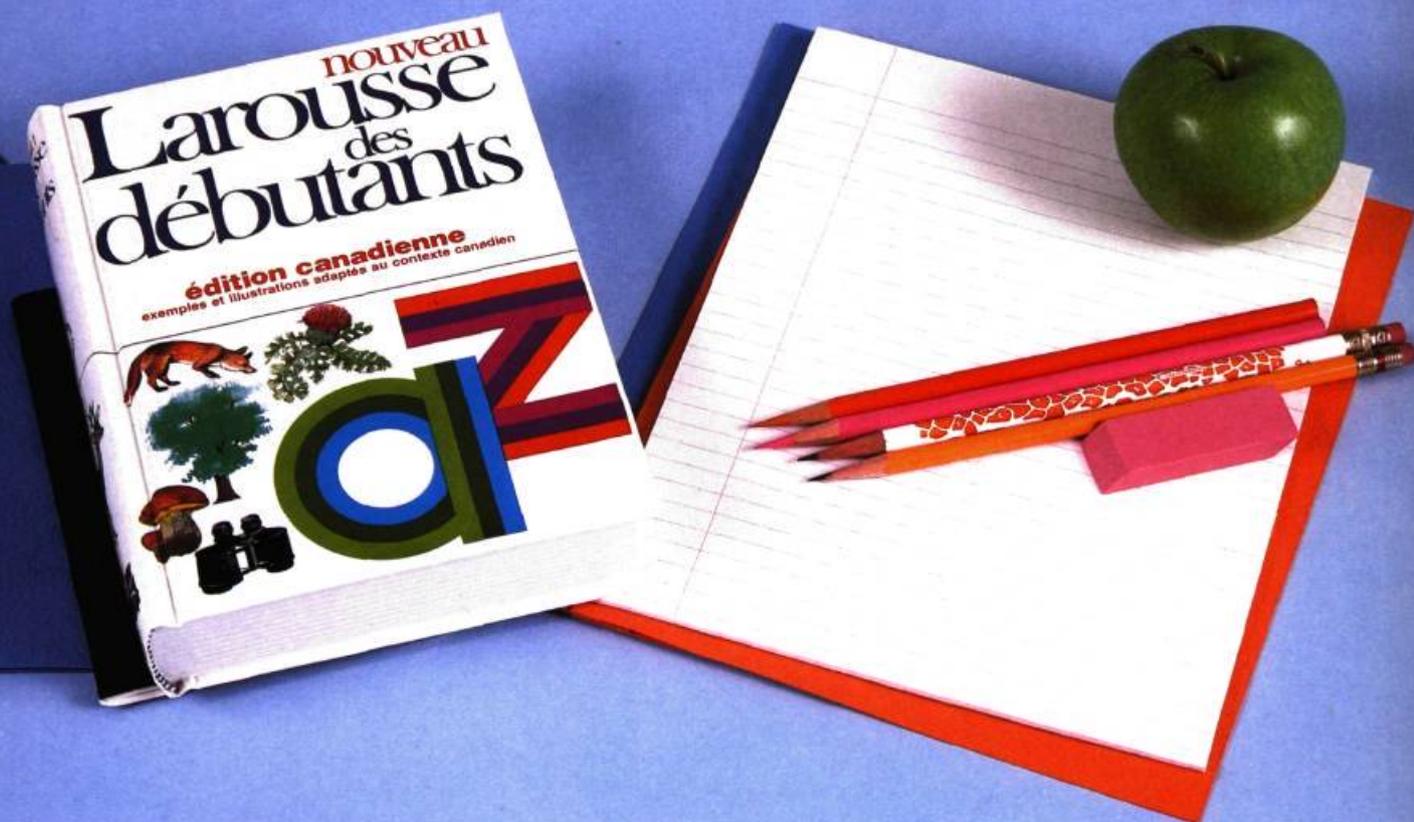


Micro-informatique: l'écrivain public

Fini, le nationalisme?

Le dictionnaire du premier plaisir d'apprendre

Chaque mot devient une phrase,
chaque phrase, une histoire,
chaque histoire, un plaisir.



Un dictionnaire d'apprentissage et de perfectionnement du vocabulaire français.
Un dictionnaire spécialement adapté aux jeunes québécois du second cycle du primaire.
Un dictionnaire qui respecte les possibilités de compréhension de l'enfant.

16 000 mots courants.
1 000 mots illustrés et répertoriés.
848 pages de tableaux, textes et images.
96 pages encyclopédiques en couleurs.
89 verbes conjugués.
13 tableaux et schémas.

Les renseignements grammaticaux.
L'emploi des mots.
Les équivalences.
Les regroupements de sens.
Les synonymes et antonymes.
La prononciation.

LAROUSSE LES DICTIONNAIRES QUI GRANDISSENT AVEC NOS ENFANTS.

LANGUE ET SOCIÉTÉ	LITTÉRATURE	PÉDAGOGIE
<p>4 Nouvelles brèves</p> <p>23 Chronique Le Trésor de la langue française au Québec. <i>Claude Poirier</i></p> <p>24 Prospective Fini le nationalisme ? <i>Louis Balthazar</i></p> 	<p>8 Nouveautés</p> <p>20 Courants De la modernité au Québec <i>Annette Hayward</i></p> <p>21 Livre du mois Un heureux incident <i>Louise Milot</i></p> <p>26 Best-sellers De la délicate frontière entre le rêve et la réalité <i>Caroline Barrett</i></p> <p>28 Dictionnaire</p> <ul style="list-style-type: none"> • Le dictionnaire des littératures de langue française <i>Aurélien Boivin</i> • Une entrevue avec Alain Rey <i>Aurélien Boivin et Lucie Robert</i> 	<p>Apprendre à lire à son bébé</p>  <p>40 Pré-scolaire « Maman, qu'est-ce que ça veut dire ? » ou l'apprentissage précoce de la lecture <i>Régine Pierre et Marthe Lachance</i></p> <p>46 Micro-informatique Du nouveau en traitement de texte à l'école : L'Écrivain public <i>Christophe Hopper/Jean-François Mostert</i></p>
	<p>32 Dossier: Gatién LAPOINTE</p> <ul style="list-style-type: none"> • Gatién Lapointe, nautonnier du désir <i>André Gaulin</i> • « Je me suis planté comme un arbre » <i>Armand Guilmette</i> • Derniers éclats de l'origine <i>François Dumont</i> 	 <p>50 Apprendre à écrire Savoir écrire, c'est savoir jouer quatre personnages. <i>Victor Guérette</i></p> <p>54 Grammaire Terminologie grammaticale et activités d'analyse au primaire <i>Christian Vandendorpe</i></p> <p>60 Comportements Désarmé devant la timidité ? <i>Maryse Campeau</i></p> <p>64 Lecture Un entretien avec François Richaudeau <i>Pierre Achim</i></p> <p>66 Pratique de classe Écrire en classe une revue pour la jeunesse <i>Lefco Doche et François Lentz</i></p> <p>69 Littérature jeunesse</p>

Québec français

Directeur

Christian Vandendorpe

Rédacteurs en chef

Aurélien Boivin (littérature)
Vital Gadbois (pédagogie)

Comités de lecture

et équipes de rédaction

Littérature

Aurélien Boivin
Roger Chamberland
Caroline Barrett

Pédagogie

Pierre Achim
Zita De Koninck
Aline Desrochers-Brazeau
Vital Gadbois
Christophe Hopper
Michelle Langlois
Maryse Campeau
Jean-François Mostert
Michel Paquin

Langue et société

Jean-Marie Pépin
Paul Warren

Ont collaboré à ce numéro

Louis Balthazar, Marie-André Beaudet, Guy Champagne, Dominique Coulombe, Esther Croft, Marie-Josée des Rivières, Lefco Doche, Gilles Dorion, François Dumont, Denis Goulet, Victor Guérette, André Gaulin, Denis Hamelin, Annette Hayward, Jean-Guy Hudon, Armand Guilmette, Alonzo Le Blanc, François Lentz, Michel Lord, Louise Milot, Danièle Noël, Annette Paquot, Régine Pierre, Claude Poirier, Astrid Reich, Lucie Robert, Denis Saint-Jacques, Rémi Tourangeau, Jeanne Turcotte, Richard Tremblay.

Couverture

Photo de Christian Vandendorpe

Maquette

Les Graphoïdes

La Revue *Québec français* est publiée par l'Association québécoise des professeurs de français et paraît quatre fois par an. Ses équipes de rédaction sont situées à Montréal et à Québec.

Québec français

C.P. 9185

Québec G1V 4B1

Abonnement pour un an (4 numéros)

Québec/Canada: 14 \$
États-Unis: 16 \$
Autres pays: 20 \$

Dépôt légal:

Bibliothèque nationale du Québec

Indexé dans PÉRIODEX

Ce numéro a été tiré à 10 000 exemplaires.

Composition: GRAPHITI

Impression: L'ÉCLAIREUR

ISSN 0316-2052

Tous droits réservés Ottawa

Courrier de 2^e classe, Permis n° 4855.

L'université retourne à l'école!

Du 19 au 27 octobre 1985, ce sera la Semaine nationale des universités partout au Canada! Pour souligner l'événement en même temps qu'apporter leur contribution à l'Année internationale de la Jeunesse, les universités québécoises ont décidé de faire porter leurs efforts de promotion auprès des 508 000 jeunes des écoles secondaires du Québec.

Ce contact prendra la forme d'un grand concours appelant la participation active des jeunes à une réflexion sur l'université par rapport à eux. Les élèves auront le choix entre une épreuve d'art plastique ou un texte écrit. Dans ce dernier cas, il s'agira d'un texte expressif pour les élèves des Secondaire I, II et III, ou d'une lettre d'opinion pour ceux des Secondaire IV et V. Des conseillères et conseillers pédagogiques au niveau secondaire en arts plastiques et en français ont participé très activement à la préparation du guide pédagogique à l'adresse des professeurs, leur assurant ainsi la possibilité d'utiliser le concours dans le cadre même du programme scolaire.

Le concours aura une assise régionale et les gagnants de chacune des onze régions scolaires du Québec (220 au total à raison de 20 par région) participeront à de nombreuses activités à Montréal et à Ottawa les 24, 25 et 26 octobre prochain. Et c'est au cours d'un grand gala le samedi 26 octobre, que les gagnants nationaux seront identifiés: les premiers de chaque niveau, en art plastique et en français (10 au total) gagneront un voyage d'une semaine à Paris, les seconds (10 au total) iront passer quatre jours à EPCOT en Floride.

Toute la documentation pertinente au concours (incluant le guide pédagogique) parviendra dans les écoles au début de juin, de telle sorte que les professeurs pourront l'utiliser dès la rentrée scolaire en août 1985. Ayez donc l'œil ouvert au cours des prochaines semaines!

André Berthiaume gagnant du Grand Prix de la science-fiction et du fantastique québécois 1985

Le Grand Prix de la science-fiction et du fantastique québécois vient d'être accordé, le 25 mars dernier, à André Berthiaume pour son recueil de nouvelles *Incidents de frontière* (Éditions Leméac), paru à la fin de 1984. Il avait remporté auparavant le Prix *Adrienne-Choquette*. Les deux autres finalistes du Grand Prix étaient Marie José Thériault et Elisabeth Vonarburg.

Le lauréat s'est vu remettre une bourse de 1 500 \$ lors d'une cérémonie qui s'est déroulée à l'Université du Québec à Montréal. Ce montant provient de diverses souscriptions de l'entreprise privée. Les contributions les plus importantes ont été versées par une maison de composition typographique de Québec, Compélec inc., qui a financé la moitié de la bourse, et par un imprimeur, les Ateliers graphiques Marc Veilleux Inc.

Le jury a été unanime à reconnaître l'immense plaisir de lecture qu'offre *Incidents de frontière* dont la qualité d'écriture est constante d'une nouvelle à l'autre. Il a souligné la grande maîtrise d'André Berthiaume dans la pratique d'un fantastique moderne qui rejoint la manière universellement reconnue des meilleurs écrivains sud-américains. En arrêtant son choix sur André Berthiaume, le jury a également voulu mettre en lumière la renaissance de la nouvelle au Québec. C'est en effet à ce genre littéraire qu'appartiennent les textes les plus intéressants de l'année 1984 dans le domaine de la science-fiction et du fantastique.

Le jury était composé cette année de Paul-André Bourque, professeur à l'Université Laval et chroniqueur littéraire, de Vital Gadbois, professeur au cégep de Saint-Hyacinthe et chroniqueur à *Québec français*, et de Michel Lord, critique littéraire à *Lettres québécoises*.

COMMUNIQUÉ DU MEQ

Les élèves et le français : points forts et points faibles

Le ministère de l'Éducation a décidé de diffuser dans les médias une version préliminaire du rapport sur l'évaluation de l'habileté à écrire et à lire chez les élèves francophones de deuxième secondaire. Ce rapport est une des études menées par le ministère pour vérifier la qualité de l'apprentissage scolaire au Québec.

L'enquête, menée en mai 1984 auprès d'un échantillon d'élèves francophones, avait pour but de fournir des données objectives quant aux reproches souvent fois répétés en rapport avec la qualité du français à l'école. Tout en reconnaissant que certains des résultats vont dans le même sens que certains cris d'alarme lancés dans d'autres pays depuis quelques années, le ministère de l'Éducation juge cette situation préoccupante.

Les autorités du ministère estiment que certaines des mesures accompagnant la mise en place des nouveaux régimes pédagogiques contribueront à améliorer la situation décrite dans l'étude. Parmi celles-ci, mentionnons l'implantation du nouveau programme de français, la diffusion des guides pédagogiques et d'évaluation en classe, le renouvellement du matériel didactique et l'augmentation du temps accordé à la langue maternelle dans la grille horaire du secondaire. De plus, les ressources considérables consacrées depuis une dizaine d'années au perfectionnement des enseignants de français devraient donner des résultats concrets.

Pour l'évaluation de l'habileté à écrire, il était demandé aux élèves d'écrire un récit d'aventures d'une page et demie à deux pages. Voici, en bref, certaines des conclusions de l'étude.

82% des élèves sont capables de choisir et d'organiser les mots, les groupes de mots ou les phrases pour créer un univers fictif et imaginer une situation, comme le demandait le test. Près de 75% des élèves sont capables de tenir compte du fonctionnement du discours narratif et descriptif ainsi que de la syntaxe, par exemple la séparation des paragraphes, le temps des verbes.

Seulement 22% des élèves utilisent correctement la ponctuation et respectent à la fois les contraintes de l'orthographe d'usage et de l'orthographe grammaticale. 29% respectent les contraintes de l'orthographe grammaticale (pour les règles de grammaire au programme) : ils font huit erreurs grammaticales ou moins par rapport à ces règles.

53% des élèves utilisent la ponctuation prévue à leur programme de français. 70% des élèves respectent les contraintes de l'orthographe d'usage pour les 3 000 mots les plus fréquents de la langue française. 21% des élèves n'ont pas consulté le dictionnaire, alors que 43% n'ont pas consulté la grammaire ou le code orthographique.

De façon plus précise, nous avons découvert que :

- les élèves font en moyenne 50,7 erreurs pour un texte d'environ 317 mots ;
- les erreurs les plus fréquentes portent sur la ponctuation : 28% des erreurs observées ; le verbe (emploi, accord, conjugaison) : 25% des erreurs ; l'orthographe d'usage : 17% ; les accords (noms, adjectifs, pronoms) : 14%.

Par ailleurs, le ministère a déjà amorcé l'analyse détaillée des résultats de cette étude et il envisagera des mesures supplémentaires pour améliorer la qualité du français écrit à l'école. Voici certaines des avenues explorées et à propos desquelles des décisions ne sauraient tarder :

- l'évaluation systématique des programmes de français langue maternelle du primaire et du secondaire ;
- la publication, à l'intention des enseignants de français du secondaire et des administrateurs scolaires, d'une analyse détaillée des forces et des faiblesses des élèves en français écrit ;
- une analyse plus poussée, à la recherche des causes des lacunes observées ;
- l'instauration d'un concours d'excellence en langue maternelle (au primaire et au secondaire) ;
- une intervention plus directe du ministère dans l'évaluation de l'habileté à écrire chez les élèves qui terminent leur secondaire, par la voie d'un examen ministériel. L'évaluation actuelle ne porte que sur la compréhension des textes ;
- l'évaluation périodique des apprentissages en langue maternelle afin de vérifier l'efficacité des mesures adoptées.

Le ministère de l'Éducation accorde à l'apprentissage du français langue maternelle toute l'importance qu'il mérite, étant donné le rôle que joue la maîtrise de la langue maternelle dans la vie scolaire et sociale.

Le rapport complet, y compris la partie sur l'habileté à lire, sera publié en juin 1985.

Relance au secondaire : de plus en plus de jeunes poursuivent des études postsecondaires

De plus en plus de jeunes ayant reçu une formation générale au secondaire poursuivent leurs études au-delà de leur diplôme de 5^e secondaire. De fait, 86,6% des diplômés et diplômées de 1982-1983 étaient, au 30 mars 1984, encore aux études. Ces données sont extraites de la dernière enquête *Relance au secondaire* que vient de publier le Service de soutien à la formation professionnelle du ministère de l'Éducation.

Si le taux de chômage est élevé (38,2%), chez les 56 665 diplômés et diplômées du secondaire général, il l'est encore plus, en moyenne chez ceux et celles du secteur professionnel. Au professionnel court, près de la moitié des 2 775 diplômés et diplômées cherchaient encore un emploi, ce qui représente un taux de chômage de 53%, à la date du 30 mars 1984.

Pour leur part, ceux et celles qui ont trouvé un emploi ont dû le chercher pendant au moins dix semaines. La plupart du temps, l'emploi trouvé comportait plus de 30 heures de travail hebdomadaire, la moyenne des salaires étant d'environ 206\$. Comme par les années passées, les statistiques prouvent, encore une fois, que les filles du professionnel court trouvent moins facilement un emploi à temps plein que les garçons et qu'elles sont, en général, moins rémunérées que ces derniers.

Le professionnel long offre de meilleures possibilités de travail que le professionnel court mais dans des conditions semblables. En effet, l'on constate que seul le taux de chômage diminue pour les diplômés et diplômées du professionnel long : il est d'environ 34%. Quant aux conditions salariales et au temps de recherche du premier emploi, la situation ressemble de près à la réalité vécue au professionnel court. Par contre, la correspondance entre les études et le travail est meilleure qu'au professionnel court et semble satisfaire davantage les filles que les garçons.

Dans l'ensemble, les filles ne sont guère plus favorisées au professionnel long et leurs conditions de travail restent toujours inférieures à celle des garçons.

Compte tenu des conditions économiques difficiles prévalant sur le marché du travail, on remarque quand même quelques métiers qui offraient des possibilités d'emploi supérieures à la moyenne. Une analyse des résultats donnés pendant cinq années consécutives par *Relance au secondaire* fait ressortir les spécialités ou métiers présentant jusqu'à tout récemment de bonnes possibilités d'emploi. Ce sont : assistante dentaire, rembourreur industriel, mécanisme des véhicules commerciaux, cuisine professionnelle II (hommes seulement), cuisine professionnelle I, coupe de viande et commis en fiscalité.

La difficile situation de l'emploi pour les diplômés et diplômées du professionnel long explique peut-être que plus de 15% d'entre eux continuent leurs études même après avoir obtenu leur diplôme.

Congrès sur la littérature de jeunesse

L'Association internationale de recherche en littérature d'enfance et de jeunesse tiendra son 7^e congrès du 19 au 23 août 1985 à l'Université du Québec à Montréal. Le thème des Conférences est « Fantasy et fantastique dans la littérature d'enfance et de jeunesse : aspects littéraires. »

Les personnes intéressées peuvent s'inscrire auprès de Jacques La Mothe, UQAM, C.P. 8888 Succ. A, Montréal H3C 3P8. Le coût de l'inscription est de 60\$ (35\$ pour les étudiants).

Congrès de l'AQPF

Le congrès annuel de l'Association québécoise des professeurs de française se tiendra à Québec, les 31 octobre, 1^{er} et 2 novembre 1985. L'année internationale de la jeunesse a inspiré le choix de la thématique : « Les jeunes et leur apprentissage du français ». Les congressistes auront l'occasion de réfléchir aux conditions d'efficacité de l'apprentissage du français et aux stratégies d'intervention qui favorisent la participation des élèves. Les séances de travail se partageront donc les deux grands volets de la thématique : « Les univers des jeunes » et « Les jeunes au cœur des pratiques pédagogiques ».

Le congrès 1985 offre quelques nouveautés. Un **pré-congrès** permettra aux participants de se pencher sur trois sujets de grande importance :

- 1) L'application des nouveaux programmes de français : les réalisations, les résistances, les soutiens encore possibles.
- 2) La qualité de la langue : une préoccupation de tous les agents de l'éducation.
- 3) La micro-informatique : un support éventuel à l'enseignement du français.

Ce pré-congrès, ouvert aux professeurs de français, s'adresse particulièrement aux administrateurs scolaires, aux conseillers pédagogiques et aux chercheurs en APO.

Par ailleurs, le congrès offrira des **stages de perfectionnement** d'une durée de 8 ou 9 heures. Les participants pourront ainsi approfondir un aspect particulier de l'enseignement-apprentissage du français. Ceux et celles qui souhaitent aborder plusieurs sujets pourront évidemment le faire grâce aux ateliers traditionnels.

Enfin, une nouvelle forme de séance de travail, le **forum**, offrira l'occasion de partager ses expériences, d'échanger des scénarios de cours et des instruments d'évaluation.

Toute personne qui désire de plus amples informations ou qui souhaite présenter une communication lors du congrès peut s'adresser au Secrétaire du Congrès A.Q.P.F., 1460 Chemin Ste-Foy, 3^e étage, Québec G1S 2N9.

Les membres du comité de coordination et tous les organisateurs et organisatrices du congrès espèrent avoir le plaisir de vous accueillir à Québec l'automne prochain.

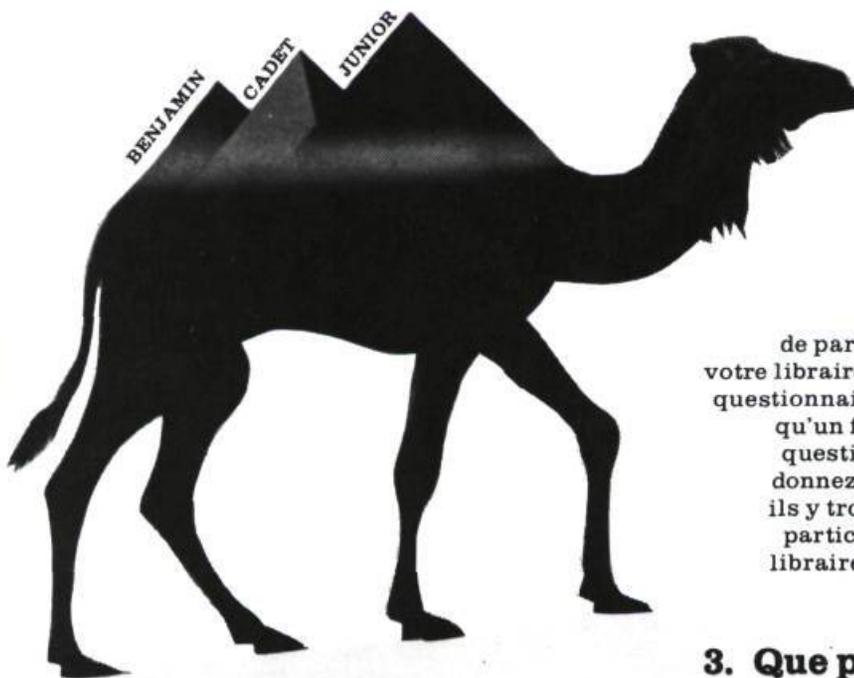
GRAND CONCOURS GALLIMARD JEUNESSE

LE SECRET DES PHARAONS

du 1er mai au 15 juin 1985

Parents, faites participer vos enfants
à ce grand concours
et gagnez un voyage en Égypte

Professeurs, c'est aussi pour
vous une occasion rêvée d'enrichir
la culture de vos élèves en les
encourageant à y participer.



1. Qui peut participer

Si vos enfants, ou vos élèves,
ont entre 3 et 15 ans, ils peuvent
participer au grand concours
LE SECRET DES PHARAONS.

2. Comment participer?

C'est très simple: vous avez besoin
d'un catalogue Gallimard Jeunesse
Spécial Concours 1985 et d'un bulletin
de participation que vous procurerez chez
votre libraire. Ce bulletin de participation contient un
questionnaire approprié à chaque groupe d'âge ainsi
qu'un formulaire de réponse. Faites bien lire les
questions à vos enfants ou à vos élèves, ensuite
donnez-leur le catalogue *Spécial Concours 1985*:
ils y trouveront les réponses. Chaque bulletin de
participation doit porter trois cachets du même
libraire. Ce cachet sera apposé lors de tout achat
d'un livre Gallimard Jeunesse.

3. Que peut gagner le participant?

a. Un grand prix d'une valeur de 5000\$ qui consiste en un voyage de huit jours en Égypte via Paris. Le voyage, pour le gagnant et pour ses parents, se fera par avion, tous frais de transport et de séjour payés.

b. 150 lots de dix livres Gallimard Jeunesse. 50 lots seront attribués pour chacun des jeux.

Six nouveaux livres dont VOUS êtes le héros

folio junior
Gallimard jeunesse



13 TITRES PARUS DANS LA MÊME SÉRIE:

Les maîtres des ténèbres • La traversée infernale • La citadelle du chaos
La galaxie tragique • Le manoir de l'enfer • Le marais aux scorpions
Le sorcier de la montagne de feu • La cité des voleurs • La forêt de la malédiction
L'île du roi Lézard • Le labyrinthe de la mort • La sorcière des neiges • Le talisman de la mort

ROMANS

le voyeur fidèle

Régis TREMBLAY

Libre Expression, Montréal, 1984,
144 p. (11.95 \$)

Ce n'est pas d'hier que les hommes, plutôt que certains hommes, se sont faits de la femme une image éthérée, chimérique. Marc-André Genest, le héros du roman *le Voyeur fidèle* n'a donc rien de bien original. Jeune naïf de 20 ans, il s'éprend de Christine Riverin qui « se dépouille[ra] bientôt de toute humanité pour devenir une idée » (p. 26). Classique que cette chasse aux fantômes. Les échanges verbaux, les allusions, les malentendus entre Christine et Marc-André n'ont pas de quoi captiver même les plus inconditionnels amateurs d'histoires sentimentales.

L'intérêt de ce premier roman de Régis Tremblay réside plutôt dans le style de l'auteur qui, sans être tout à fait neuf lui non plus, n'en est pas moins étonnant. Tremblay manie le calembour avec une certaine adresse, son écriture est limpide, coulante. On peut cependant parfois lui reprocher un manque de fini et l'utilisation abusive de clichés. Une phrase comme « *Un petit pas pour elle, mais un grand pas pour lui* » (p. 52) ne tient pas de la plus fine subtilité, il va sans dire.

Malgré quelques qualités donc, *le Voyeur fidèle* ira sans aucun doute se perdre dans la masse des romans vite lus et vite oubliés. Il faut laisser dormir les fantômes...

[Caroline BARRETT]

de l'amour dans la ferraille

Roch CARRIER

Stanké, Montréal, 1984, 544 p. (19.95 \$)

Dans son dernier roman, *De l'amour dans la ferraille*, Roch Carrier se livre avec une sorte d'allégresse trépidante à une vigoureuse satire de la vie politique et religieuse de son coin de pays, déguisé, cette fois, sous le nom de Saint-Toussaint-les-Saints. La vigueur dont nous parlons ne réside pas dans une action rapide ou précipitée. Au contraire, ce roman rustique et régionaliste adopte jusqu'à un certain point le rythme lent de *la Dame qui avait des chaînes aux chevilles* et, de la

même façon, traduit le ruminement intérieur des personnages et, parfois, du narrateur. Il s'agit d'ailleurs de la même veine campagnarde que dans la plupart des romans de Carrier. Mais ici le rythme semble s'alourdir, s'appesantir, à tel point qu'on peut se demander si cette lenteur ne paraît pas trop calculée.

Pour composer cette large fresque haute en couleur par ses personnages, absurdes par leurs préoccupations qui consistent à construire un « chemin neuf » qui ne les conduira nulle part, le romancier a délibérément choisi de ralentir le déroulement de son récit par des descriptions, des réflexions, de fréquentes redites qui, me semble-t-il, n'atteignent pas l'effet désiré. Cette lente épopée de bout de chemin manque de puissance véritable. Heureusement, le mélange habile d'humour et de satire qui accompagne les intrigues politiques du Bon Parti, les naïves manifestations religieuses et le travail des villageois, permet de racheter l'ensemble. Il faut convenir, toutefois, que ce roman est, avec *la Dame...*, le mieux écrit de tous ceux de Carrier: style soigné, effets réussis, comparaisons nombreuses, originales et superbes. Il contient de la sensibilité, un peu d'amour, une bonne dose de rire, mais aussi des inquiétudes, des interrogations. Pour paraphraser un passage important (p. 363), ce chemin les mène-t-il au rêve ?

[Gilles DORION]

la flamme et la forge

Gilbert CHOQUETTE

le Cercle du livre de France,
Montréal, 1984, 400 p.

« *L'important, dans un livre, ce ne sont ni ses qualités ni ses défauts — il y en aura toujours — c'est qu'il révèle ce qui n'a pas encore de nom. C'est par là qu'une œuvre d'art trouve sa justification et fait progresser l'humanité* » (p. 250).

Tel est l'avis énoncé par l'écrivain « franco-helvético-germanique » (p. 214) de réputation internationale. Anders Stahlberg, héros central du sixième roman de Gilbert Choquette. On n'en voit guère les traces malheureusement dans *la Flamme et la Forge*, prix littéraire Esso 1984.

Stahlberg tente depuis plusieurs jours d'écrire la nouvelle qui le tourmente inlassablement. Il s'agit du « *portrait de l'artiste face à son double* » (p. 88), où l'auteur « [prétend] opposer les exigences de l'Art à celles de la Vie dans la conscience du créateur » (p. 32). Ce beau projet, qui n'est pas sans rappeler l'entreprise picturale de Pierre Cadourai dans *la Montagne secrète* de Gabrielle Roy et la « *vécriture* » de François Galarneau dans *Salut Galarneau!* de Jacques Godbout, ne parviendra pas à terme car l'écrivain tombe « *amoureux d'une ombre* » (p. 166). Tout avorte du reste dans ce roman aux personnages tourmentés où se multiplient les dédoublements et les mises en abîme.

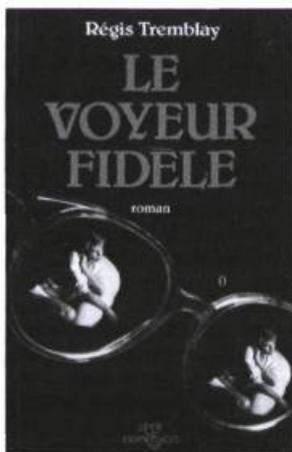
Ces rouages tournent cependant à vide parce que trop souvent le comportement des individus relève plus de la manipulation que de la logique du récit. Ce dernier avance fréquemment par la seule volonté du narrateur-dieu, par des coups de force qui ignorent les prémisses longuement décrites antérieurement: les personnages sont des pantins destinés à demeurer les simples messagers d'un auteur pour qui le questionnement philosophique sur l'art et le réexamen des valeurs humaines sont le véritable objectif. Tout apparaît assujéti à cet a priori auquel s'ajoute par surcroît une très sensible connotation moralo-pédagogique.

Que de dissertations, en effet, sur la fonction artistique! Que de définitions, d'aphorismes, de formules, de préceptes et de sentences! Que de mises à profit de la culture du narrateur et de celle de son héros principal!

L'écriture, quant à elle, est éminemment travaillée et tous les personnages parlent une langue châtiée, aux antipodes de celle de Michel Tremblay, auquel du reste le narrateur donne un coup de griffe en passant (p. 213). Mais ces dialogues sont totalement uniformes et, subrepticement, des gaucheries les voient, de même que de nombreuses anacoluthes, d'inévitables fautes typographiques et surtout des phrases grand style qui tombent souvent dans le seul amphigouri ou le langage inutilement complexe.

Au total, ce livre est marqué au coin de l'anachronisme dans la mesure où il utilise, sans les renouveler suffisamment, une foule de « procédés » littéraires fort en usage notamment au Québec du XIX^e siècle: échange de lettres, parabase, référence au

NOUVEAUTÉS



contexte historique réel, luxe de détails descriptifs, étalage d'érudition, conversation surprise, clichés métaphoriques, intention moralisatrice, y compris ce regard pessimiste régulièrement porté sur la société actuelle.

À ce rythme, la pensée de Malraux mise en épigraphe au début du roman — « *Le temps des œuvres immortelles est terminé* » — va sûrement se réaliser.

[Jean-Guy HUDON]

la femme comestible

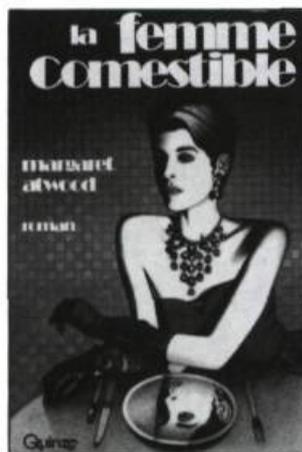
Margaret ATWOOD

Quinze, Montréal, 1984, 330 p.

J'ai lu pour la première fois *la Femme comestible* au moment de sa parution en version originale. Je conservais de cette lecture d'adolescence le souvenir de moments tranquilles passés avec des personnages déconcertants, personnages qui ont vraisemblablement contribué à éveiller en moi les premiers doutes quant à l'existence d'une essence et surtout d'une destinée spécifiquement féminines.

Marian, jeune bachelière ès lettres, vient de décrocher son premier emploi dans une maison de sondages auprès des consommateurs. Elle a beaucoup d'ami(e)s, un appartement bien à elle mais surtout elle est fiancée à un avocat « [qui] a tout pour réussir et qui est propre ce qui n'est pas négligeable quand on vit avec quelqu'un » (p. 124). Marian est consciente de l'insupportable monotonie de la vie des femmes, mères dévouées, épouses aimantes et fidèles. Mais ce n'est qu'au contact de l'inénarrable Duncan, en quelque sorte le reflet de sa conscience, qu'elle découvre les pièges que recèle sa propre existence. Marian s'achemine doucement sur la voie du vide domestique, semblable à toutes les femmes qu'elles côtoient, rien de plus aux yeux des hommes qu'une voiture chromée à exhiber ou, au mieux, qu'un ersatz d'amour maternel.

Incapable d'assumer sa peur d'être dévorée par le mariage, Marian se prend d'un profond dégoût pour la nourriture qu'elle identifie à son moi, misérable et sans défenses. Son anorexie disparaîtra le jour où elle confrontera Peter, son fiancé, de la façon la plus originale qui soit ; en lui fabriquant un gâteau en forme de femme, la femme comestible...



La Femme comestible est un roman résolument féministe, féministe et joyeux. Il s'en dégage une naïveté calculée, une force qui ravivera sans doute les convictions des militantes les plus démobilisées. À lire absolument par les temps qui courent.

[Caroline BARRETT]

vivement la vie!

Jean-Yves DUPUIS

CLF, Montréal, 1984, 228 p. (14,95 \$)

Le premier roman de Jean-Yves Dupuis, *Vivement la vie!*, risquerait d'entraîner les critiques littéraires dans la voie de la morale en raison d'un étalage complaisant d'exhibitionnisme qui aboutit à un inceste. Mais ne nous laissons pas piéger. Constatons seulement que ce récit — qui emprunte la forme d'un journal épisodique, d'une chronique plus ou moins régulière — s'inscrit dans la lignée des romans contestataires qui rejettent allégrement les tabous d'une société jugée (trop) étroite et rétrograde. De toute façon, l'auteur/narrateur verse dans le « repentir » en écrivant la phrase finale de son roman : « C'était vraiment idiot de s'amouracher de sa sœur!... » En s'adressant ainsi une dernière fois au lecteur, comme il le fait à plusieurs reprises pour établir un lien de connivence et de bienveillance avec lui, — la *captatio benevolentiae* —, il gomme tout simplement la culpabilité (factice?) qu'il éprouve en reniant les obsessions dont il a fait preuve ou se moque tout doucement de l'étonnement qu'il a suscité en truffant son journal de connotations sexuelles « libérées ». Certes l'humour permet-il de faire passer le message, mais il donne surtout au roman une allure vive, pétillante, un mouvement alerte, gai et sautillant qui lui confère un ton agréable.

Le livre est bien composé, en ce sens que le romancier en orchestre bien la structure, procède à une mise en situation à la fois simple et imaginative et maintient un suspense habile en faisant osciller le lecteur (et surtout le héros!) d'une sœur à l'autre et d'une maîtresse à une autre. Il faut en féliciter l'auteur, qui possède un talent certain et une heureuse facilité d'expression qui ne demandent qu'à s'exercer plus avant. (Convient-il de suggérer au CLF de changer de correcteur ou de le munir d'un Grevisse...?)

[Gilles DORION]



c'est pour quand le paradis

Claude LE BOUTHILLIER

Éditions d'Acadie, Moncton, 1984, 246 p. (9,95 \$)

« *Incapable d'envisager l'échec d'un second mariage* » (p. 59), un psychologue nouvellement remarié se trouve envahi par un sentiment d'angoisse incontrôlable que la vue de tout objet coupant ne fait qu'empirer. Désireux de mettre un terme à « *la surenchère des peurs les plus terrifiantes* » (p. 59) que développe son imagination débridée, de freiner cette « *chute aux enfers* » (p. 58), il entreprend une suite de thérapies qui vont finalement l'amener à revivre les événements marquants de son passé. Plongeant en lui-même, cet héroïque névrosé, prénommé providentiellement Ulysse, entame une longue odyssée qui, le conduit aux portes de l'enfance et l'oblige à explorer cette zone noire de sa vie marquée par les interdits, les craintes et la culpabilité, legs immédiat d'une éducation janséniste voulant que « *toute forme de plaisir [soit] péché* » (p. 14). Souffrant dans son âme, son cœur et son corps, — les violentes crises d'urétrite qui réveillent ses phobies de la castration, succédant à celles d'un mariage en pleine débandade — Ulysse trouvera dans la peinture une véritable planche de salut, lui permettant et de s'« extérioriser » et de « *renouer avec [ses] racines* » acadiennes (p. 85). Tirailé de même par un incessant désir de retourner vivre au pays, il laissera finalement les voies du cœur l'emporter sur la raison, abandonnant femme, enfants et travail pour la patrie, « *cet Ithaque* » (p. 245) où il lui devient possible de croire à une complète renaissance, de rêver du jour où « *beau, sain et plein de cette odeur qui n'appartient qu'à notre enfance* » (p. 246), il pourra enfin goûter ici-bas les joies du paradis.

Mettant en scène un être partagé entre son attachement au pays et sa révolte contre l'héritage familial et culturel, le roman de Claude LeBouthillier nous livre à travers le difficile cheminement d'un homme insatisfait de ce que les valeurs de son milieu ont fait de lui, une intéressante réflexion sur la société acadienne, un questionnement lucide sur ce peuple trop longtemps identifié à une « *Évangéline martyre* » et un « *Gabriel soumis* » (p. 84).

[Jeanne TURCOTTE]



NOUVEAUTÉS

le neveu de Wittgenstein
Thomas BERNHARD,
Paris, Gallimard 1985, 133 p. (11,95\$)

Il n'y a rien de banal dans ce récit. Le personnage principal est un héritier fou et génial qui veut faire de sa vie une thèse de philosophie plutôt que de se contenter comme son oncle d'en écrire une. L'auteur, un Autrichien raffiné et sarcastique, passionné de grande musique, de mathématiques et de philosophie, un observateur sans complaisance, se promène dans la vie avec une réputation sulfureuse de méchanceté et d'intelligence. L'amitié entre le neveu de Ludwig et l'auteur, deux grands malades unis et séparés à la fois par la maladie, compose un thème où se mêlent, pour la fascination du lecteur, l'humour et la gravité. Le style aussi surprend ; sans artifice, sans outrance, Bernhard donne à sa prose un ton unique.

Le texte de plus de cent pages est tout d'une coulée, sans un seul alinéa, avec des répétitions qui rythment le récit comme des refrains. Un homme raconte son souvenir d'un ami, un pur-sang qui se sentait l'obligation du génie mais qui aimait par-dessus tout s'amuser comme un petit fou au détriment de la haute société viennoise. Les deux personnages prennent un sens allégorique, l'un représentant la folie ludique, l'autre la lucidité créatrice. Le premier est puni, le second punit qui a puni.

Lisez ce récit si vous aimez l'originalité authentique, pas forcée, qui vient d'un effort pour être soi plutôt que d'un calcul pour étonner.

[Richard TREMBLAY]

le crucifié du Sommet-Bleu
Claude JASMIN
Leméac, Montréal, 1984, 170 p.

Dans le cadre enchanteur des Laurentides, un promeneur aperçoit un homme posé sur la croix qui domine le Sommet-Bleu. Tout le village de Sainte-Adèle est bientôt soupçonné : pour quels motifs aurait-on assassiné Roger Robin, jeune pacifiste, séducteur et ex-champion de ski ?

Le récit de Claude Jasmin prend vite des allures de roman policier. On y retrouve les

personnages habituels à ce genre d'intrigue, dont l'as des as, le détective Charles Asselin, une espèce d'Hercule Poirot québécois. Cependant, là où l'intrigue aurait pu se contenter d'être « classique » et sans surprises, Jasmin, avec beaucoup d'astuce, sait à la fois divertir le lecteur (lire : le mystifier) et produire une œuvre critique : sur la société en général (Sainte-Adèle devient ainsi un microcosme à l'intérieur duquel se nouent et se dénouent les rapports entre classes) et, plus précisément, sur les relations qu'entretiennent la politique et le corps policier (ce qui n'est pas sans rappeler *l'État-Maquereau*, *l'État-Maffia*, pamphlet que l'auteur publie simultanément avec le présent roman).

Claude Jasmin nous convie à retrouver ces qualités d'écriture que l'on apprécie chez lui : un langage pittoresque qui n'agace surtout pas, un humour plein de finesse, souvent mordant, et cette facilité qu'il a de nous faire découvrir un merveilleux coin de pays. Un bon divertissement.

[Pierre HARDY]

NOUVELLES

janus
Élisabeth VONARBURG
Denoël, « Présence du futur », n° 388
Paris, 1984. 288 p.

Pour qui a lu le premier roman de l'auteur, *Le silence de la cité*, la parution de *Janus* est un événement. A-t-elle conservé et approfondi ses remarquables qualités d'écriture et d'imagination poétique et mythique ? Oui.

Huit nouvelles, dont deux inédites (« La machine lente du temps » et « Bande ohne Ende »), et une nouvelle qui était difficilement accessible aux Québécois (« Thalassa ») ; les autres sont déjà parues dans *L'œil de la nuit* (Le Préambule, 1980) et dans *Solaris*.

De ce recueil, se dégage une unité thématique subtile et envoûtante fondée sur l'évocation de Janus, dieu du passage, du pont, du voyage, de la transition entre la mort et la vie, entre aujourd'hui et demain, entre la vieillesse et la jeunesse, entre l'homme et la femme, entre ce monde et un autre. Toujours chez Vonarburg, la nostalgie de l'unité perdue et surtout la recherche d'un difficile nouvel

équilibre. On découvre ici un univers où les éléments fondamentaux retrouvent leur puissance originelle, celle qu'ils avaient chez les pré-socratiques : le recueil s'ouvre avec le feu purificateur et par le refus de la mort : *NON !* Il se referme entre sable et mer ; *Janus me regarde*.

Entre les deux, l'affirmation modulée que la vie triomphe de la mort et que l'artiste, personnage important de l'œuvre de Vonarburg, est là pour en témoigner : le temps est un lent retour, l'espace a son lieu en nœud, et entre temps et espace, *Bande ohne Ende* : un pont, un passage, une nef, une « petite noix » : la matière vivante, pléonasmé.

Janus est une grande œuvre de mythofiction, assurément la meilleure production québécoise de 1984. Quelque chose de grand se crée : l'œuvre de Vonarburg.

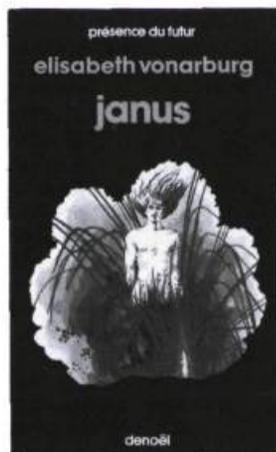
[Vital GADBOIS]

écoute, écoute !
Kate WILHELM
Denoël, Collection « Présence du futur »,
n° 380, Paris, 1984, 243 p.

Les trois nouvelles du recueil ne m'ont pas convaincu que Kate Wilhelm est une véritable romancière de science-fiction. On a plutôt l'impression d'avoir affaire à une alchimiste en période d'exploration. Ce qu'elle nous présente évoque des récits de littérature fantastique, car la légende indienne jaillit ici et là, la nuit comme le jour. Mais qu'à cela ne tienne : ça se lit même si l'action manque parfois de souffle.

Qu'en est-il au juste de ces trois récits ? Eh bien ! imaginez, pendant un instant, que vous êtes au volant d'un luxueux camping-car, seul(e), en plein désert, sur une route qui ne semble pas en finir, qui côtoie de dangereux ravins ici et là. C'est la nuit, moment idéal pour faire la rencontre d'une chose indéfinissable de par sa forme, sa couleur. Vous faites la connaissance d'un étranger sympathique mais combien énigmatique : veut-il vraiment votre bien ? Vous racontez ensuite votre aventure à des amis incroyables. Vous vous remettez en question, c'est un peu normal, non ? Ou encore songez à un jeune homme qui, à la suite d'une séance de voyeurisme sur une femme nue, se met subitement à la recherche de sa mère qu'il n'a pas revue

NOUVEAUTÉS



depuis une dizaine d'années et qu'il lui inflige une cure de rajeunissement. Enfin à une jolie promenade en bateau avec des copains qui se termine en canot de fortune, pour échapper à l'influence maléfique d'une femme aux pouvoirs terrifiants.

Ce qu'on peut en dire, en tout cas, c'est que Kate Wilhelm va au-delà des croyances habituelles. Rêves, idéaux, intuitions, tout y passe. Le langage n'est-il pas un outil privilégié pour explorer les limites du possible? Peut-être qu'en se mettant vraiment à l'écoute de soi et des autres, nous parviendrons à un degré de connaissance du comportement humain jusque-là insoupçonné...

[Denis HAMELIN]

télétotalité

Jean-Pierre APRIL

Hurtubise-HMH, coll. L'Arbre, 1984, 216 p.

Ce deuxième recueil de Jean-Pierre April comporte cinq nouvelles dont une nouvelle inédite « L'éternel Président ».

April cherche ici à faire dans ce qu'on pourrait appeler la « média-fiction »: L'objectif est bien ciblé: la télévision est pur produit et parfait producteur de consommation. Tous les moyens de l'auteur (humour grinçant, sarcasme, mots-valises, fantasmes nauséabonds et spermastiques (tiens, moi aussi!)...) y convergent.

« L'éternel Président » montre comment on fabrique des chefs d'état longue durée; inutile de les enlever: ils vous pourrissent entre les mains et réapparaissent à l'écran frais comme des roses. « Chronostop » fait voir comment un joli sarcophage cablé peut adéquatement remplacer les HLM miteux. « Trois vies dans la nuit d'un sous-homme » nous apprend comment Jos Zhéros eut trois douloureuses éjaculations rêvées dans des vagins en stéréofusion. « Télétotalité » raconte comment la machine à consommer la consommation, souhaitée par Donald Dick, ne fut pas inventée, malgré l'héroïque tentative d'Annette, anthropologue astucieuse qui cachait une mini-radio émettrice dans sa culotte. Le recueil se termine avec ce qui me semble la meilleure nouvelle d'April, « Canadian Dream », dont Québec français a récemment parlé.

L'écriture d'April est inégale; on a parfois l'impression qu'il télécommande ses procédés. Mais son imagination féroce a un incon-

testable pouvoir décapant. On souhaiterait néanmoins retrouver parfois la douce et tendre folie de *La machine à explorer la fiction* le premier recueil de l'auteur (Le préambule, 1980).

[Vital GADBOIS]

nouvelles impressions

Jocelyne BOISVERT

les Éditions Rebelles, Montréal, 1984, 97 p.

Un beau recueil. Tout de feu et de terre. Vingt-sept courts textes abrupts et incisifs d'une qualité et d'une maîtrise qui étonnent chez un si jeune auteur. Née à Montréal en 1954, Jocelyne Boisvert en est à sa première publication.

Au départ, une nouvelle intitulée « l'Enfance » pose la grande interrogation du livre, celle des rapports que tisse le langage entre le réel et l'imaginaire. Une enfant rentre sale à la maison, on lui dit qu'elle est noire comme le poêle, pourtant, le poêle, il est blanc: « Réveuse, je laissais errer mes regards. Ils finissaient par se poser sur le poêle: l'objet de ma perplexité. Non décidément, je ne comprenais rien dans leurs histoires » (p. 5). Plus loin, la narratrice dira: « Rien de moins sûr que le réel quand il s'agit de le reconstituer » (p. 31). Cependant, elle y réussit, c'est-à-dire qu'elle réussit à imposer la cohérence d'une vision et la force d'une écriture personnelle qui font advenir le réel dans ses récits. Ce qu'il y a de plus remarquable dans ce premier livre, c'est justement cette écriture serrée, fébrile et rythmée qui découpe l'événement en séquences et en plans et qui ne se dément pas d'un texte à l'autre.

L'auteur scrute les petits faits du quotidien, isole une attitude, un moment ou une réplique et s'y plonge avec passion, parfois avec humour. Le thème privilégié demeure l'amour: les nouvelles évoquent la rupture, les jeux de séduction, les mouvements du désir, la vie de couple. Dans une perspective résolument moderne.

Si on devait situer ce recueil dans la production des dernières années, il faudrait le mettre en relation avec l'œuvre de Suzanne Jacob. Il y a là une parenté de ton et de vision qui laisse croire qu'au-delà des traits individuels, se dessine un courant prometteur. Une ombre au tableau: le malheureux sort

typographique que les éditions Rebelles ont fait subir à l'ouvrage. Une épreuve pour l'œil!

Une écrivaine à connaître et, espérons-le, à suivre.

[Marie-Andrée BEAUDET]

les nouveaux départs

Richard BRADLEY

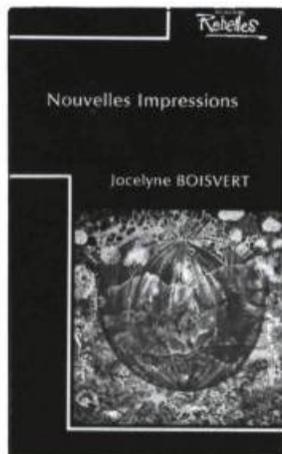
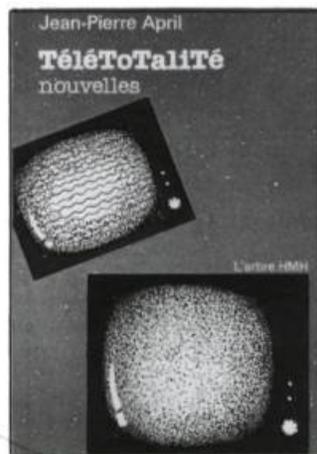
Sainte-Anne-de-Bellevue, [l'Auteur] 1984, 127 p.

Il se publie avec une constance remarquable des ouvrages fantastiques au Québec surtout depuis une quinzaine d'années. Tous les auteurs ne réussissent pas toutefois à se faire éditer par des maisons professionnelles. Le phénomène n'est pas nouveau mais je crois qu'il faut le rappeler car ceux qui œuvrent ainsi dans l'ombre de l'institution littéraire n'ont souvent jamais la chance d'entendre un seul commentaire sur leur œuvre. À une époque où il est impossible de percer sans l'aide massive de tous les appareils de production, de distribution et de réception, il faut un courage presque aveugle pour s'éditer soi-même. C'est ce qu'a fait Richard Bradley pour son premier recueil de nouvelles fantastiques intitulé *les Nouveaux Départs*.

L'ouvrage, constitué de quatre nouvelles, comporte justement certaines lacunes dues, en partie, au défaut de support éditorial. Certaines erreurs grammaticales auraient pu être évitées si un correcteur d'épreuves était passé par là. Un directeur littéraire, pour sa part, aurait conseillé à l'auteur de ne pas abuser de la forme dialoguée. La nouvelle « Luciole », qui fait 90 des 127 pages, comporte au moins 90% de dialogues. L'écriture, bien qu'en général assez correcte, tombe parfois dans le jeu de mots facile. Il y a aussi le ton pédagogique qui sied plutôt mal à cette longue nouvelle.

Les courts récits, en revanche, me laissent croire que Bradley possède un certain talent de nouvelliste. Avec le temps, la pratique de l'écriture et surtout un bon éditeur, sans doute Richard Bradley finira-t-il par donner quelques bonnes nouvelles. Mais cent fois sur le métier il lui faudra remettre son ouvrage. [Pour commander: Richard Bradley, C.P. 126, Sainte-Anne-de-Bellevue (Québec) H9X 3L5].

[Michel LORD]



NOUVEAUTÉS

THÉÂTRE

albertine en cinq temps

Michel TREMBLAY

Montréal, Leméac, 1982, 103 p.

Fille de Victoire, sœur d'Édouard et de Gabriel, mère de Thérèse, qui deviendra serveuse sur la Main, et de Marcel qui, devenu fou, sera enfermé dans une maison de santé, Albertine a connu au cours de sa vie, de trente ans à soixante-dix ans, cinq étapes diverses et successives, qui constituent dans *Albertine en cinq temps* autant de personnages différents, interprétés sur scène par des comédiennes différentes. Les diverses Albertine disposent d'un temps et d'un espace propres, mais se retrouvent, pour les besoins de la fiction théâtrale, dans un même lieu scénique et à une même époque que, métaphoriquement, on peut imaginer au terme de l'existence du Personnage unique, sous-jacent à tous les autres.

Si la première étape est marquée un instant par le bonheur d'un soir d'été à la campagne (1942), l'étape suivante nous montre une Albertine déjà écrasée par sa famille — veuve de guerre (son mari Paul est mort outre-mer, plus clown que héros) et mère de deux enfants qui font son malheur: Thérèse, et Marcel, qu'à cinquante ans, elle se résignera à placer, trouvant ainsi dans la « désobéissance » à son devoir maternel, la libération et le bonheur, factice et rapide, de travailler hors du foyer. Ce bonheur sera interrompu par la nouvelle du meurtre de Thérèse: Albertine, à soixante ans, se réfugie dans les pilules, autre étape malheureuse, à laquelle viendra mettre fin une sorte de sagesse acquise, entre autres, par la lecture et par la maturité évidente de l'ultime Albertine, celle de soixante-dix ans.

La pièce, conçue comme un quintette à cinq voix, mises chacune en relief par la confidente Madeleine, est d'une grande efficacité dramatique, nette et sans bavure, atteignant le niveau de la tragédie, sans toutefois dépasser la parfaite construction d'*À toi pour toujours, ta Marie-Lou*. Créée au Théâtre français du Centre National des arts, à Ottawa, le 12 octobre 1984, et au Théâtre du Rideau-Vert, à Montréal, le 13 novembre 1984, dans une mise en scène d'André

Brassard, la pièce est depuis lors jouée à guichets fermés, vivement appréciée par la critique et par le public.

[Alonzo LE BLANC]

une lettre rouge orange et ocre

Anne-Marie ALONZO

Les Éditions de la pleine lune,
Montréal 1984, 67 p. (7,95 \$)

Écrit pour la radio, le texte dramatique d'Anne-Marie Alonzo s'élabore un peu comme un chant, comme un duo parfois tendre, parfois douloureux et déchirant, où les voix montent et descendent au rythme des distances ou des rapprochements. Voix de mère et voix de fille enchevêtrées, confondues, s'interpellant à travers un dialogue aigre-doux soutenu par les notes combien significatives du *Stabat Mater*.

Ce long dialogue où s'affrontent la mère et la fille peut avoir lieu n'importe où. N'importe quand aussi. A-t-il seulement eu un commencement? Et aura-t-il une fin? Comment pourrait s'opérer la libération de ces deux femmes qui passent leur vie à se chercher mais qui s'en veulent cruellement aussi de se trouver avec autant de facilité? La mère est toujours là, debout, indéfectible, prête à porter sur ses propres épaules toutes les douleurs et toutes les angoisses de sa fille. Et c'est sans doute son plus grand tort: d'accepter aveuglément de jouer ce rôle qu'on exige d'elle et qu'on lui reproche tout à la fois. À ses côtés, la fille est toujours là, aussi, fragile et exigeante, oscillant entre son désir de liberté et son besoin de présence maternelle. Et ce besoin est absolu, insatiable: on ne tue pas la mère, on préfère la grignoter, quotidiennement, à petits coups de demandes et de culpabilisations.

Tour à tour dévoreuses et dévorantes, consolantes et consolées, toutes deux n'en finissent pas de se rapprocher et de se fuir, de s'attirer et de se déchirer, de se laisser glisser dans les remous du cercle vicieux qui finira par les engloutir. À moins qu'elle ne s'écrive une fois pour toutes cette « lettre rouge orange et ocre », chargée de toutes les colères refoulées depuis des siècles entre les mères et leurs filles « bien-aimées ».

[Esther CROFT]

Le piano rouge suivi de comme un oiseau

Louise MAHEUX-FORCIER

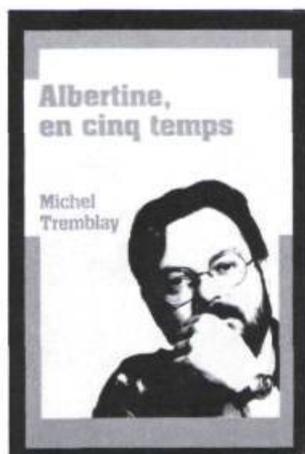
Pierre Tisseyre, Montréal, 1985, 275 p.

Louise Maheux-Forcier n'en est pas à ses premières armes. Avec son dernier texte pour la télé qui s'intitule *le Piano rouge*, elle raconte une histoire d'amour dans un monde de musiciens, milieu qu'elle connaît bien puisqu'elle abandonne, en 1963, une carrière de pianiste de concert pour pouvoir se consacrer à l'écriture (entrevue avec Jean Royer, *le Devoir*, 30 janvier 1982). Par les personnages, l'œuvre se rapproche d'« Un arbre chargé d'oiseaux ». Très linéaire, l'intrigue a une durée d'environ quatre mois et présente l'action des êtres qui gravitent autour d'Isabelle, pianiste douée qui quitte la maison pour aller vivre avec Alain, photographe marié en mal de jolies filles. À la demande de sa sœur, Jeanne, tante d'Isabelle et virtuose de réputation internationale, ramène au bercail la « brebis égarée ». Teintés d'un humour tendre, les dialogues sont truffés d'un vocabulaire propre à la musique: je ne sais pas faire la cuisine... il va falloir manger des gamelles! (p. 23); ...jouer sa vie dans la bonne tonalité! (p. 67), etc.

Dans « Comme un oiseau », diffusé le 10 mai 1982 et repris le 1^{er} février 1985 au réseau MF de Radio-Canada, Hélène, écrivaine qui vit séparée de son mari, s'est mise dans l'idée de se raconter à sa fille Lysa, par l'entremise d'un texte qu'elle tente péniblement d'écrire pour la radio, moyen de communication détourné, s'il en est un, pour s'adresser à sa propre fille qui, de surcroît, vit avec elle. Dans un style qui n'est pas sans rappeler certains romans policiers, le lecteur se voit rapidement confronté à une histoire où il y a apparence de meurtre et où les relations sont pour le moins ambiguës. L'épilogue où coïncide le retour du « fameux » oiseau, la mise au propre du texte définitif pour la radio et le début d'une mystérieuse histoire d'amour pour Lysa, fait appel à beaucoup d'imagination de la part du lecteur si ce dernier ne veut pas rester sur sa faim. On peut toutefois supposer que la trame sonore qui accompagnait le texte de l'émission (les chansons « Comme un oiseau » et « Ce premier matin d'hiver ») a contribué davantage à éclairer les auditeurs.

[Dominique COULOMBE]

NOUVEAUTÉS



la longue marche dans les Avents

André RICARD

Leméac, Montréal, 1984, 193 p.

André Ricard, l'auteur de *la Gloire des filles à Magloire* et de *le Tir à blanc*, nous revient avec *la Longue Marche dans les Avents*. Cette dernière pièce se présente comme une épopée humaine centrée sur un épisode de l'histoire de la Nouvelle-France. L'action se déroule sur un terrain de combats et de luttes passionnelles, depuis l'Anse Jureuse jusqu'à Québec.

En deux « journées » de théâtre, le dramaturge fait revivre cette épopée quotidienne d'il y a quelque deux siècles qui se joue en pays de colonisation entre les différents pouvoirs et le peuple. La « première journée » nous fait entrer de plain-pied dans un moment ordinaire de la vie de divers fondateurs d'un pays. Notables et commerçants, ecclésiastiques et religieuses, militaires et politiciens, paysans et paysannes se côtoient et s'affrontent sans complexes, cherchant à tirer profit les uns et les autres. C'est tantôt un Giraumont aux prises avec des histoires de négoce, tantôt un abbé Beschefer ou une Demoiselle Tranchepain impliqués dans des affaires de fondation d'une communauté de séculiers. Petites histoires d'amour et scènes érotiques, entrecoupées de détails historiques sur la Défaite, ajoutent une couleur vitale à l'épopée qui se déroule dans les Avents de la fête. La « deuxième journée », plus dramatique et pathétique, met en scène un groupe de religieuses évoluant dans un couvent, en plein contexte de guerre. Elle fait connaître les ambitions de Marguerite, les amours de Manette et les extases de Mère de Tilly de Saint-Ignace. Dans cette partie de l'œuvre, une Mère supérieure et des Sœurs séculières entourent quelques postulantes et une possédée de satan, Mlle des Barnèches, qui finit par mourir dans un rire démoniaque. Les scènes hystériques au centre de l'action, suivies d'un exercice d'exorcisme pratiqué par le Père Marmier, constituent des moments d'une grande intensité dramatique au temps d'avant Noël où l'on tente de bâtir un pays contre les forces de la nature et sous la poussée des faiblesses humaines.

Toute cette leçon d'histoire écrite dans un langage typique du temps apparaît une évocation puissante du passé, rehaussée par une solide écriture dramatique. Les situations

d'affrontement, nouées par une langue parlée directe et parfois brutale, concourent à structurer une action à la fois comique et tragique. Par leur force de jeu, elles donnent un air de modernité à l'œuvre de Ricard créée au Monument National le 3 mai 1983, dans une mise en scène de Michelle Rossignol.

[Rémi TOURANGEAU]

autour de blanche pelletier

Marc DORÉ

Leméac, Montréal, 1984, 143 p.

C'est au Conservatoire d'art dramatique que fut créée en février 1983 la pièce de théâtre *Autour de Blanche Pelletier*. Elle fut reprise au Théâtre du Trident à l'automne de la même année.

Inspirée d'un tableau de Jean-Paul Lemieux, « Remembered 1910 », l'auteur représente, avec un sens remarquable du rythme, les ambivalences du désir dans un univers stéréotypé du début du siècle. La pièce établit un chassé-croisé de relations affectives où chacun risque de se perdre. Entre l'île d'Orléans et Notre-Dame-du-Portage, l'intrigue gravite à l'intérieur d'un milieu bourgeois dominé par un notaire lubrique, Lucien trompe en effet sa femme, Blanche, avec Suzanne, une jeune femme désespérée qui le rejettera. Marie, la bonne, repousse les avances de Lucien pendant qu'elle attend le retour de son ami parti au front. C'est toutefois Michel qui sera l'élu. Enfin, la mère de Lucien regrette la présence de son mari exilé depuis longtemps aux États-Unis.

Malgré l'importance de Lucien, c'est « autour » de Blanche mais aussi de Suzanne et Marie que se situent les moments forts de l'œuvre. Blanche Pelletier dérange par ses réflexions incisives. Elle cherche à travers les mots le sentiment d'une existence authentique. La parole n'a rien de superflu quand elle exprime ce qui est refoulé. Elle provoque ainsi sa belle-mère qui avouera une détresse similaire, une solitude commune. Il en est de même pour Suzanne, confrontée à un souvenir indigeste qui hante sa mémoire : un viol crapuleux qu'elle jette au visage de Lucien. Une scène remarquable. Ces trois femmes ont en commun un même constat : l'échec de leur rapport avec le conjoint, l'inépuisable distance du dissemblable. Héritage d'une société masculine.

Pourtant, tout n'est pas sombre dans le récit. Si l'auteur atténue les tonalités dramatiques par des couleurs humoristiques, c'est davantage la rencontre heureuse de Marie et Michel qui allège le contenu. Triomphe de la jeunesse innocente sans pourtant que cela tombe dans une mièvrerie ennuyeuse. Parce qu'il y a des manières d'aimer. Doré nous en présente une, toute simple, et qui n'a pas les allures du néant.

La relation au tableau de Lemieux est très significative. L'auteur substitue au silence et à l'immobilisme une parole visuelle qui réanime la scène. Or cette parole est fort belle, ponctuée de phrases courtes et brillantes. Les dialogues souvent percutants créent une tension qui accentue l'authenticité des personnages et fondent une réalité parfois inquiétante. Comme la nôtre.

[Denis GOULET]

POÉSIE

comme tournant la page

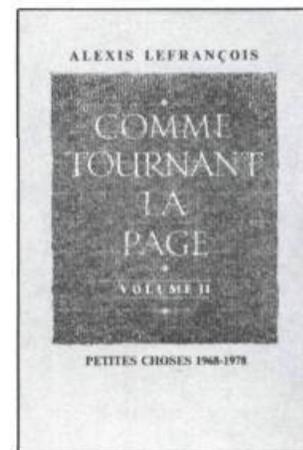
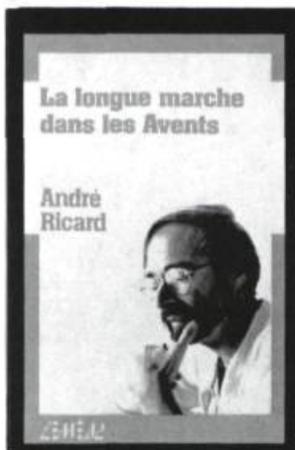
volume I. poèmes 1968-1978

volume II. petites choses 1968-1978

Alexis LEFRANÇOIS

Éditions du Noroît, Saint-Lambert, 1984, 151 et 190 p.

C'est en publiant *Calcaires* d'Alexis Lefrançois, en 1971, que les Éditions du Noroît entreprenait leur carrière d'éditeur et c'est encore avec Alexis Lefrançois qu'il célèbre leur centenaire, un centième ouvrage sorti de leur patience rigoureuse et de leur souci de qualité : *Comme tournant la page*. Il s'agit d'une rétrospective divisée en deux parties : le volume I consacré aux poèmes proprement dit (*Calcaires*, *Mais en d'autres frontières déjà...*, *Rémanences*, « Fragmentaires », « Si l'architecte ») ; le volume II, reproduisant ces « Petites Choses » que sont *la Tête*, *36 petites choses pour la 51*, « Quand je serai grand », *la Belle Été*. Voilà pour plusieurs l'occasion de lire les merveilleux textes de *Calcaires* et de *Mais en d'autres frontières déjà...* et de relire ces autres œuvres dont, certaines épuisées, sont toujours sympathiques à fréquenter, je pense à ces *36 petites choses pour la 51*. Des poèmes intenses où la mort rôdeuse se profile en ombre chinoise sur cette « blanche paraphrase du silence » ; des poèmes où la pureté — du blanc, du ciel, de



NOUVEAUTÉS

la mer — se fait de plus en plus oppressante, invivable. Mais voici qu'en contrepoids existent ces « petites choses »; des poèmes qui, adoptant le ton du badinage, de l'humour léger, désamorcent toute la charge métaphysique des « véritables » poèmes. Lefrançois s'amuse avec le langage, prend au quotidien sa part de dérision, aux enfants leur émerveillement, leur naïveté et leurs jeux de mots. Il y a dans ces « Petites choses » une fois passée leur fraîcheur de surface une conscience particulière qui rejoint les grandes préoccupations des « Poèmes ». Voilà une œuvre que l'on a intérêt à lire ou relire.

[Roger CHAMBERLAND]

jours d'ateliers

Jean ROYER

Le Noroît, Saint-Lambert, 1984, 93 p.

Le recueil de poèmes de Jean Royer participe de la critique qui le nourrit, de la peinture qui l'éclaire, de la mer qui le ramène au centre de l'œuf. Un microcosme où résonne le cœur du monde, une île pour les voyants de l'arche de Noé. *Jours d'atelier* réunit le soleil et la lune, les gémeaux, somptueux noyés du mouvement giratoire de l'œil et de la vie : les nourritures y sont, maternelles, fraternelles. Chaque poème, comme une peinture, dess(e)in dans la fresque, sauve le particulier et y chante le tout cosmogonique. Une poésie qui se rapproche du silence contemplatif; blessure et remède.

[André GAULIN]

lumière sans visage

Louis DAUBIER

Maison internationale de la poésie, [Belgique], 1984, 86 p.

Le dernier recueil de Louis Daubier/Dupont appartient toujours à l'espace intimiste de vivre. Lumières, arbres (« couleur du sang du temps, ...hauts compagnons »), oiseaux familiers, mort feutrée en « longues mains du froid », « longs yeux » qui auscultent les paysages, toute la vie du poète en sa vision est traversée d'atmosphères. Lyrisme retenu, cri du cœur en sourdine, chaleur de la vie qui se dégage dans l'automne et fait retourner à l'œuf de la mémoire. Le chantre fervent médite, fait la pause, effectue ses derniers

regards, se prépare dans la sérénité du rêve doux à rentrer dans l'ombre de la mort qui lui apparaît comme une lumière sans visage : « Est-ce toi est-ce toi/Cette cendre sur l'eau défunte/Ma lumière ». (En vente chez les distributeurs du livre belge).

[André GAULIN]

ESSAIS

Jacques Godbout romancier

Yvon BELLEMARE

Montréal, Parti pris, 1984, 241 p.

Comme Jacques Godbout est un des romanciers les plus marquants de sa génération, un nouvel essai sur son œuvre ne peut manquer de susciter de l'intérêt. C'est précisément une analyse de l'ensemble de son œuvre romanesque que propose Yvon Bellemare dans *Jacques Godbout romancier*, la plus récente production de la collection « Frères chasseurs » des éditions Parti Pris.

L'itinéraire critique proposé par Bellemare est particulièrement intéressant. Divisé en deux segments d'une même démarche analytique, l'essai présente d'abord une étude du récit romanesque en tant qu'histoire, suivie d'une analyse serrée consacrée aux personnages et aux rapports qui s'établissent entre eux. À cette fin, l'essayiste adapte de façon efficace la grille d'analyse d'Étienne Souriau, complétée par celle de Vladimir Propp. Le résultat en est surprenant de clarté et est très révélateur de la technique de Godbout.

Le second segment, un peu plus aride, est consacré à l'analyse technique du récit en tant que discours. S'inspirant principalement de Gérard Genette, la critique démontre dans un premier temps que la problématique godboutienne « est au service d'une illustration, d'une description, voire d'une façon de concevoir l'imaginaire » (p. 89), puis il procède à l'analyse du discours narratif.

Cet essai de type universitaire s'impose comme l'étude la plus systématique des six romans de Jacques Godbout. En bout de ligne, elle favorise une relecture éclairée de l'œuvre; ce qui devrait être une des principales fonctions de l'analyse du discours littéraire.

[Guy CHAMPAGNE]

les rapports culturels entre le québec et les états-unis,

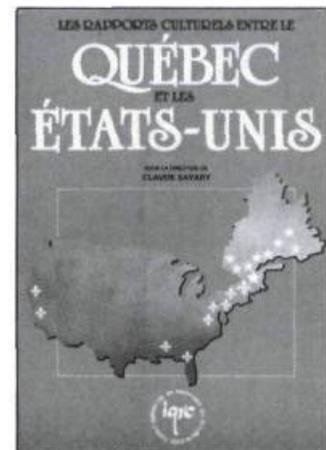
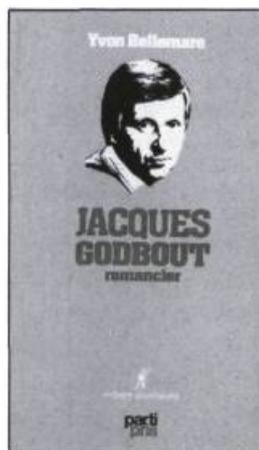
sous la direction de Claude SAVARY
I.Q.R.C., Québec 1984, 353 p.

C'est à l'Institut québécois de recherche sur la culture et à l'Université du Québec à Trois-Rivières que nous devons les actes de ce colloque tenu à Trois-Rivières du 21 au 24 septembre 1983. Comme le précise au début Claude Savary, « il s'agit d'examiner des questions et des problèmes, et, dans la perspective de relations culturelles entendues au sens totalisant anthropologique du terme culturel, de faire un bilan de la recherche ». Cela donne une série de dix communications en forme d'états spécialisés de diverses questions, accompagnées de bibliographies, et suivies du commentaire d'un spécialiste en réponse à chaque communication. On trouve aussi à la fin le compte rendu de deux tables rondes. La publication qui en résulte donne un bon volume de trois cent cinquante pages.

Dans la première partie consacrée aux « Perspectives historiques, des origines à la Deuxième Guerre mondiale », Cameron Nish et Denys Delage resituent la colonisation de l'Amérique du Nord dans le contexte de l'histoire européenne de son époque. Mais, sitôt fait, nous nous trouvons au XIX^e siècle pour un affrontement de Jean-Paul Bernard et André Vachet sur la question des idéologies. De là, Guïldo Rousseau et Maurice Potret nous entraînent dans le champ des relations littéraires. C'est ensuite qu'Yves Roby donne la communication la plus étoffée de cette partie, sur le phénomène de l'émigration des Québécois en Nouvelle-Angleterre. Et Richard Jones ferme avec « le Spectre de l'américanisation » qui nous conduit à l'orée de la deuxième partie.

Celle-ci, intitulée « Problèmes d'aujourd'hui », traite aussi bien d'économie avec Bruno Perron, sans surprise, que d'enseignement supérieur et de recherche avec Charles H. Davis, idem, ou de relations littéraires avec Ronald Sutherland et Paul-André Bourque, domaine encore mal exploré. On s'arrêtera peut-être avec plus d'intérêt sur « les "nouvelles cultures" » avec André Joyal et surtout « les médias et l'industrialisation de la culture » avec Line Ross et Roger De La Garde où se profile de façon assez inéluctable notre avenir. Voilà bien les champs sur lesquels le Québec français aura bientôt à

NOUVEAUTÉS



jouer sa partie, que dis-je, est déjà, quoi qu'on veuille, tout à fait engagé.

[Denis SAINT-JACQUES]

gilles deleuze et la modernité

Armand GUILMETTE

Éditions du Zéphyr, Trois-Rivières, 1984, 146 p.

Il y a dans ce livre d'Armand Guilmette une riche synthèse des écrits de Gilles Deleuze et, plus particulièrement, de ses dernières propositions d'analyse contenues dans *l'Anti-Œdipe*, *Rhizome*, *Dialogues* (avec Claire Parnet) et *Mille plateaux* autrement désignées comme « schizo-analyse ». Difficile à cerner come « méthode », — d'ailleurs elle n'a aucune prétention à vouloir se montrer comme telle, — la schizo-analyse met en veilleuse le versant « œdipinissant » de la psychanalyse, la dialectique hégélienne et se tourne vers Spinoza et Nietzsche de qui elle emprunte des concepts opératoires comme la « déterritorialisation », la libre circulation d'un plan d'immanence à un autre, d'où son caractère « rhizomatique », et un refus de se laisser piéger dans des états de langage fermés sur eux-mêmes : « elle est avant tout une rencontre spéciale du langage et du réel, de l'écriture et du corps ». Ces données empiriques, mises en évidence par Armand Guilmette, sont ensuite utilisées dans l'approche de quelques mouvements et auteurs dits de la modernité et ce, aussi bien en littérature qu'en art : le symbolisme, l'impressionnisme, le fauvisme, le cubisme, le futurisme, le surréalisme, Alfred Jarry, Guillaume Apollinaire, Raymond Roussel, Marcel Duchamp, Alain Robbe-Grillet, Roland Barthes et, un peu perdu dans cet aréopage, Gatién Lapointe. Personnellement, j'aurais préféré une plus forte délégation québécoise dans la mesure où la schizo-analyse comme méthode d'approche aurait pu apporter de nouveaux éclairages et mieux fonder sa crédibilité par rapport aux textes québécois. Malgré cela, le compendium d'Armand Guilmette constitue une bonne introduction à l'œuvre de Gilles Deleuze (mais où est passé Félix Guattari pourtant co-auteur des deux ouvrages majeurs, *l'Anti-Œdipe* et *Mille Plateaux*?) et montre bien qu'il est possible de faire une lecture d'œuvres moins sclérosante et plus créatrice.

[Roger CHAMBERLAND]

les aires de la chanson québécoise

Robert GIROUX et collaborateurs
Triptyque, Montréal, 1984, 213 p.

Voilà un ouvrage qui plaira à toutes les personnes qui s'intéressent à la chanson, à son espace social, à la circulation de ses formes, à ses contenus culturels ou idéologiques, à sa dimension technologique, à son histoire, à sa place dans la vie économique ou scripturale, etc. On y trouvera d'abord un compte rendu d'un Colloque sur la chanson française, des indications méthodologiques : en effet, comment étudier la chanson, comment la signifier ? À cet effet, les articles du présent volume sont précieux allant dans plusieurs directions (dépôts sonores, choix culturels, alliages du genre, mises en scène, étude de la voix, rapports littéraire/social). Il faut savoir gré à Robert Giroux et autres collaborateurs d'avoir fourni un livre qui apporte des points de vue nouveaux susceptibles de relancer l'étude de la chanson qui occupe dans la vie culturelle contemporaine des espaces sociaux majeurs. Les livres sur le genre sont trop rares et celui-ci n'est pas banal.

[André GAULIN]

lettres d'une autre

Lise GAUVIN

L'Hexagone/Le castor astral,
Montréal, 1984, 125 p.

Parce qu'« un regard lointain est parfois utile pour ramener à la conscience de soi » (p. 125), Lise Gauvin a choisi d'emprunter les voies de la fiction pour tenter une lecture kaléidoscopique de la spécificité québécoise. En treize lettres couvrant les années 1982-1984, Roxane, une jeune persane venue compléter des études en littérature à Montréal, partage avec son amie Sarah les impressions et les réflexions que provoque en elle la découverte de ce « quasi-pays » de presque-Amérique.

Si le subterfuge de la fiction convainc plus ou moins, il demeure que ces *Lettres d'une autre* offrent un bilan du Québec contemporain d'une grande justesse. Le moment de sa publication ne pouvait d'ailleurs être mieux choisi. Dans ces temps de grisaille idéologique où les discours moteurs se font rares, on se doit de saluer la parution d'un ouvrage qui, avec intelligence et sensibilité, plaide en

faveur de cette terre « d'une inaliénable étrangeté » (p. 86). Le regard que Roxane porte sur le paysage culturel québécois, littéralement, donne à voir. La juxtaposition des manifestations artistiques les plus marquantes des récentes années dessine un espace mosaïque d'une grande richesse et d'une grande vitalité. Donnent à réfléchir aussi ces propos de Roxane sur la « culture de l'immédiat » (p. 121) et du discontinu que pratique le Québec actuel et qu'elle associe à un sentiment collectif d'insécurité fondamentale.

Si la jeune persane, après l'étonnement et la séduction, décide finalement de vivre ici, c'est qu'à la question qui sous-tend sa correspondance, à savoir comment vivre le Québec, elle aura trouvé des éléments de réponse, des raisons en somme d'espérer que ce « laboratoire privilégié » (p. 123), qu'est son pays d'adoption, saura un jour tenir les promesses de son histoire. À lire !

[Marie-Andrée BEAUDET]

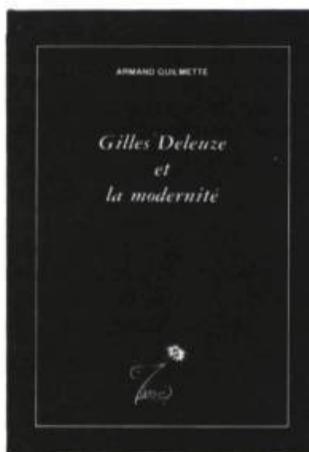
côté cœur, c'est pas le pied

Martine BOURILLON

Grasset, Paris, 1984, 243 p.

Vous connaissez la populaire chanson française « *Être une femme libérée, tu sais, c'est pas si facile...* » ? Ou peut-être avez-vous vu dernièrement le film *Femmes de personne*, de Christopher Frank ? Le livre dont il sera ici question traite d'un sujet connexe. Dans un langage argotique et sur un ton sarcastique qui n'épargne personne, Martine Bourillon fait, dans son essai intitulé *Côté cœur, c'est pas le pied*, le procès de notre société où « le sexe est libéré, mais pas le cœur ». Ce texte aborde le problème de la solitude dont se plaignent des femmes de trente à quarante ans qui, par ailleurs, semblent avoir toutes les qualités (instruction poussée, intelligence, réussite au travail, charme...) Les statistiques disent que, à Paris, une femme sur trois vit sans homme. Qu'elles soient célibataires, divorcées, mariées ou concubines, les femmes se plaindraient qu'il n'y a plus d'hommes vraiment faits pour elles. L'essayiste décide donc de voir clair dans cette situation nouvelle.

Menant sa petite enquête, Martine Bourillon écoute d'abord ses amies trier « les mecs » en grandes catégories : du séduisant qui se contente de « tirer un coup », au régulier qui vit



NOUVEAUTÉS

chez vous pour se faire mater, en passant par l'impuissant ou le mari-d'une-autre-qui-fait-pour-vous-un-extra, tous sont imparfaits. Le verdict des femmes est unanime: «*On demeure plus seules que seules, on voudrait fuir*». Et pourtant, elles restent là, déprimées ou claquemurées, à attendre le prochain... homme. Le fait que le célibataire soit toujours considéré hors normes dérange encore ces femmes sur qui pèse la solitude et qui se disent, pourtant, libres.

Dans une optique de réconciliation, Bourillon poursuit sa recherche en demandant aux amants de préciser leurs propres doléances. Les réponses se révèlent complémentaires à celles de leurs compagnes: on les traite comme des objets, voire, au lit, comme des super-robots; on leur interdit les sentiments, et même, on les snobe (les pôvres!).

L'analyste conclut que si les hommes et les femmes se débrouillent dans leur vie professionnelle et sociale, tout le monde manque de maturité au plan affectif. Cherchant des solutions, Bourillon observe la provenance et les habitudes des couples qui durent: en l'occurrence les traditions familiales strictes et l'intérêt matériel y sont souvent mêlés de près...; l'écrivaine se moque aussi de l'attitude utopique des autres types de couples, qui voudraient l'aventure dans la sécurité ou l'amour sans aucune dépendance!

L'essai montre enfin que le célibat après tout, n'est pas si infernal que les stéréotypes veulent bien le laisser croire. Et puis, un peu d'angoisse mêlée au désir ne sont-ils pas source de dynamisme?

[Marie-José des RIVIÈRES]

contraire une fidèle retranscription du vécu d'un jeune délinquant. Avec un vocabulaire simple, étonnamment dépouillé, adapté au monde dans lequel évolue Yannick Duntel, le dernier livre de Suzanne Paradis relate les dix-neuf premières années de vie de ce mal-aimé, privé d'emblée de l'appui et de l'estime de ses proches.

Une histoire bel et bien réelle qui, toute proportion gardée, évoque celle tout à fait fictive du *Vilain Petit Canard*. Par sa dissemblance d'avec les siens, sa solitude, son manque de veine et son persistant désir d'échapper à sa condition, Yannick, cet «*aiglon à l'aile brisée fourvoyé dans la basse-cour découv[ant] peu à peu son identité et son envergure*» (p. 7), s'apparente au touchant héros à plume d'Andersen, à la différence qu'il est de chair et d'os, lui, et que ses souffrances et ses aspirations sont on ne peut plus humaines. Un témoignage facile à lire, à la portée de tous, qui, peut-être parce qu'il est écrit à la première personne, a suscité chez moi un certain malaise, une incapacité par moments d'adhérer complètement à l'univers de cet être brimé, d'épouser sa vision parfois trop égocentrique de ce qu'il a vécu. Une nouvelle expérience pour Suzanne Paradis qui, pliant sa plume au rythme de Yannick, démontre une fois de plus sa grande souplesse en matière d'écriture.

[Jeanne TURCOTTE]

nistration royale, le clergé, la présence de l'armée, les effets de l'alphabétisation, etc. Mais voilà que Philippe Barbaud remet cette thèse en question! Il ne dit pas qu'elle est fautive mais il soutient qu'il y a une explication encore plus fondamentale à ce phénomène. En effet, il postule l'hypothèse que, malgré leur infériorité numérique, c'est d'abord et avant tout «*une affaire de femmes*» si nous parlons aujourd'hui français. Comme il le dit si bien: «*Si l'expression consacrée veut que le foyer soit paternel, il en va de même pour la langue qui se doit d'être maternelle*» (p. 10).

À l'aide des données démographiques contenues dans l'ouvrage de Marcel Trudel, *la Population en Nouvelle-France en 1663* et grâce aux informations fournies dans le rapport de l'abbé Grégoire quant au degré de pénétration du français dans les différentes provinces de France, Barbaud en vient à attribuer à chacun des habitants un statut linguistique propre: celui de locuteur francisant, pour un individu possédant une connaissance active du français, celui de locuteur semi-patoisant, pour un individu possédant une connaissance passive du français et celui de locuteur patoissant, pour un individu ignorant le français. Ce recoupement des informations lui permet ainsi d'établir que, en 1663, 54% des femmes étaient francisantes, contre 24% de semi-patoisantes et 18% de patoisantes. À la lumière des récentes études qui tendent à démontrer le rôle prédominant joué par les femmes dans le choix, la transmission et la conservation de la langue, il postule que, dans les foyers où le mari et la femme étaient de statut linguistique différent, c'est le parler de la femme qui s'est imposé. Comme les femmes auraient été majoritairement francisantes, elles auraient ainsi généralisé l'usage du français au détriment des autres dialectes.

La thèse de Barbaud est vraiment stimulante, car non seulement remet-elle sérieusement en question un problème que nous croyions désormais réglé, mais elle montre comment du matériel pourtant bien connu peut être questionné et donner des résultats féconds. De même, l'utilisation qu'il fait du concept de «*statut linguistique*» s'avère être une piste de recherche intéressante pour les études concernant le processus d'assimilation linguistique. Un ouvrage à lire, même sous peine de recevoir un «*choc*»!

[Danièle NOËL]

MÉMOIRES

un aigle dans la basse-cour

Suzanne PARADIS
Leméac, Montréal, 1984, 304 p.
(Coll. Vies et mémoires).

Pour apprécier à sa juste valeur *Un aigle dans la basse-cour*, il faut de toute évidence oublier la magie des *Ferdinand* et prendre au sérieux l'avertissement sur lequel s'ouvre l'ouvrage. L'auteur nous y rappelle sans détour que ce texte n'a rien de fictif, qu'il est au

LINGUISTIQUE

le choc des patois en nouvelle-france.

Essai sur l'histoire de la francisation au Canada,

Philippe BARBAUD
P.U.Q., Québec, 1984, 204 p.

Pourquoi le dialecte de l'Île-de-France (c'est-à-dire le français) s'est-il imposé en Nouvelle-France plutôt que celui du Poitou, de la Normandie ou encore de la Saintonge d'où étaient pourtant issus la plupart de nos ancêtres? L'explication la plus généralement admise était que l'unification de la langue parlée en faveur du français s'était faite sous l'influence directe de facteurs tels que l'Admi-

NOUVEAUTÉS



la sémantique générale aujourd'hui

Michel SAUCET

Éditions Retz, Paris, 1983, 177 p.

La « sémantique générale » est fort peu connue en dehors des États-Unis et particulièrement dans les pays de langue française. *La Sémantique générale aujourd'hui* vise à initier le grand public francophone à cette « technique d'épanouissement », cet « outil de développement personnel simple et efficace, ne nécessitant aucune connaissance ou formation particulière » (p. 11). On le voit, il ne s'agit pas d'une branche de la linguistique générale, discipline universitaire à intention scientifique, mais d'une technique qui se présente comme une prophylaxie ou une thérapie de la communication dont le « prophète » (p. 153) est l'Américain A. Korzybski.

L'ouvrage de Michel Saucet comprend un ensemble de considérations générales — assez simplistes — sur la connaissance, la perception, la logique aristotélicienne, la communication et le langage ; en ce qui concerne ce dernier sujet, il insiste notamment sur l'abstraction inhérente aux processus de description et de dénomination, sur la différence entre le mot et la chose et sur les relations entre langue, pensée et société dans l'optique des idées de B.L. Whorf. Ces considérations « théoriques » sont accompagnées de mises en garde destinées à faire prendre conscience des pièges engendrés, par exemple, par la confusion entre connaissance factuelle et connaissance inférentielle, par la méconnaissance des différents niveaux d'abstraction linguistique, par l'ambiguïté du verbe « être » et par la confusion entre la réalité et le discours du sujet sur cette réalité. Ces mises en garde sont assorties de techniques qui doivent permettre au lecteur d'éviter ces pièges dangereux pour le bonheur de l'individu et l'harmonie de la vie sociale ; il s'agit de recettes comportementales (comme la pratique de la réaction différée, la pratique de l'écoute et la reformulation des « questions inutiles » en « questions constructives ») ou langagières (comme le remplacement du verbe « être » par ses différents synonymes, le rejet des formules générales, l'explicitation du caractère subjectif des assertions par l'emploi de tours du type « selon moi » ou « pour autant que je sache », etc.).

La Sémantique générale aujourd'hui est destinée à un très vaste public ; ouvrage de vulgarisation, il utilise un langage simple et quotidien et est très explicite : on n'y fait l'économie d'aucune médiation. La construction présente plusieurs redites et pêche par un certain manque de rigueur. Le ton, très familier, peut déplaire au lecteur qui apprécie une certaine tenue.

[Annette PAQUOT]

la variation phonétique dans le parler acadien du nord-est du nouveau brunswick, étude sociolinguistique

Karin FLIKEID

New York, Berne, Frankfurt, Nancy, Peter Lang, 1984, 488 p.

L'étude s'intéresse aux structures de variation socio-linguistique dans une communauté acadienne du nord-est du Nouveau-Brunswick. Entre autres, cette variation se manifeste au niveau de la prononciation : les variantes acadiennes traditionnelles et les variantes standard se retrouvent dans le parler de cette région. L'identification des facteurs sociaux qui sont en relation avec le choix de ces variantes constitue le but de la recherche.

Huit variables phonétiques ont été retenues pour l'analyse quantitative approfondie. Les variables explicatives sont d'ordre social et socio-économique (l'âge, le sexe, le type d'occupation, le revenu et la scolarité des 84 informateurs). Les données ont été recueillies dans des contextes différents (contexte de lecture et contexte de langue parlée) afin de pouvoir considérer la dimension stylistique (au sens labovien) de la variation sociolinguistique.

Bien qu'il y ait des différences importantes dans le fonctionnement individuel de ces huit variables, dans l'ensemble on peut conclure que la dimension socio-économique étudiée est effectivement présente dans la variation. Une tendance générale ressort : même si l'instruction améliorée d'aujourd'hui permet aux jeunes de se familiariser avec les formes standard, les formes traditionnelles seront majoritairement maintenues dans la langue parlée.

[Astrid REICH]

REVUES

études littéraires

La question autobiographique

Vol. 17, n° 2 (automne 1984) (6,00 \$)

études littéraires

Gabrielle ROY, *Hommage*

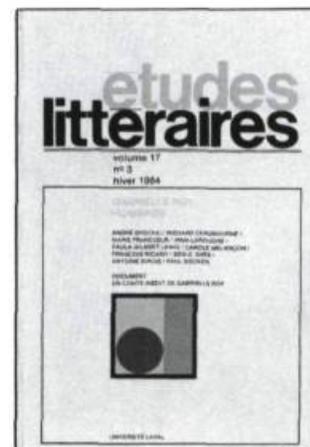
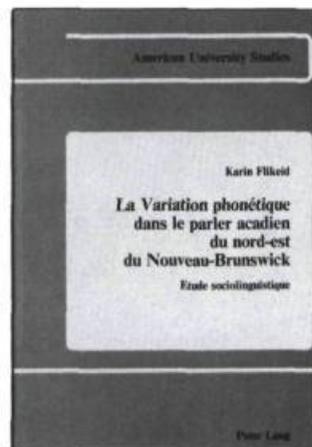
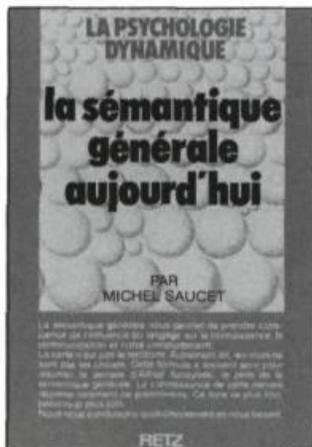
Vol. 17, n° 3 (hiver 1984) (6,00 \$)

La revue *Études littéraires* se porte bien depuis que Louise Milot en assume la direction. Les deux derniers numéros ne manquent certes pas d'intérêt puisque l'un porte sur « la Question autobiographique » et l'autre est consacré à Gabrielle Roy à qui on a voulu rendre un hommage combien mérité.

Le premier, préparé sous la responsabilité de Francine Belle-Isle et de Yvan Lévesque, complète avantageusement les deux études récentes consacrées à la littérature intime : *la Littérature intime au Québec* (Françoise Van Roey-Roux) et *Je me souviens. La littérature personnelle au Québec (1860-1980)* (Yvan Lamonde), deux ouvrages qui escamotent la question autobiographique. Les collaborateurs d'*Études littéraires* privilégient diverses approches, ce qui ajoute à la valeur du numéro.

On a confié au professeur Paul Socken le numéro en hommage à Gabrielle Roy. Si on a fait appel à quelques spécialistes, toutes les œuvres ne sont pas étudiées toutefois. Trois articles sont consacrés à *Bonheur d'occasion* : Carole Melançon retrace l'évolution du roman au Canada français (prix Femina 1947) depuis sa parution jusqu'en 1983 ; Antoine Sirois scrute l'accueil du même roman du côté du Canada anglais alors que Ben-Zion Shek compare l'œuvre cinématographique au roman. D'autres spécialistes s'intéressent à d'autres œuvres : André Brochu (*la Montagne secrète*), Paul Socken (*Alexandre Chenevert*), Marie Francœur (*Ces enfants de ma vie*). L'essai biographique de François Ricard ouvre le numéro et celui bibliographique de Richard Chadbourne clôt la revue. Signalons encore l'entrevue de Paula Gilbert Lewis (1980) et le conte inédit pour enfant de Gabrielle Roy, « l'Empereur des bois », suivi de l'inventaire par Irma Larouche du « Fonds Gabrielle Roy » déposé à la Bibliothèque nationale du Canada.

[Aurélien BOIVIN]



NOUVEAUTÉS

clé

Sous la direction de
ANNE-MARIE CONNOLLY

Auteurs

1 ^{re} secondaire	Marie-France Dussault Claude St-Laurent	{ Entre amis
2 ^e secondaire	Monique Francoeur Françoise Noëlle-Ruette	{ Raconte
3 ^e secondaire	Michel David	{ Dis-moi
4 ^e secondaire	Réjean Blais Yvonne Beaumont	{ Propos
5 ^e secondaire	Louise Desaulniers Monique Lebrun	{ Point de vue

**Recommandé à l'approbation
par le M.E.Q.**

3^e secondaire

Disponible sous peu

2^e secondaire

1^{re} secondaire

Disponible printemps 1985

4^e secondaire

5^e secondaire

LES ÉDITIONS GUÉRIN

annoncent
la parution prochaine de

clé

pour le programme de
français au secondaire

De la 1^{re} année à la 5^e année, un matériel didactique complet et original pour le maître et l'élève.

clé

pour le matériel de base:

- 1 manuel permanent (couverture rigide et de nombreuses illustrations couleurs)
- 1 guide de l'enseignant comprenant les trois ensembles obligatoires d'activités:
 - les pratiques de compréhension et de production
 - les activités d'objectivation
 - les activités d'acquisition de connaissances.

clé

pour le matériel complémentaire

- 1 cahier périssable par niveau
- cassettes

GUÉRIN, l'éditeur des écoles
4501, rue Drolet
Montréal, Québec
H2T 2G2

(514) 842-3481

Cette revue montréalaise de format tabloïd mérite bien son sous-titre de « magazine transculturel » : sur les 32 pages du dernier numéro, 75% sont en français, 15% en italien et le reste en anglais. Le pari a surpris lorsqu'est paru le premier numéro voilà environ deux ans, et l'on pouvait se demander si une telle formule se trouverait un public. Pour compliquer encore le défi, il faut aussi savoir que *Vice Versa* ne vise vraiment pas le style « grand public ». Ainsi, le numéro de janvier-février s'ouvre avec un long et bel article de Pierre Bertrand sur « l'amour et son dépassement » où sont convoqués Nietzsche, Jésus, Lawrence, Deleuze et Kafka. Dans un texte intitulé « 1789 : was artificial intelligence there ? » mais écrit en français, Ivan Maffezzini exhume un document de 1789 (dont le seul titre tient en une phrase plus longue que cette recension) et qui serait le signe que les théorèmes les plus actuels de l'intelligence artificielle avaient déjà été entrevus à cette époque. D'abord séduit et médusé par le brio de l'exposé, le lecteur doit finalement admettre qu'il s'est laissé mener en bateau et que le perspicace penseur anonyme du XVIII^e pourrait bien être l'auteur de l'article ! Cette finale démystificatrice trouve un écho littéraire des plus appropriés dans un petit conte de Marie José Thériault : « Le rameau d'or ». Les articles suivants nous entraînent sur une analyse de la décennie 70 en Italie au plan du terrorisme et de l'idéologie de l'opéraïsme. Puis c'est le cinéma, avec un compte rendu de « Berlin Alexanderplatz » et une entrevue avec Tavernier ; la littérature a aussi sa place avec une présentation de Julius Evola et un hommage à Tonino Caticchio. Enfin, signalons un article en italien sur les problèmes de l'édition théâtrale en Italie et un exposé, en anglais, de certains débats qui secouent actuellement la littérature hollandaise.

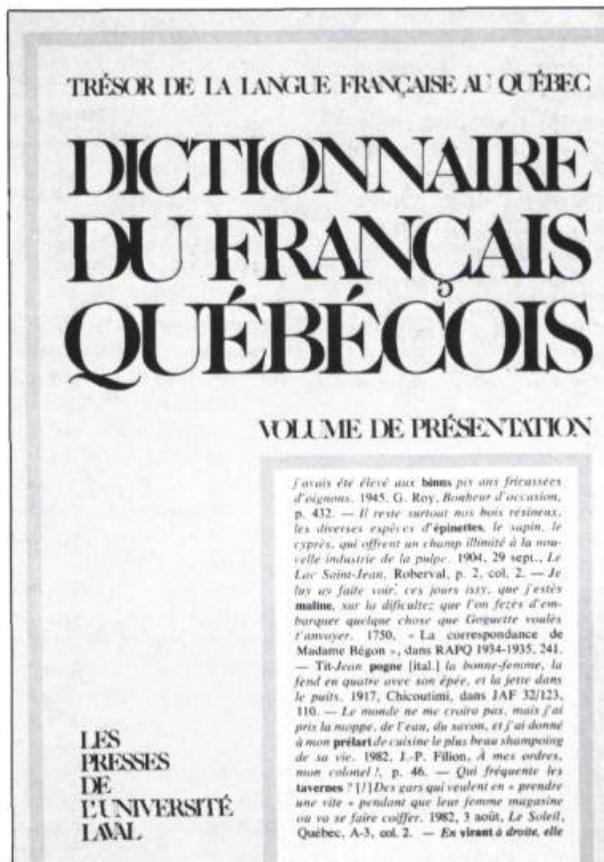
Vice Versa a donc tenu son pari. En le lisant, le lecteur sort de ses horizons habituels et va à la rencontre d'autres façons d'appréhender le monde, d'autres réalités sociales, politiques, littéraires qui se côtoient à la surface du globe ou, même, tout près de chez vous.

[Christian VANDENDORPE]



VIENT DE PARAÎTRE AUX PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

*Un aperçu du premier grand dictionnaire
historique de langue française au Québec*



VOLUME DE PRÉSENTATION, 214 PAGES, 10\$

- La description et l'histoire des régionalismes en usage au Québec depuis l'époque de la Nouvelle-France jusqu'à nos jours incluant un aperçu de leur extension dans les provinces canadiennes limitrophes.
- Une méthode d'analyse rigoureuse exposée en détail dans ce volume de présentation et illustrée par 74 articles portant sur quelque 300 mots québécois.
- Pour chacun des mots présentés par familles : les principales prononciations et orthographe ; des définitions illustrées par de nombreux exemples ; les synonymes les plus courants ; une explication historique et étymologique.

Disponible en librairie

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL
C.P. 2447, QUÉBEC G1K 7R4

De la modernité au Québec

La *Nouvelle Barre du jour* de septembre 1984 consacré à « Vouloir la fiction © la modernité » constitue une lecture passionnante pour celui qui est curieux de mieux connaître les visées de ces auteurs québécois qu'on désigne de plus en plus, parfois à leur corps défendant, d'écrivain(e)s de la modernité. Grâce à une présentation rafraîchissante (détails amusants au sujet de l'organisation, le temps, les arrivées ou non arrivées, le menu de midi, les à-côtés, les signes astrologiques des participants, et j'en passe), le lecteur a rapidement l'impression d'avoir assisté lui-même à ce colloque d'une journée de tempête montréalaise, le 29 février 1984.

Les trente participants se reconnaissent volontiers unis par la « passion de l'écriture », par une volonté de questionnement et par le désir d'aller vers l'inconnu, l'impensable, l'indéfinissable, l'impossible ou, comme l'exprime Nicole Brossard, vers un nouveau réseau de l'imaginaire. Jean-Yves Collette affirme d'ailleurs que « la modernité québécoise » a inventé, sans même y penser, le concept de « TEXTE comme genre littéraire » (p. 49). Des différences notables, en particulier entre les adeptes des *Herbes rouges* et ceux de la *Nouvelle Barre du jour*, font cependant surface. Alors que certains praticiens de l'expérimentation pure du langage, de l'écriture pour l'écriture, dénoncent ceux qui commencent à succomber au « piège » de vouloir être compris, d'autres s'inquiètent des exclusions et de la censure, voire auto-censure, que peut entraîner le cloisonnement derrière une étiquette (norme ?) comme la « modernité ». Il aurait peut-être été utile au préalable de rappeler la distinction établie par Henri Lefèvre entre le « modernisme », ou culte du nouveau pour le nouveau, et la réflexion critique sur ce modernisme qui constituerait le propre de la « modernité ». Louise Cotnoir se présente d'abord et avant tout comme féministe (« Pour les femmes, l'écriture moderne s'utilise en termes de stratégie ») (p. 19) et Normand de Bellefeuille insiste sur la nécessité d'un mouvement dialectique entre la parole et l'acte. Renée-Berthe Drapeau dit écrire pour « éventrer » la langue française alors que Sylvie Gagné, venue à la vie littéraire en pleine

annette hayward

modernité, évoque le désir d'acquiescer une meilleure connaissance des classiques, des formes du passé. André Beaudet proclame son droit à la « dissonance » et François Charron, à l'exploration de la thématique psychanalytique et théologique. Michael Delisle, un autre jeune, se sert de la formule « modernité montréalaise » et dit que, pour lui, la modernité va de soi parce qu'il faut nécessairement se situer par rapport à son époque et qu'actuellement : « On a l'impression que tout a été fait et la seule porte de sortie c'est qu'il reste des phrases à faire » (p. 95).

La conscience du matériau physique constitue en effet une partie importante de ce mouvement ; on y délaisse le sens pour les sens.

Delisle affirme également qu'il « imagine très bien qu'on pourrait lire un texte lettre à lettre, comme chez André Gervais, par exemple. » (« Ou comme chez Gauvreau », lance quelqu'un d'autre.) J'ajouterais : Ou comme le dernier volume de Madeleine Gagnon, intitulé justement *la Lettre infinie*. Ce texte, qui se sait assez hermétique, illustre on ne peut mieux certaines des assertions de ce colloque et se situe dans cet « espace » de la modernité que Michel Gay décrit comme : « Devant : l'improbable, l'impossible, l'impensable. Au milieu : du texte, du travail, du mot, de la syntaxe, de la *dépensée*. Derrière : de l'oubli, du blanc » (p. 32). Et comment ne pas penser à l'affirmation de Carole Massé selon laquelle l'écriture (comme les régimes totalitaires) découlerait du « deuil impossible de l'enfant-Dieu [le désir de l'omnipotence, etc.] en chacun de nous » (p. 96) lorsqu'on lit chez Madeleine Gagnon (p. 11-12) : « Reconnaissons depuis le début : c'était au temps de la magie des mots, quand de dire maman elle revenait et quand de dire va-t'en elle disparaissait. »

la nouvelle barre du jour
septembre 1984, 101 p. (4,50 \$)

la lettre infinie
Madeleine GAGNON
VLB éditeur, Montréal, 1984, 108 p. (9,95 \$)
quand je lis je m'invente
Suzanne LAMY
L'Hexagone, Montréal, 1984, 111 p. (9,95 \$)

Pour ces écrivains, il s'agit avant tout de créer de la « fiction », c'est-à-dire un nouveau réel, non pas le contraire de la réalité mais, comme le dit Nicole Brossard, sa partie non documentée, son impasse. On a vite l'impression, en effet, que ce mouvement de la modernité énonce le constat d'une réalité inacceptable, qu'il faut réinventer par la fiction. Ses liens de parenté avec le mouvement féministe, comme avec le surréalisme, *Refus global*, les automatistes et en particulier Claude Gauvreau (Madeleine Gagnon se déclare « la matrice des figures explorées », p. 72), deviennent alors très compréhensibles.

En plus de l'excellente synthèse du colloque sur la modernité donnée par Jean Royer à la fin du numéro de la *Nouvelle Barre du jour*, nous recommandons fortement la lecture du chapitre consacré à la modernité par Suzanne Lamy dans son volume d'essais intitulé *Quand je lis je m'invente*. (Ces « modernistes » ont décidément le don des titres !). Une inconditionnelle de « l'écriture au féminin », qu'elle relie tout aussi inconditionnellement aux écrivaines dont l'œuvre témoigne d'une expérimentation au niveau de la forme, Suzanne Lamy offre dans « les Obscures Clartés de la modernité » une analyse claire et courageuse de ce phénomène : ses origines littéraires et socio-culturelles, sa situation par rapport à la génération précédente, les contradictions et les dangers qui le menacent et, bien entendu, son « greffon le plus vivace », les écritures au féminin.

En effet, et tout le monde l'admet, les écrivains québécois de la modernité les plus lus et les plus commentés sont ses écrivaines. Le féminisme, en prêtant une assise plus concrète au questionnement inhérent à cette « école », en est devenu rapidement sa manifestation la plus importante. Il s'agit d'un constat que l'ouvrage de Suzanne Lamy, qui se veut en grande partie une « lecture » de l'écriture au féminin, illustre sans doute mieux que le colloque publié par la *Nouvelle Barre du jour*, en dépit de toute la sincérité dont il fait preuve.

Car ces écrivains de la modernité ou de la post-modernité québécoise, qu'ils en acceptent ou non l'étiquette, témoignent d'une passion, d'une sincérité et d'une énergie remarquables. ■

Un heureux incident

Au Québec comme ailleurs, les prix littéraires ne présentent pas tous le même intérêt et, à bon droit, ne sont pas tous l'objet d'une même estime. En remportant, avec *Incidents de frontière*, le prix du meilleur recueil de nouvelles pour 1984, André Berthiaume se voit attribuer un prix largement respecté, vu la qualité des deux premiers textes qu'il a primés: *le Surveillant*, en 1982 (Gaétan Brulotte, Quinze) et *Sans cœur et sans reproche*, en 1983 (Monique Proulx, Québec/Amérique).

Incidents de frontière comporte vingt-trois nouvelles (certaines d'une dizaine de pages, d'autres, d'une seule page), précédées d'une sorte d'introduction intitulée « Du petit bois ». Autour de la figure du *petit bois d'allumage* et à partir d'elle, le narrateur y parle de *brindilles*, d'*instantanés*, de *détails* et propose par là comme une grille de lecture. Il faudrait comprendre que le point de départ de la production textuelle ne prétendrait pas ici être autre chose qu'un *banal incident* dont serait gardée la trace: le journal de la veille lu par mégarde à la place de celui du matin (« le Quotidien »), un regard un peu appuyé échangé à travers la porte tournante d'un grand magasin (« Tourniquet »), une nuit d'insomnie (« Des pas sur la neige »).

Cette « modestie » de l'introduction ne recouvre pourtant qu'en partie le propos du recueil. Certaines nouvelles sont bien autre chose, en effet, que la saisie d'un instant fugitif et, je dirais, nous entraînent plus loin qu'il n'était prévu dans le contrat initial. « Pigaletta », par exemple, peut-être le texte le plus surprenant de tous, qui nous ramène à cette époque des Découvertes, par ailleurs chère à l'auteur,¹ un aventurier enthousiaste doit convenir et accepter (mais est-ce possible?) qu'il mourra bêtement, dernier survivant de son équipage, sur le pont de son navire à la dérive. Et aussi « la Récompense », la nouvelle que je préfère (parmi les plus longues, car j'ai aussi un faible pour « le Quotidien »), et qui suggère à elle seule tout un monde. Des domaines qui sont explorés ailleurs seuls et pour eux-mêmes — la famille (« le Veilleur de jour »), l'enfance (« Polygone et Abeille »), un monde louche qu'on commence à entrevoir (« Mae West se mangeait bien »), un certain bonheur (« Toi »): tout cela se retrouve, dans « la Récompense » cristallisé autour d'une histoire de flânerie et de naissance d'une petite sœur, dont la finale est un bijou, à la frontière du tendre et du grave, du primesautier et du sérieux.

louise milot

Parlons-en, justement, de cette question des frontières. Peu de choses là-dessus, dans le texte liminaire auquel nous avons déjà fait allusion: et pourtant le titre est clair, tout est ici « de frontière ». Que faire de cela et quoi comprendre?

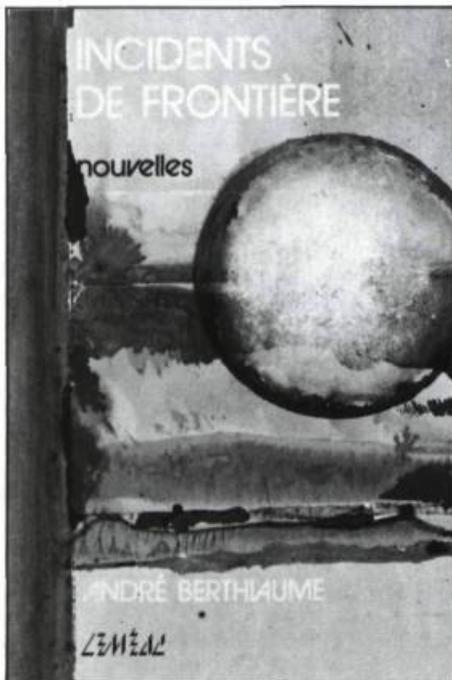
On voit bien, c'est vrai, que toute une série de figures mises en discours dans les nouvelles tiennent de la limite et du partage: la porte vitrée à laquelle on se heurte (« la Vitre »), le point de rencontre de la zone de soleil et de la zone d'ombre (« la Démarcation »), le lieu où la plage devient la mer (« Sur la plage »), et aussi, bien sûr, le passage du monde « réel » à celui de la fantaisie (« Polygone et Abeille »), du fantastique (« l'Air marin »), du rêve (« Réverbération »), et quoi encore! Mais la frontière, n'est-ce pas également, en plus et comme en creux de cette idée de limite qui tient du « et l'un et l'autre », cette autre idée de l'entre-deux qui tient plutôt, elle, du « ni l'un ni l'autre » et finit par coïncider avec l'indécidable, le vide, où on perd pied?

La fréquentation de la frontière, alors, est assez dangereuse. On pense à ce beau texte, « l'Arna », où le narrateur franchit cette « frontière » qu'est la ville de Florence récemment inondée, pour retrouver quoi?... Rien ni personne. La virtuosité qu'il y a à se tenir à la limite du connu et de l'inconnu — ici se sentir très près de quelqu'un dont on ne connaissait rien, sauf le nom — a fini par générer un vide, en l'occurrence une femme non pas perdue, mais pour toujours introuvable.

Je m'arrête: tous ces textes méritent bien plus qu'un rapide survol. Et avant tout, il faut souhaiter qu'ils soient beaucoup lus.

On a toujours l'impression que les lecteurs de prose achètent plus difficilement un recueil de nouvelles qu'un roman. Ce n'est peut-être pas le cas. Quoi qu'il en soit, si vous êtes ou êtes en train de devenir un féroce consommateur de nouvelles, rappelez-vous le **Prix Adrienne-Choquette 1984: *Incidents de frontière*** d'André Berthiaume. ■

¹ Cf. André Berthiaume, *la Découverte ambiguë. Essai sur les récits de voyage de Jacques Cartier et leur fortune littéraire*, Éd. Pierre Tisseyre, 1976.



De la délicate frontière entre le rêve et la réalité



Fin 1984 paraissait en traduction française la biographie de l'écrivaine à succès Jacqueline Susann, *Jackie la souffrance et la gloire*, écrite par son mari Irving Mansfield en collaboration avec Jean Libman Block. L'éditeur français de Jacqueline Susann, Pierre Belfond, profitait de cette occasion pour réimprimer deux de ses romans les plus connus, *La Vallée des poupées* et *Love Machine*. Les romans de Jacqueline Susann se sont vendus à des millions d'exemplaires à travers le monde, ils ont figuré sur la très prestigieuse liste des best-sellers du *New York Times*. Véritable superstar de la littérature de masse, Jacqueline Susann doit son immense succès à l'acharnement qu'elle mettait à faire de ses livres des objets de grande consommation, accessibles à tous, plutôt que des œuvres décodables par les seuls initiés. Traités de haut par la critique littéraire, les romans de Jacqueline Susann ont la réputation de plaire à la « femme de la rue » qui, au dire de l'auteur, vit par procuration le grand rêve américain de fortune et de lustre, « d'hôtels de luxe et de restaurants chics. »

Jackie la souffrance et la gloire est un ouvrage éclairant à bien des points de vue. Pour peu que l'on veuille bien prêter foi à son biographe, on est très rapidement fasciné par le personnage qu'est Jacqueline Susann. Voyons plutôt. Elle est « la plus belle fille de Philadelphie », ayant la chance de posséder « une silhouette splendide » et « des traits parfaitement dessinés ». Elle est par ailleurs « talentueuse », « brillante », « douée d'une mémoire fantastique », « attentionnée », « gaie », « débordante de vie », « observatrice ». En fait, « Jackie était née sous une bonne étoile. Elle était belle, elle avait du succès, et sa vie ne connaissait que des temps forts. Jamais de vague à l'âme, jamais de passage à vide. Entourée d'attentions, [...], elle déployait de la grâce en toute occasion. » (p. 32). Très tôt, elle prend la décision de sortir de l'anonymat, d'« être quelqu'un », d'« avoir du succès », de « se faire un nom ». Son vœu le plus cher ? Posséder un vison, « symbole par excellence de la star ». De la même façon, elle désire gagner de l'argent, beaucoup d'argent « à cause du symbole de réussite qu'il représente ». Pour parvenir à ses fins, elle choisit d'abord le métier d'actrice mais elle ne remporte que des demi-succès. Elle se tourne donc vers la littérature qui lui

apportera la gloire et la fortune dont elle rêve tant. À défaut d'être devenue, comme elle le souhaitait, une star du « show bizz » Jacqueline Susann s'emploie, au long de son œuvre, à dépeindre les hauts et les bas de la vie d'artiste. Tout comme la « femme de la rue » ne vit-elle pas un peu par procuration ?

Jacqueline Susann se démarque tout à fait de la femme ordinaire à qui elle prétend s'adresser. La description qu'en donne son biographe la fait plutôt ressembler aux héroïnes de ses romans « [...] elle était aussi belle, sûre d'elle et spirituelle que ses héroïnes ». Et ce n'est pas l'effet du hasard si les prénoms de ses principaux personnages féminins commencent par la lettre J : Jennifer, Judith...

Mais *Jackie la souffrance et la gloire* n'est pas que la chronique de la vie sans nuage d'une super-vedette. Jacqueline Susann a, elle aussi, connu sa part d'épreuves. Elle est la mère d'un enfant souffrant d'autisme, elle a été victime du cancer qui l'emportera d'ailleurs en 1974. Jacqueline Susann accepte très mal sa maladie : « C'est injuste. Je me suis démenée pendant trente ans pour percer, et maintenant que j'y suis arrivée, que des foules de gens s'arrachent mes livres, on me confisque tout, on me dit que je vais mourir » (p. 272) Ce désespoir est bien sûr tout à fait légitime. Qu'elle ait choisi d'exorciser cette terrible maladie en la transposant à Jennifer, l'une des héroïnes de *La Vallée des poupées* est aussi très normal. Toutefois, certains des objectifs qu'elle poursuit en écrivant ses romans sont plus discutables : « [...] j'ai voulu montrer [...] que la femme de la rue connaît une existence plus heureuse que celle des stars qu'elle admire et qu'elle envie » (p. 267) En reproduisant ainsi l'idée « qu'on est très seul(e) là-haut », Jacqueline Susann occulte le quotidien de la « femme de la rue » en faisant des problèmes conjugaux, de

l'alcoolisme et de la maladie, le seul lot des vedettes. Il serait sans doute plus lucide de penser que les adeptes des romans de Jacqueline Susann sont ravies de constater qu'elles ne sont pas seules à souffrir... Identification plutôt que différenciation ?

Mais par-delà le culte de la personnalité que suscite inévitablement une biographe telle que *Jackie la souffrance et la gloire*, il faut aussi s'interroger sur les mécanismes qui font de la littérature pratiquée par Jacqueline Susann une histoire de gros sous. Irving Mansfield ne relate pas uniquement les prouesses de son épouse. Il est aussi question dans sa biographie, de droits d'auteur pharamineux, de contrats plus qu'avantageux et de revanches à prendre auprès d'imprudent(e)s, qui se seraient aventuré(e)s à critiquer où, pire encore, à ignorer Madame Susann. La « femme de la rue » qui achète les romans de Jacqueline Susann contribue donc, bien involontairement peut-être, à reproduire et à cautionner l'american way of life, l'opulence et l'esprit de compétition. Les milliers de personnes qui ont acclamé Jacqueline Susann ont permis qu'elle puisse jouir « des privilèges qui s'attachent à la qualité de vedette : le plaisir flatteur d'être reconnu, les invitations qui affluent de toutes parts (le plus souvent de gens qu'on ne connaît même pas), les voitures de luxe avec chauffeurs, les billets de première classe, les gerbes de fleurs et le champagne, les meilleures tables au restaurant, les places d'honneur au théâtre et les suites somptueuses dans les palaces » (p. 239).

Il va sans dire qu'il ne s'agit pas ici de remettre en question la nécessité que les écrivains puissent vivre, et bien vivre, de leur art. Pas plus qu'il ne semble opportun de dénigrer les best-sellers ou d'en déconseiller la lecture. Ce sont des produits symboliques et culturels avant de devenir des produits de grande consommation. La biographie de Jacqueline Susann fournit cependant l'occasion d'interroger un système qui permet que certains écrivains fûtés s'enrichissent au-delà du raisonnable, un système qui, entre autres, procure à Jacqueline Susann une « Cadillac [...] avec le portrait de [son chien] Joséphine peint sur la portière et la plaque d'immatriculation personnelle de Jackie, JSM5 » On croirait rêver...

Caroline BARRETT

LE TRÉSOR DE LA LANGUE FRANÇAISE AU QUÉBEC (XIII)

claudio poirier

La revanche des Anglais

Dans l'histoire des relations entre l'Angleterre et la France, le 18^e siècle marque un revirement important : c'est le début de la revanche des Anglais. Après avoir été conquise par les Normands au 11^e siècle, l'Angleterre a subi pendant des siècles l'influence culturelle et linguistique de la France. Au 18^e siècle, les Anglais réussissent, grâce notamment à la complicité des « philosophes » du pays rival, une percée en France dans divers domaines et imposent un vocabulaire nouveau qui reflète la fascination qu'ils exercent sur leurs voisins du continent (*club, voter, budget, jury, parlement* au sens moderne ; *redingote, jockey ; grog, punch* ; etc.).

L'entrée des mots anglais devient une véritable invasion au 19^e siècle ; elle touche les vocabulaires du transport (*express, tunnel, wagon*), de la cuisine (*bifteck, cocktail, plum-cake, sandwich*), de l'habitation (*confort et water-closet, eh oui !*), du sport (*football, golf, record, sportsman, tennis*), etc. L'anglicisme continue de faire des progrès importants au 20^e siècle, en raison cette fois de l'émergence de la culture américaine, et retient de nos jours l'attention du Président de la République lui-même !

Mais la revanche des Anglais se devait d'être militaire aussi et la Nouvelle-France constituait une proie facile. Mal protégés, les habitants de cette colonie négligée doivent bientôt rendre les armes et accepter une situation de domination qui les rend particulièrement vulnérables à l'influence de l'anglais.

Anglicisme et perception de la langue

C'est dans ce large contexte historique qu'il faut réexaminer la question de l'anglicisme. On remarque que les jugements sur le français parlé au Canada, qui avaient été plutôt flatteurs jusqu'à l'époque de la Conquête, deviennent tout à coup sévères, impitoyables même. On découvre, dans le vocabulaire et la prononciation, un grand nombre de « fautes »

qu'on attribue à l'anglais mais qui, dans bien des cas, sont à rattacher à des usages hérités des premiers colons. Cette façon de voir était répandue déjà au début du 19^e siècle. De passage au Canada en 1806-1807, l'Anglais John Lambert se demandait par exemple si des prononciations comme *frête* et *icitte* ou encore celle de *t* à la finale des mots (comme dans *litte, bouette*) ne pourraient pas s'être développées à la faveur des rapports entre Canadiens et Anglais depuis la Conquête. Or ces traits de prononciation sont bien attestés au Canada depuis le 17^e siècle.

Certains puristes canadiens n'ont pas été tendres non plus pour les Français qu'ils ont accusés d'inconscience, tel ce journaliste de Chicoutimi qui écrivait en 1882 (*Le Saguenay*, 19 sept., p. 2) : « Continuez, messieurs, à singer les journaliers français de New York. Dites et écrivez comme eux : *Street, wharf, attorney general, policeman, schooner, ward*, etc., etc., et vous arriverez à vous rendre ridicules et méprisables aux yeux de tous ceux qui veulent le maintien de notre belle langue. »

L'anglicisme multiforme

Il reste que l'anglicisme représentait au 19^e siècle une menace réelle pour le français du Canada, en raison de la situation socio-politique bien sûr, mais aussi parce que le contact avec l'anglais avait pour effet d'influer sur le sens des mots français (**anglicisme sémantique**) et de favoriser l'emploi d'expressions traduites de l'anglais (**anglicisme syntagmatique**).

Dans *L'anglicisme, voilà l'ennemi !* (1880), J.-P. Tardivel a pourchassé surtout l'anglicisme sémantique (par ex. : *application* au sens de « demande d'emploi », *introduire* « présenter », *ignorer* « méconnaître », etc.). Tardivel a bien vu que les mots anglais eux-mêmes, dont il relevait des exemples dans le parler de ses compatriotes (*steamer, leader, bill, meeting*, etc.) et que les Français de France accueilleraient avec grande faveur,

présentaient beaucoup moins de danger pour la stabilité de la langue. L'**anglicisme formel** (appellation désignant cette catégorie d'emprunts) est en effet facile à reconnaître pour celui qui souhaite l'éviter alors que, pour reprendre la formulation de Tardivel, « l'habitude de parler anglais avec des mots français est d'autant plus dangereuse qu'elle est généralement ignorée ».

On trouve chez Tardivel et également chez Buies (*Anglicismes et Canadanismes*, 1888) des exemples d'anglicismes syntagmatiques, c'est-à-dire d'expressions calquées sur l'anglais (par exemple *payer une visite (à qqn)*, de l'anglais *to pay a visit*, au sens de « rendre visite (à qqn) »). Ce type d'anglicisme n'est pas facile à repérer non plus et on peut comprendre qu'on l'adopte facilement dans un milieu où la culture anglo-saxonne, avec ses images propres, est omniprésente. C'est à cette catégorie d'anglicismes qu'il faut rattacher les expressions *centre d'achats, fin de semaine, parler à travers son chapeau et prendre une marche*, que nous connaissons bien aujourd'hui.

L'anglicisme ici et là-bas

Bien que l'anglicisme ait fait rage en France et au Canada au cours de la même période, les emprunts qu'on a acceptés dans les deux pays se répartissent de façon différente dans les catégories ci-dessus. Les Français ont adopté surtout, semble-t-il, des anglicismes formels ; les Canadiens en ont adopté un bon nombre aussi, même s'ils ont cherché à les éviter, mais, en plus, ils ont été exposés davantage à l'anglicisme sémantique et à l'anglicisme syntagmatique. Une autre différence, qui explique peut-être la précédente, tient à ce que l'anglicisme en France a pénétré surtout par l'écrit, alors qu'au Canada l'influence anglaise s'est exercée aussi fortement à l'oral qu'à l'écrit. Une comparaison des attitudes des deux groupes de locuteurs face au phénomène de l'anglicisme révélerait sans doute des différences plus fondamentales encore. ■

Fini, le nationalisme?

Il y a vingt-cinq ans éclatait la Révolution tranquille. Le 22 juin 1960, le Parti libéral de Jean Lesage était porté au pouvoir après avoir proclamé sur tous les tons dans une vibrante campagne électorale: «*C'est le temps que ça change!*» Jamais, dans notre histoire, un gouvernement n'a été aussi fidèle à ses promesses. Il faut dire qu'on ne nous a pas habitués à prendre au sérieux les promesses électorales; nous sommes plutôt portés à croire que «*plus ça change, plus c'est pareil*». Nous en savons quelque chose à l'heure actuelle! Mais en 1960, le changement a eu lieu: les premiers cent jours du gouvernement Lesage ont donné lieu à un torrent de réalisations qui allaient modifier profondément le visage de notre société québécoise.

Ce mouvement de réformes sociales et de modernisation fut bientôt accompagné d'un fort courant de nationalisme. C'est au nom de sa responsabilité particulière quant à l'émancipation d'un peuple francophone que le gouvernement du Québec se croyait légitimé d'intervenir de plus en plus dans la trame sociale du Québec et de revendiquer des pouvoirs plus larges auprès du gouvernement fédéral. Dès 1962, une campagne électorale adoptait le slogan «*Maitres chez nous*». Les écluses étaient ouvertes: le nationalisme québécois allait poursuivre son chemin partout comme une crue printanière. Au cours des quelque vingt années qui ont suivi, le mouvement nationaliste a été présent au cœur de notre société à tous les niveaux: politique, social, économique, juridique, éducatif, artistique...

louis balthazar

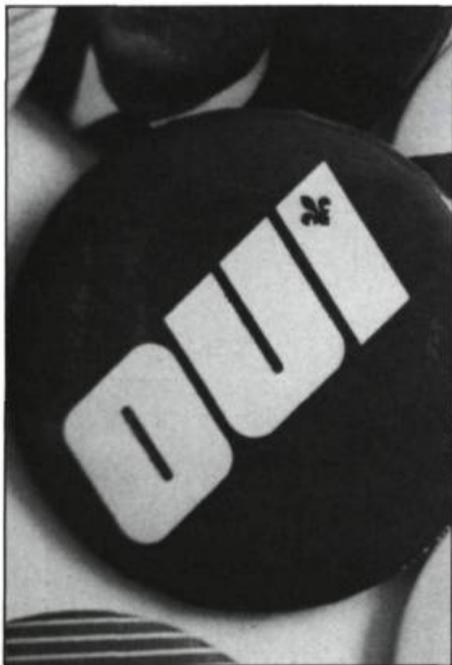
Et voici que, depuis 1980, la grande vague se résorbe peu à peu. Après l'enthousiasme de la campagne référendaire et les grandes désillusions qui ont suivi chez les partisans du OUI, la crise constitutionnelle de 1981, en dépit de sa gravité, n'a pas suscité la mobilisation d'énergie nationaliste à laquelle on aurait pu s'attendre. Un gouvernement nationaliste est réélu en 1981 mais il est fortement répudié par une bonne partie de sa clientèle dès l'année suivante. Tous les sondages révèlent un affaiblissement des positions nationalistes. Moins de Québécois sont favorables à l'indépendance du Québec, à la souveraineté-association et même à la revendication face au gouvernement central. Le nationalisme québécois n'est pas mort. Il se manifeste ici ou là sous des formes mitigées comme, par exemple, lors des élections fédérales du 4 septembre 1984. Mais, dans l'ensemble, tous s'accordent pour constater que le phénomène est à la baisse. Certains vont même jusqu'à prédire sa disparition. Qu'en est-il? Une analyse des facteurs qui ont contribué à l'affaiblissement du sentiment national m'incite à conclure que le nationalisme d'ici est voué plutôt à la résurgence qu'à la disparition.

Nationalisme de la majorité

Voyons d'abord de quoi il s'agit. Pour plusieurs, et notamment les dirigeants de la Société St-Jean-Baptiste de Montréal, le nationalisme québécois est essentiellement lié à la cause de l'indépendance: si l'on n'est pas vraiment favorable à l'accession prochaine du Québec à la souveraineté politique, on n'est pas vraiment nationaliste. Cette tendance à associer le nationalisme à une option particulière a été également notoire au sein du Parti québécois. Plusieurs des dirigeants de ce parti se sont souvent comportés comme s'il ne pouvait exister de nationalisme authentique en dehors des rangs de leur formation.

Pourtant, est-il possible de nier aussi allègrement qu'il ne se soit pas trouvé une certaine forme de nationalisme chez des fédéralistes qui entendent lutter pour assurer un statut particulier et une relative autonomie du Québec dans la Confédération canadienne? M. Claude Ryan n'est-il pas à sa façon un nationaliste? M. Pierre-Marc Johnson, qui représente l'aile néo-fédéraliste du Parti québécois, n'est-il pas aussi un authentique nationaliste en croyant devoir reprendre, plus de quinze ans après, la ligne de son père, feu Daniel Johnson? En répondant oui à ces questions, on est amené à donner au nationalisme québécois la définition la plus large possible. Ce phénomène recouvrirait toute volonté de considérer le Québec comme la première patrie des Québécois et d'assurer à cette patrie une certaine existence légale, que ce soit comme province «*pas comme les autres*» dans la fédération canadienne ou comme État souverain.

Si l'on accepte cette définition du nationalisme d'ici comme un attachement à la patrie québécoise qui est celui de la majorité des Québécois, ainsi qu'en témoignent tous les sondages, n'est-il pas tragique de constater que cette majorité québécoise n'a presque jamais eu l'occasion de s'exprimer au cours des années soixante-dix? Elle était constamment écartelée entre les positions de ses deux champions, Trudeau et Léves-



que, entre le fédéralisme centraliste et la souveraineté-association, alors qu'elle aurait voulu dire oui à un Québec à la fois autonome et partie intégrante du Canada. Voilà comment se définissait tant bien que mal le nationalisme majoritaire des Québécois francophones.

Cette position est-elle contradictoire, illogique, aberrante ? À gauche comme à droite, on l'a répété à satiété. Du côté des fédéralistes à la Trudeau, on a toujours affirmé bien haut qu'il n'y avait que deux options possibles : l'indépendance pure et simple ou le Canada des libéraux. Du côté du Parti québécois, on a aussi constamment décrié comme lâcheté, faiblesse, incohérence, illusion, l'attitude de ceux qui s'arrêtaient à mi-chemin entre le statu quo et l'indépendance. Autrement dit, les élites minoritaires mais influentes n'ont pas donné droit de cité à la tendance fondamentale du nationalisme québécois des années soixante qui était demeurée celle de la majorité silencieuse des années soixante-dix.

Faut-il s'étonner alors, si après l'échec de la question-compromis du référendum de 1980, le nationalisme québécois s'est essoufflé ? Il a été victime de l'emprise des indépendantistes qui n'ont pas pris le temps de se rendre compte que la majorité des Québécois n'étaient pas prêts à faire l'indépendance. Encore aujourd'hui, les membres du Parti québécois, qui ont l'oreille collée aux vœux de la population, se sont fait traiter par les « orthodoxes » d'opportunistes, traîtres à la cause, etc. Malgré tout, ce nationalisme est toujours vivant. Le Québec constitue toujours la première allégeance politique de ses citoyens.

Un nationalisme discret

La majorité des Québécois désire toujours que leur gouvernement se voie reconnaître un certain statut national de la part du reste du Canada. Mais ils ont cessé de vouloir accorder à ce gouvernement le rôle essentiel qu'il s'était lui-même arrogé au début des années soixante. Il est bien connu que c'est au niveau d'un certain étatisme que le nationalisme québécois de la Révolution tranquille s'est manifesté. On avait amené la population à croire en l'État, à son dynamisme, à sa mission sociale, à voir en lui l'agent primordial du développement d'une société francophone en Amérique du Nord. Or, depuis quelques années, les Québécois sont devenus très sceptiques à l'endroit des vertus gouvernementales. L'État québécois a profondément déçu sa clientèle. Il n'a pu répondre à ce qu'on attendait de lui. C'est même devenu pour plusieurs sorte de monstre bureaucratique aliénant. On retrouve au Québec une application du phénomène du « cycle bureaucratique » propre aux nationalismes contemporains. Le nationalisme naît souvent d'une aliénation face à une machine bureaucratique impersonnelle dont une ethnie particulière se sent éliminée. On cherche alors à créer de nouvelles structures dans lesquelles cette ethnie pourrait se reconnaître jusqu'à ce que les nouvelles structures deviennent à leur tour étouffantes.

Cette désaffection à l'endroit de l'État québécois n'a pas épargné le nationalisme qui était comme accroché à l'action étatique. Les Québécois ont pourtant continué d'exister, avec leur culture propre, avec leur volonté de constituer une société francophone bien distincte des autres en Amérique du Nord. Leur nationalisme n'est pas disparu mais il s'est manifesté comme il a pu, hors de la structure étatique. Dans certains cas, dans la ligne du courant du « *Small is beautiful* », il s'est réfugié dans un engagement pour le patrimoine local, la fierté régionale. De façon plus générale, c'est le nationalisme économique qui semble succéder au nationalisme politique.



En effet, le fruit le plus patent de la flambée nationaliste des vingt dernières années, c'est l'apparition d'une nouvelle classe sociale au Québec francophone, celle des hommes et femmes d'affaires. Aux élites traditionnelles des professions avaient succédé, au cours des années soixante, celles de la haute fonction publique, des universités, du syndicalisme. Depuis quelques années, c'est dans l'entreprise privée que se retrouvent les meilleurs talents et, en quelque sorte, le nouveau leadership québécois. La nationalisation des compagnies d'électricité en 1963 avait permis l'apparition d'une corporation francophone géante offrant un débouché aux administrateurs, aux cadres, aux ingénieurs de langue française. D'autres sociétés d'État, comme la Caisse de dépôt et de placement, SOQUEM, SOQUIP, etc., ont aussi offert une place au soleil aux diplômés des écoles d'administration. Mais, peu à peu, c'est vers de nouvelles entreprises privées créées par des francophones que se sont dirigés les jeunes Québécois prometteurs. Même la grande entreprise anglophone, à la faveur des lois de francisation, s'est montrée plus accueillante pour les francophones.

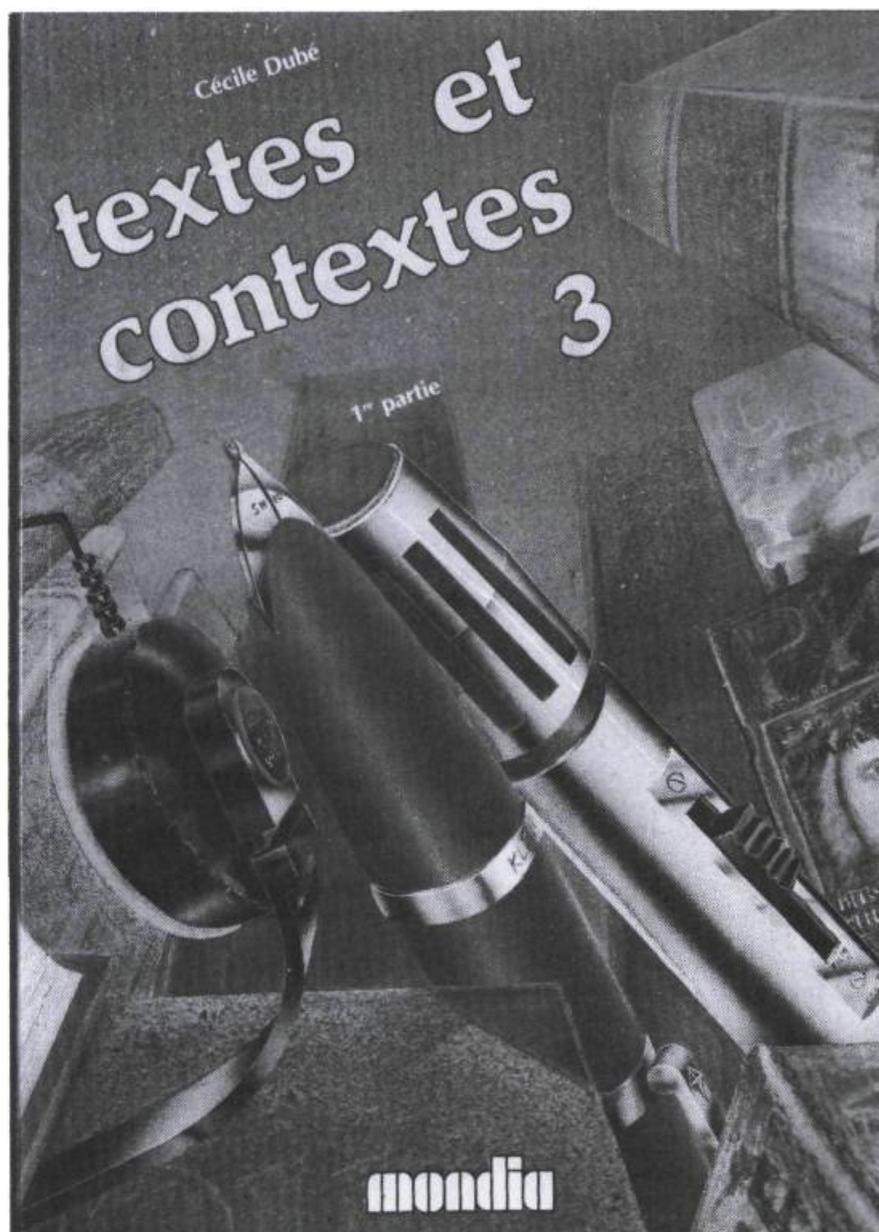
Or, ces jeunes hommes et femmes d'affaires québécois, même s'ils se sentent souvent plus enclins à accorder leur appui au Parti libéral du Québec qu'au Parti québécois, ont conservé un réflexe nationaliste. Ils ont même parfois développé un certain nationalisme à partir de leur expérience des milieux d'affaires canadiens. On a assisté, dit-on, à des batailles rangées pour l'acquisition d'une entreprise par des intérêts québécois ou pour des transactions

POUR UNE PÉDAGOGIE D'AUJOURD'HUI

LA COLLECTION

textes et contextes

EFFICACE ET ATTRAYANTE!



- Guide pédagogique et cahier de l'élève, 1^{re} partie
- Guide pédagogique, manuel et cahier de l'élève, 2^e partie: mai 85

EN RAPPEL

Textes et Contextes 1 :
approuvé par le M.É.Q.
Textes et Contextes 2 :
en instance d'approbation

Pour chaque niveau, le matériel comprend:

- 2 manuels de l'élève
- 2 guides pédagogiques
- 2 cahiers d'accompagnement de l'élève
- cassettes

**COMMUNIQUEZ AVEC
NOTRE SERVICE PÉDAGOGIQUE**

mondia

1977, boul. Industriel
Laval (Québec) H7S 1P6
667-9221 354-5759

11,95 \$



favorables au Québec. Cela paraît étonnant dans un milieu où l'on affirme facilement que l'argent n'a ni couleur, ni culture, ni langue. Il semble bien que tel n'est pas le cas dans le Canada contemporain. N'est-elle pas révélatrice cette réaction unanime d'un groupe important de gens d'affaires francophones contre le projet fédéral S-31 qui voulait contraindre les activités financières de la Caisse de dépôt et de placement en 1983 ?

Le nationalisme des milieux économiques n'est sans aucun doute pas aussi visible ni aussi sonore que celui auquel on s'était habitué sur la scène politique. Son orientation présente ne semble pas très claire ni très bien dessinée. Il faudra vérifier dans quelques années s'il s'agissait d'une tendance épisodique ou d'un mouvement fort. Chose certaine, il existe une fierté québécoise assez nette chez une bonne proportion des personnes œuvrant dans les milieux économiques.

Le nationalisme à papa

Malgré ce qui précède, il est un fait indéniable qui accuse l'affaiblissement du nationalisme québécois, c'est l'indifférence presque totale des jeunes à l'endroit de ce mouvement.

Dans les universités, le milieu que je connais le mieux, on constate une notoire absence d'intérêt quant à la question nationale. Je serais bien étonné qu'il en fut autrement chez les jeunes déjà intégrés au marché du travail. En décembre 1984, environ neuf sur dix des étudiants de premier cycle inscrits à un cours sur le nationalisme, et manifestant quelque intérêt intellectuel pour ce phénomène, se déclaraient absolument désengagés par rapport au nationalisme québécois. Des causes, comme celles de la paix dans le monde, la protection de l'environnement et la restructuration économique étaient beaucoup plus susceptibles d'éveiller leur intérêt personnel et de les amener à s'engager.

Pourquoi cette démobilisation des jeunes succédant à la ferveur agitée de la génération précédente ? Voici quelques tentatives d'explication.

D'abord, n'est-ce pas une réaction bien typique de la jeunesse que de répudier

les causes qui ont fait vibrer leurs aînés, surtout si ces causes apparaissent aussi caduques que le grand rêve avorté de l'indépendantisme des années soixante-dix ? Le « nationalisme à papa » n'intéresse pas nos fils. C'est bien normal.

« C'est votre affaire, ce n'est pas la nôtre », me déclarait un jeune étudiant qui n'avait pas droit de vote au référendum et qui fréquentait l'école primaire en 1970. Peut-on blâmer les jeunes de trouver bien vaines les folles équipées de leurs parents qui ont réclamé un McGill français, marché sur l'Assemblée nationale pour protester contre la loi 63 (qui reconnaissait l'anglais comme langue officielle au Québec), milité au sein du Parti québécois, célébré son élection le 15 novembre 1976, un peu comme s'il s'agissait du jour un de l'indépendance ? Qu'en est-il de tout cela ? peuvent-ils demander. On peut leur répondre, mais notre réponse, pour substantielle qu'elle soit, sera un peu pénible.

De plus, le nationalisme québécois occupe le pouvoir depuis 1976. Même s'il est injuste d'identifier un parti politique à l'émancipation nationale, il demeure qu'on a facilement confondu les deux au point de brûler le drapeau québécois en guise de réprobation du gouvernement du P.Q. Ce gouvernement, aux couleurs social-démocrates, dans les premières années, est apparu aux cours des années quatre-vingt, à tort ou à raison, comme répressif et parcimonieux. Il n'a guère suscité d'enthousiasme chez les jeunes depuis cinq ans. De toutes façons, les jeunes se rangent rarement du côté du pouvoir. Peut-on s'étonner qu'ils aient jeté le bébé avec l'eau de la baignoire et que le drapeau fleur-de-lysé ne les fasse plus vibrer ?

Il faut ajouter que ces jeunes n'ont pas vécu l'aliénation qui faisait monter la colère de leurs pères. Même à Montréal, rares sont les jeunes qui se sentent lésés par le pouvoir anglophone. La loi 101, succédant à la loi 22 de 1974, est en vigueur depuis 1977. En dépit de tous ses trous et de ses succès, cette loi a donné un visage français à Montréal. Il est plus difficile que jamais de faire prendre conscience aux jeunes de la « colonisation » du Québec ou des méfaits de notre minorisation au Canada. À tort ou à raison, ils se sentent bien à l'aise quant à leur culture québécoise (ou à ce qui leur en tient lieu).

Enfin, et c'est peut-être le facteur le plus important, cette génération est préoccupée de son avenir économique de façon quasi exclusive et obsessionnelle. Les jeunes ont le sentiment qu'il n'y a pas de place pour eux dans cette société et ils accusent volontiers les nationalistes syndicalisés de la Révolution tranquille d'avoir pris toute la place. Cette

accusation est peut-être injuste mais les jeunes ne peuvent qu'enregistrer le phénomène. Les emplois sont rares. Dites-leur qu'il en serait tout autrement dans un Québec souverain, ils ne vous croiront pas, et pour cause. Les mouvements nationalistes auront sans doute beaucoup de peine à conscrire cette jeunesse au cours des années qui viennent.

Conclusion

Si la jeunesse est imperméable au nationalisme, n'est-on pas en droit de conclure que ce phénomène est bel et bien voué à une mort lente et sûre ? Je ne le crois pas. Le nationalisme est réapparu dans notre histoire à plusieurs moments où on le croyait éteint (par exemple, 1840, 1960). Trois raisons particulières laissent entrevoir un retour en force à moyen ou à long terme.

Le grand stimulant du nationalisme des francophones canadiens a été le mépris de la part des anglophones ou, tout au moins, leur refus de reconnaître une véritable société francophone au Canada. Or, même si la situation s'est bien améliorée, et que nombre d'anglophones s'appliquent à l'apprentissage de la langue française, on assiste encore à un fanatisme antifrancophone au Canada. Témoins, les récentes manifestations du Manitoba et du Nouveau-Brunswick, la réticence de l'Ontario à devenir bilingue. Il semble même que les francophones acceptent et respectent beaucoup plus volontiers les anglophones que vice-versa. Il suffirait d'une flambée nouvelle d'hostilité de la part de nombreux anglophones pour redonner de la vigueur au nationalisme québécois chez les jeunes.

Il faut souligner aussi le nationalisme économique noté plus haut qui pourra éventuellement faire boule de neige, même chez les jeunes. L'économie québécoise, à la faveur du dynamisme des entreprises axées sur l'ensemble du marché nord-américain, deviendra de moins en moins dépendante de l'économie canadienne. Cette situation, conjuguée à la précédente, pourrait permettre de cueillir un jour la souveraineté comme un fruit mûr, s'il n'est pas trop tard.

Enfin, aussi longtemps que nous existons comme société francophone en Amérique du Nord et que nous serons attachés à l'identité québécoise (ce qui toutefois n'est pas promis), nous devrons éprouver les chocs et l'inconfort de notre situation minoritaire. Cette situation, presque inévitablement aliénante, aura toujours tendance à nous entraîner vers une forme ou l'autre de nationalisme.

Voilà pourquoi, pour le meilleur ou pour le pire, la condition québécoise paraît bien liée au nationalisme. ■

Le Dictionnaire des littératures de langue française

Les critiques de nos médias électroniques et de nos grands quotidiens ont acclamé la parution du *Dictionnaire des littératures de langue française* paru récemment chez Bordas comme un événement ou comme le « livre des livres ». Il faut dire que ce volumineux dictionnaire en trois tomes, œuvre de Jean-Pierre de Beaumarchais (le descendant de l'autre), Daniel Couty (à qui on doit l'idée) et Alain Rey (secrétaire de rédaction du *Petit Robert*) est d'une présentation soignée (192 pages d'illustrations dont un bon nombre en couleur), plaît à l'œil et constitue certes un exemple d'édition soignée.

Le *Dictionnaire des littératures de langue française*, contrairement aux autres dictionnaires publiés jusqu'ici, à l'exception du *Dictionnaire des littératures francophones* (Lemaître), accorde (enfin !) une place aux autres littératures produites hors de France, telle la Belgique, la Suisse romane, le Québec (avec au moins une pointe en Acadie), le Liban, le Maghreb, l'Afrique noire, les Caraïbes. Bien sûr que cette place est limitée, bien sûr que d'aucuns affirmeront, en dépit de la présentation des auteurs par ordre alphabétique d'un tome à l'autre, que les « étrangers » sont noyés dans cette mer d'auteurs de l'Hexagone. Mais, au moins, saluons l'effort de l'équipe d'Alain Rey !

Une autre particularité de ce dictionnaire c'est que, outre la place réservée à quelque 2200 auteurs de la grande francophonie choisis selon des critères qui ne semblent pas avoir toujours été respectés, on y trouve aussi des articles consacrés à divers concepts littéraires (abyme, diégèse, institution littéraire...), à des mouvements ou écoles (l'art pour l'art, classicisme, dada, dandysme...), à des questions d'histoire littéraire (affaire Dreyfus, querelle des Anciens et des Modernes) ou à des institutions ou périodiques (*Académie française*, *l'Action française*, *le Figaro*)... mais toujours en relation avec la France ou la littérature française. Faut-il le noter ! Rien par exemple sur l'importante querelle

aurélien boivin

qui oppose régionalistes et exotiques au début du siècle au Québec, rien à propos de la Révolution tranquille, rien non plus sur le « joual » (pourtant il y a une entrée à « créole »), rien sur *Liberté* ou *Parti pris*. Et je me limite au Québec.

Ce dictionnaire présente une centaine d'auteurs de grande renommée (presque tous français à l'exception de Beckett, Rousseau et quelques autres) en de volumineux dossiers (l'article consacré à Hugo compte 26 pages) avec chronologie comparative, bibliographie, long commentaire. Ces articles sont toujours bien faits (à l'exception de celui consacré à Rimbaud, trop court) très approfondis et d'une qualité exceptionnelle. Par contre, les quelque trente auteurs québécois et quarante ou cinquante auteurs belges n'ont jamais droit à plus d'une page, les articles varient entre 60 et 120 lignes environ, sans bibliographie le plus souvent, ce qui équivaut à l'espace réservé aux écrivains français mineurs des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles. Et on a beau s'efforcer, dans l'introduction, de faire croire que l'importance de l'auteur étudié ne va pas à l'espace qu'on lui a accordé, on reste sceptique.

Ce n'est donc pas parce que ce dictionnaire présente de la littérature d'un pays (hors la France) qu'il sera le plus utile. Le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* comme le *Dictionnaire des lettres belges* (en préparation à Bruxelles) combleront bien des lacunes de ce *Dictionnaire des littératures de langue française* qui accorde une place trop limitée aux littératures hors de l'Hexagone. Nelligan, Miron et Aquin, à tout le moins, méritaient une étude d'envergure.

Les articles sont rédigés par une brochette de spécialistes (environ 250). Rarement sont-ils ennuyeux ou trop

savants. Certains (Apollinaire, Éluard, Valéry) font prétentieux et jurent parmi les autres. D'autres sont fort honnêtes même s'ils ne rencontrent pas toujours nos vues. Quelques-uns enfin sont nettement faibles (celui consacré à Louis Hémon par exemple comporte plusieurs erreurs magistrales, à commencer par la date de publication (en France) de *Maria Chapdelaine*. Quant à la « femme » de Louis Hémon, qui ne s'est jamais marié, elle ne fut pas incarcérée, comme une criminelle, mais internée dans un asile psychiatrique, ce qui n'est pas tout à fait pareil. De plus, on peut déplorer qu'on ne fasse aucunement mention de l'activité québécoise de Henri Ghéon qui a pourtant joué un rôle considérable dans l'histoire des Compagnons de Saint-Laurent.

Quant au choix, on peut certes déplorer, pour le Québec, l'absence de Gratien Gélinas, Marcel Dubé, André Major et quelques autres. On ne comprend pas le silence — n'en déplaise à Laurent Mailhot —, sur Yves Thériault, Félix-Antoine Savard et sur les troubadours québécois Félix Leclerc et Gilles Vigneault, puisque Georges Brassens et Jacques Brel ont droit à tous les honneurs.

Soulignons encore l'absence d'index des collaborateurs et des auteurs étudiés par pays, le peu d'intérêt accordé dans ce dictionnaire aux bibliographies, souvent inexistantes ou tronquées, et des nombreuses fautes dans les articles québécois et belges en particulier. Les responsables des pays auraient dû avoir jusqu'à la parution le contrôle des textes : ainsi Pierre Nepveu ne se lirait pas Neuveu, Jacques Brault, Jacques Grault, etc. Mais ce ne sont que des vétilles. Peut-être ! Et pourquoi, Laurent Mailhot, le responsable québécois, dans sa chronologie du Québec, s'entête-t-il à ignorer *Québec français* ?

Une entrevue avec Alain Rey

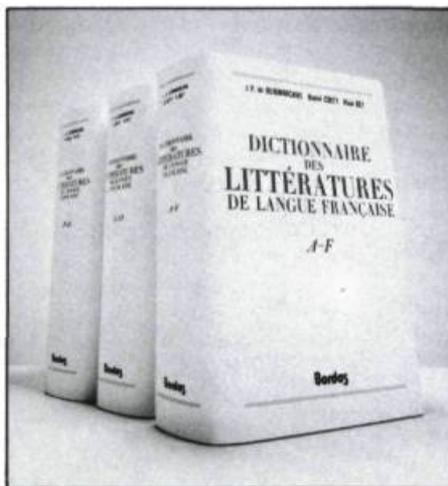
• Comment vous est venue l'idée de faire un *Dictionnaire des littératures de langue française* ?

— Ce dictionnaire n'a pas une histoire très longue. Il y a sept ou huit ans j'en avais conçu le projet. J'avais alors espéré publier un dictionnaire en cinq volumes qui aurait inclut la géographie littéraire, c'est-à-dire tout l'aspect de la répartition de l'activité littéraire par lieux géographiques de même que beaucoup d'éléments thématiques et un univers des personnages. Ce projet était trop vaste sans doute pour intéresser les éditeurs, y compris la maison Robert. Puis j'ai rencontré Daniel Couty qui caressait un projet de dictionnaire des littératures, très voisin du mien. Nous avons décidé d'unir nos efforts et nous avons préparé une sorte d'esquisse avant d'entreprendre la tournée des grands éditeurs parisiens. Car il faut passer par eux pour obtenir des budgets suffisants. Après quelques échecs et certaines manifestations d'intérêt, nous avons rencontré auprès de Bordas une attention particulière, due au fait que la maison se lançait dans les projets de dictionnaires culturels spéciaux. Nous avons pu faire accepter notre dictionnaire (trois volumes), qui visait à une description de l'ensemble des discours littéraires en français qui ne soit pas tributaire uniquement de la mode et de l'actualité, tout en couvrant la littérature contemporaine.

• Comment s'est effectué le choix des auteurs analysés et celui des collaborateurs ?

— Les choix des écrivains étudiés ont été faits dans une optique générale : donner à chaque époque (1000 ans pour la littérature française) une description qui ne soit pas uniquement fonction de nos intérêts ou des intérêts immédiats ou actuels. Beaumarchais et Couty, professeurs à l'Université de Rouen, ont bien repéré les spécialistes. Notamment, pour le XVI^e siècle car les principaux analystes qui ont accepté de rédiger les articles de fond sur quelques auteurs

importants de ce siècle ont renouvelé la description de la littérature française de cette époque. Quant aux contemporains, pour qui le recul n'est pas assez grand, nous avons eu de la difficulté à trouver des spécialistes qui veillent se consacrer à une œuvre entière comme on peut se consacrer à une œuvre du XIX^e siècle ou du début du XX^e siècle. Pour remédier à cette difficulté, nous avons souvent eu recours à des journalistes littéraires, qui sont dans le quotidien de la parution. Toutefois, il est alors plus difficile d'obtenir des contributions aussi approfondies et maîtrisées que celles des spécialistes des temps passés. Le problème du choix s'est donc fait par rapport à des possibilités d'inscriptions, pratiquement illimitées. Ce que nous ne voulions pas, c'était accorder plus d'importance à un auteur, aujourd'hui à la mode, qu'à un écrivain du XVII^e ou du XVIII^e siècle, important à son époque mais qui, aujourd'hui, pour des raisons conjoncturelles, est tombé dans l'oubli.



• Vous avez choisi de présenter les écrivains selon l'ordre alphabétique, sans coupure géographique et sans périodisation historique. Quels sont les avantages ?

— Il y a certes un important inconvénient : l'arbitraire. Mais il y a aussi un immense avantage : celui de détruire la mise en perspective idéologique. Toutes les époques sont mêlées, tous les milieux culturels aussi ; un écrivain est traité de par son nom, sans qu'il soit nécessaire de savoir qu'il a écrit au XII^e siècle ou en 1982. Ce qui compte, en littérature, c'est la maîtrise et la manipulation de la langue, et le message culturel et psychologique qu'on veut véhiculer. Ce n'est ni la couleur du passeport ni la couleur de la peau. Chaque culture a droit à une mise en perspective qui lui est propre, d'où les articles de synthèse. Mais chaque culture qui s'exprime en français a droit d'être traitée comme productrice de beauté en langue française, que l'on soit Malgache ou Sénégalais, romancier ou poète. Le problème est tout à fait secondaire par rapport à la production d'une réalité culturelle que nous nommons littérature et qui est d'ailleurs l'objet d'interrogation délicate, car il est tout aussi difficile de définir *littérature* que de définir *français* et même *dictionnaire*.

• Les écrivains québécois n'ont droit qu'à des articles relativement courts. Aucun d'entre eux ne fait l'objet d'un long dossier...

— Les dossiers sont consacrés à de grands auteurs, représentant un acquis culturel universel et un acquis pédagogique certain pour l'enseignement tant au Québec qu'en France. Il arrive en outre, en raison de l'importance quantitative de l'œuvre, que de très grands écrivains, par exemple Rimbaud, ont droit à des notices plus courtes que des écrivains moins importants même s'ils ont laissé une œuvre considérable. C'est donc dire que la longueur des articles n'est pas proportionnelle à l'importance des auteurs.

• Pourquoi un *Dictionnaire des littératures de langue française* et non un *Dictionnaire de la littérature française*, car, à le feuilleter, on a l'impression que

toute la place est occupée par la littérature de l'Hexagone ?

— Ce livre est destiné, dans une large mesure, à reprendre un certain nombre de perspectives et à corriger un certain nombre d'habitudes, pas forcément mauvaises, mais qui ont peut-être appauvri un petit peu l'héritage, héritage qui est aussi fait de ce qui se produit actuellement. On ne peut pas prévoir quels noms, dans cinquante ou cent ans, vont rester parmi tous ces écrivains contemporains. Toutefois ceux qui ont vraiment de l'importance aujourd'hui et dans le milieu littéraire français, avec la prépondérance regrettable mais effective de Paris qui règle beaucoup de choses, ne le sont pas dans nos esprits surtout, au détriment de ce qui s'est produit dans le monde francophone depuis le Moyen Âge, en Suisse et en Belgique, par exemple au XIX^e siècle, et, dans une certaine mesure, au Canada français,

depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale, dans les Caraïbes, au Maghreb, en Afrique Noire, au Liban et même en Égypte. Tous ces pays ont des caractéristiques propres; on ne peut ni les analyser en bloc, ni les fusionner. On commettrait alors la même erreur que lorsqu'on parle de la francophonie sans précaution. Il y a au moins deux blocs différents dans la francophonie: les pays dont le français est la langue maternelle et ceux pour qui le français est la langue léguée historiquement ou colonielement, et pratique pour des raisons de communications mondiales, mais avec, en arrière plan, une langue maternelle complètement différente, tels le créole aux Antilles, l'arabe pour les Maghrébins, une des langues africaines importantes pour les Africains de l'Afrique noire. Il y a donc là un problème qui n'est pas seulement littéraire, mais aussi culturel, historique et linguistique. D'où la nécessité

absolue de confier la littérature ou les œuvres de ces entités culturelles à un ou plusieurs spécialistes de la culture concernée. Le responsable de la littérature québécoise, dans cet ouvrage, est Laurent Mailhot, c'est lui qui a fait le choix des collaborateurs et des écrivains, ceux dont il a parlé dans sa synthèse et ceux qui ont mérité le droit à un article spécifique.

• Il n'y a qu'une trentaine d'écrivains québécois dans votre dictionnaire. N'est-ce pas un peu mince ?

— Aux critiques qui me reprochent la part réservée aux Tunisiens ou aux Africains ou aux Québécois, je dis qu'il ne faut pas secouer trop fort les cocotiers, sous peine de recevoir les noix de coco sur la tête. Des critiques français, que je désapprouve, ont dit qu'il suffit de ne pas être Français pour figurer dans notre dictionnaire.

APPROUVÉ
PAR LE MEQ:



MESSAGES

- La collection qui couvre tous les aspects du nouveau programme en oral, lecture, écriture, orthographe d'usage et orthographe grammaticale.
- Une banque de vraies situations de communication réparties sur plus de vingt thèmes par niveau.
- Un guide — qui surprend par sa richesse — qui familiarise l'enseignant(e) avec les concepts-clés du programme — qui facilite la tâche de l'enseignant(e) par sa démarche détaillée pour chaque leçon.

par Josée Valiquette et Henriette Major

Pour chaque niveau:
Livre de l'élève, Méli-mélo (cahier d'activités),
Carnet d'exemples (code grammatical) Pancartes,
Cassette de contes, Guide pédagogique (Vol. 1:
Activités de communication Vol. 2: Orthographe
grammaticale, orthographe d'usage)

Matériel de 5^e année: Automne 85
Matériel de 6^e année: Automne 86



CEC

Centre Educatif et Culturel inc.

8101, BOUL. MÉTROPOLITAIN, MONTRÉAL (QUÉBEC) H1J 1J9 TÉL. (514) 351-6010

• **Plusieurs articles sont rédigés sur le mode de l'ironie ou de la polémique, atteignant, dans certains cas, le machisme. Quelle autonomie avez-vous laissée à vos collaborateurs ?**

— Je sais que nous sommes intervenus souvent, dans plusieurs articles où nous trouvons que, justement, ce que vous appelez de l'ironie ou des attitudes culturelles un peu désagréables pour les uns et les autres semblaient dépasser un tout petit peu les bornes. Nous avons souhaité que ce livre reste un livre de critiques assez personnelles dans la mesure où les spécialistes sollicités connaissent bien leur sujet et assument ce qu'ils ont à conter. Si l'article est déplaisant, et je dois vous dire qu'il y a des articles qui nous ont déplu, de deux choses l'une : ou bien nous l'acceptons tel quel ou bien nous avons recours à un discours normalisé avec réécriture systématique des textes et nous aboutissons à ce que je n'hésiterais pas à appeler du Larousse, ce qui n'est pas forcément une insulte. Quant au reproche spécifique au sujet du machisme, il faudrait m'identifier des endroits précis où il se manifeste. La proportion de femmes parmi nos collaborateurs est très importante. Mais, en France, on a eu droit à des critiques très sévères, violentes même, au plan politique pour avoir laissé passer des articles plus « polémistes ». Je ne pense pas qu'on puisse parler de Brassillach et taire son choix politique. Je ne pense pas qu'on puisse parler de Céline sans évoquer son antisémitisme. Cela ne me paraît pas possible à moins de faire de la géographie. La littérature est raciste, elle est machiste, elle est de droite, elle est de gauche.

• **L'ironie suppose aussi une sorte de connivence avec le lecteur et une bonne connaissance des sujets traités. Cela ne rend-il pas la lecture difficile à votre public ?**

— C'est un reproche qu'on nous a adressé mais sous une autre forme, pas axé sur l'ironie, mais sur le caractère un peu structuraliste, à la mode, surtout pour les articles dont je suis responsable et qui concernent la sémiotique et toute la théorie littéraire. C'est un ensemble de choix qui suppose un effort de la part du lecteur. Mais sur la difficulté de lecture entraînée par un esprit un peu ironique ou léger, je n'y ai pas tellement songé. Pour la difficulté théorique, il est facile de répondre : ou bien on reste à un niveau superficiel simple, vulgarisateur, ou bien on essaie de rentrer dans les choses et on fait des analyses comme celles que j'ai faites sur « sémiotique et littérature » qui n'est évidemment pas facile à lire. Ou sur « rhétorique », ou sur « versification » ou sur un certain nombre de concepts, tels « texte » et « lecture ».

C'est vrai que tout ce qui concerne, par exemple, la sociologie de la littérature est plus facile à présenter que les articles sur la lecture ; mais si on essaie d'établir un rapport entre « linguistique » et « littérature » ou entre « langue » et « littérature », il faut faire un tout petit peu de linguistique, même élémentaire, et, forcément, un tout petit peu rigoureuse. Ces articles ont un autre objectif : permettre aux lecteurs de se familiariser avec le vocabulaire de la critique contemporaine. Le public visé, c'est le public cultivé, général, celui qui achète ce genre de livre, celui qui, en France, est identifiable à beaucoup de professions libérales : avocats, médecins, etc. et aussi tous les gens qui ont un certain rapport avec la littérature, professionnellement, comme les journalistes, les écrivains, les professeurs, les étudiants de niveaux plus avancés.

• **Ce sont des lecteurs français ? Certains articles consacrés aux auteurs québécois, Vadeboncœur ou Godbout par exemple, les présentent comme écrivains canadiens de langue française. On ne s'adresse pas ainsi à des lecteurs québécois.**

— C'est possible qu'un intitulé de ce genre ait été réécrit par rapport au texte initial pour des raisons d'information. Il ne faut pas opposer la France et le Québec dans un cas comme celui-là. Il faut opposer le lecteur québécois quand cela concerne le Québec à tous les autres. Même problème pour un Africain ou pour un Belge. Il faut aussi tenir compte de certaines raisons socio-culturelles, inscrites dans l'histoire. On n'a pas besoin de dire un écrivain français de France, parce que c'est comme ça. Il y a une notoriété et une accumulation de notoriété due à l'histoire et qui déséquilibre le tableau. Mais il est vrai que c'est un ouvrage publié en France, pour un public évidemment majoritairement français. Dans la mesure où on est les premiers à décrire sur le même plan le passé et le présent de la littérature française de France et des littératures francophones hors de France, il est bien évident qu'on ne peut pas, du premier coup, satisfaire tout le monde et être aussi pertinent dans un domaine ou dans un autre.

• **On reste étonné de voir le peu de place que vous accordez, dans votre article sur la chanson, à la chanson contemporaine, tant québécoise que française.**

— C'est moi qui ai signé cet article. J'ai eu quelque peu peur d'entrer dans une perspective qui soit celle de la mode et de la contemporanéité. Je démarre au Moyen Âge mais mon idée était de conduire l'article jusqu'à une structure de communication nouvelle dont il est question et qu'on peut alimenter par

d'autres exemples. Je dois aussi ajouter que cet article en remplace un autre qui nous avait été fourni par quelqu'un, que je nommerai pas, un connaisseur en matière de chansons anciennes et qui s'arrêtait à Béranger.

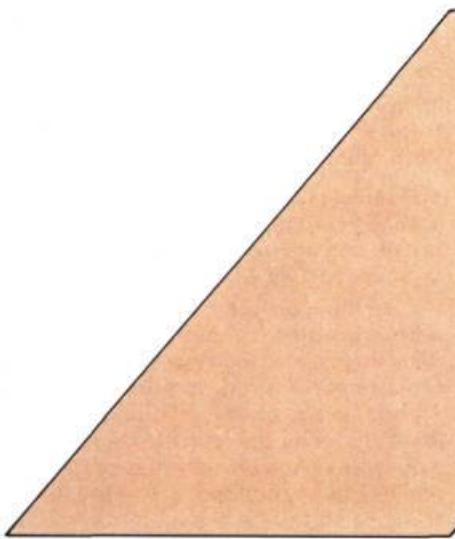
• **Quelles ont été vos exigences quant à la bibliographie ? Parfois, vous donnez la liste des œuvres ou une bibliographie critique, parfois il n'y a rien. Le vide ?**

— On les voulait pertinentes, c'est à-dire qu'elles ne soient pas noyées dans un luxe de références introuvables. C'est important, on ne s'adresse pas à un public qui vit en bibliothèque. Donc les références doivent être à peu près trouvables dans des langues pratiquées par les francophones, c'est-à-dire le plus souvent en français, sauf dans mes articles où il y a des références bibliographiques en langue étrangère, en anglais surtout, langue souvent pratiquée en sémiotique. Nous avons visé à l'accessibilité des sources et nous n'avons pas visé à l'exhaustivité. On le sait, il y a de très mauvais livres sur les écrivains. De plus, pour les auteurs du passé, nous savions que neuf œuvres sur dix étaient introuvables. Enfin, il y a des auteurs dont on est tout simplement incapable d'établir la bibliographie complète. Je sais que Beaumarchais a eu de la difficulté à compléter des bibliographies d'auteurs de pièces de théâtre du XVIII^e siècle, notamment les auteurs de vaudevilles. Il y a des écrivains qui ont écrit 400 pièces de théâtre !

• **Quelles directives avez-vous données aux collaborateurs, en termes de nombre de mots, de style de critique ?**

— Un feuillet de quatre ou cinq pages dactylographié expliquait la finalité générale du bouquin, les équilibres qu'on souhaitait, le ton qu'on aimait laisser à la liberté de chacun. Mais on ne voulait pas que les collaborateurs tombent dans la polémique, ni dans la farce, même si des articles sont un petit peu farceurs, ce qui est mauvais. L'article sur la supercherie littéraire est d'ailleurs signé d'un pseudonyme. Chaque collaborateur présente pour rédiger un dossier ou une série d'articles était tenu de respecter un nombre exact de pages. Beaucoup, outre Laurent Mailhot, ont respecté strictement ce qu'on leur avait demandé. Il y en a d'autres qui n'ont rien respecté. On leur avait accordé dix pages, ils ont rédigé un article de trente pages, qu'on leur a renvoyé pour coupures. Mais on a toléré quelques pages supplémentaires, dans certains cas. Certains auteurs ont aussi été favorisés en raison de la passion et de l'intérêt du commentateur.

Propos recueillis par
Aurélien BOIVIN
en collaboration avec
Lucie ROBERT



GATIEN LAPOINTE
**NAUTONIER
DU
DÉSIR**

andré gaulin

Parlant de l'année littéraire 1983, le ministre des Affaires culturelles du Québec soulignait que la communauté des lettres avait perdu d'éminents écrivains comme Gabrielle Roy, Yves Thériault... Étonnamment, il n'était pas fait mention de Gatién Lapointe dont le décès remontait pourtant à septembre. C'était assez fort souligner le double exil de la poésie québécoise, isolée d'une part comme activité culturelle dans la vie économique et par ailleurs souvent dévalorisée comme activité littéraire. Dans son conditionnement québécois, la poésie est souvent vue comme une dentelle du langage, l'expression d'états d'âme qui deviennent d'autant moins importants que la folie douce a perdu sa cote à la bourse des valeurs reçues. On oublie vite, ou l'a-t-on déjà perçu, que la poésie est l'âme elle-même.

De cela, Gatién Lapointe a témoigné exemplairement. La poésie lui est espérance malgré tout. Espérante poésie nécessairement violente parce que mue par le désir, ce qui fonde la vie même, ce qui la fait, ce qui sépare mort et existence. Sortir de son emmurement, offrir son visage à la lumière, suivre « ses faims mystérieuses ». Le premier lieu poétique devient le corps lui-même, si long à circonscrire dans l'univers canadien-français ; ce n'est pas par hasard que le premier recueil du poète s'intitule *Jour malaisé* (1953). L'auteur n'a que vingt-deux ans et sa première écriture dit assez sa difficulté de vivre. D'entrée de jeu, on s'étonne de voir paraître les « murs gris du Néant ». Les étoiles sont mortes, la lumière paraît en chiffons, le soir a ses murailles.

La première manière de Gatién Lapointe qui va de *Jour malaisé* au *Temps premier* en passant par *Otages de la joie* épouse les configurations thématiques de la poésie canadienne-française : cet « Héritage de la tristesse » dont parle Gaston Miron et qui touche

le territoire même, cette mélancolie, cette dépossession nelliganiennes qui mènent vers la désespérance. Le jour, nouvel espace de natalité au sortir de la nuit, apparaît encore inaccessible. On le touche par fragments. Il échappe et le « désir saigne ». Cette poésie rejoint les atmosphères de la période duplessiste (période qui prend sa source déjà dans l'asservissement politico/clérical de l'Union). On a du mal à dire son mal. La faute apparaît comme l'existence elle-même. Quelque chose comme François Perrault (*Le Torrent* d'Anne Hébert) qui affirme être « un enfant dépossédé du monde ». On peut imaginer les jeunes poètes de cette période en regardant du côté de l'imaginaire romanesque québécois. Les personnages de Robert Charbonneau, par exemple, Julien Polander dans la « terre d'endormement » de *Fontile*, ou André Laroudan qui découvre soudain « comme sa vie était une chose étrange ». On est étonné d'ailleurs par les intitulés significatifs et dérisoires des romans de Charbonneau : *Ils posséderont la terre, les Désirs et les Jours* (titre qui n'est pas sans évoquer le désenchantement de l'auteur des *Jours sont longs*, d'Harry Bernard), *Aucune Créature* (titre inspiré d'une vieille prière canadienne-française quotidienne de l'époque : « Mon Dieu je vous donne mon cœur, prenez-le s'il vous plaît afin qu'aucune créature ne le puisse posséder que vous seul, mon bon Jésus » !). On pourrait continuer ainsi avec maints auteurs des deux décennies. Univers canadien-français de Mathieu Normand (*Mathieu* de Françoise Loranger) dépossédé par sa mère, et il y

a cela dans *Jour malaisé*, univers des songes éteints de Robert Élie (*la Fin des songes* n'est pas sans rappeler le drame métaphysique de Saint-Denys Garneau), univers d'une terre-cimetière des romans /essais de Pierre Baillargeon, orphelinage et échec d'exister du monde lan-gevinien, monde figé, arrêté, douloureux, qui n'a pas changé en dépit des inventions qui font accélérer l'histoire.

On peut mieux s'expliquer alors toutes ces atmosphères de souffrance de la jeune poésie des années cinquante à laquelle Gatién Lapointe appartient d'abord : nostalgie insupportable de Sylvain Garneau, dérision d'André Pouliot, élans de la nouveauté d'une poésie qui fait irruption dans le social mais constamment cassée par une société qui n'a pas de corps territorial défini (le Canada français étant d'abord et avant tout un espace moral qui va du Québec à l'Acadie, en passant par l'Ouest agricole des missionnaires/colons et la Nouvelle-Angleterre du « cheap labor »).

Gatién Lapointe n'a pas échappé à ces étaux sociaux qui ont tellement marqué les lettres québécoises, les poètes étant les plus visés et les plus fragiles. Ce qui l'en sortira le plus efficacement, lui comme tant d'autres, c'est la distanciation par un séjour en Europe. Il y retrouve pendant quelques années la joie de vivre, le plaisir du langage, le pluralisme idéologique et très vraisemblablement l'amour (fort culpabilisé dans ses premiers recueils). Au titre de la compréhension de ce phénomène de l'Europe, Denis Monière l'a bien traduit dans son *André Laurendeau et le destin d'un peuple*. Ce que Jean Simard a fait pour son Fabrice Navarin dans *Mon fils pourtant heureux* ou Pierre Baillargeon pour Philippe Boureil dans *la Neige et le Feu*, à la différence près que le milieu imaginaire social québécois a vite fait de « retuer » ces personnages.

« Il ne m'importe pas d'abord de savoir si un homme est de droite ou de gauche ; si je sais la vie et qu'il milite dans le parti des humiliés et des offensés » (Le *Pari de ne pas mourir*).



Cela nous amène à mieux comprendre les deux derniers recueils de la première période d'écriture (1953/1967) de Gaiien Lapointe, cette période dite plus haut « première manière » touchant plus la perception du monde du poète que sa manière formelle. En ce sens, il faut voir l'*Ode au Saint-Laurent* comme la première libération réussie du poète alors que le *Premier Mot* a tendance à rejoindre l'univers moral canadien-français des premiers recueils y compris le *Temps premier*, publié chez Grassin, même si

ce recueil annonce déjà l'affirmation d'une thématique/charnière de l'œuvre. On notera d'ailleurs que les recueils de 1963 et 1967 sont doubles. L'*Ode au Saint-Laurent* est précédé de *J'appartiens à la terre* alors que le *Premier Mot* est précédé du *Pari de ne pas mourir*. En quelque sorte deux manifestes qui ont une grande importance. Ils peuvent indiquer la lecture du poète plutôt que celles d'un peuple en pleine révolution idéologique centrée sur le national, sur l'État, sur le territoire.

Ainsi quand on lit l'*Ode au Saint-Laurent* comme une glorification de l'espace marin et riverain québécois, on risque de donner dans l'apologie politique. Bien évidemment, l'*Ode* affirme le territoire, mais beaucoup plus à cause d'une distanciation que le poète peut faire de Paris d'où il l'écrit après un long séjour. Il s'y affirme du paysage d'Amérique. Sa langue elle-même est de ce grand continent d'où il entend battre le cœur du monde. Par la magie de la marée fluviale, son pays participe à un chassé-croisé universel : « C'est le fleuve qui revient d'océan chaque soir ». La vertu du Québec pour lui, c'est d'être une terre de natalité : « Tout ce que j'ai appris me vient d'ici ». Ce fleuve qui chante Gaiien Lapointe dans son plus long poème prend sa source en Ontario, comme chez Moïse-Joseph Marsile dans *les Laurentiades* (1925). Un fleuve, voix et pulsion de l'âme comme chez Antonio Desjardins qui consacre un chapitre au Saint-Laurent dans son beau recueil surréaliste de 1924 (*Crépuscules*).

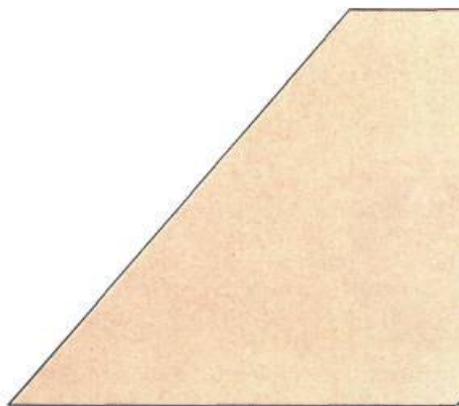
L'*Ode*, comme beaucoup de textes qui lui sont contemporains, on pense par exemple à *Mémoire* de Jacques Brault ou à *Terre-Québec* de Paul Chamberland, affirme beaucoup plus une volonté de vivre dans sa terre de naissance et une quête d'harmonie humaine qu'une possession tranquille et acquise. Le poète ne dit-il pas : « J'ai toute la confusion d'un fleuve qui s'éveille ». Il n'est que de regarder le premier et le dernier vers de la longue suite pour percevoir la quête poétique. « Et je situerai l'homme où naît mon harmonie » s'inscrit dans la ligne de révolte du *Pari de ne pas mourir*. Le chant fraternel d'enracinement, qui baptise l'homme québécois nouveau à même le fleuve, recherche une paix large, participée, comme le laisse à entendre le vers final : « Ne fera-t-il jamais jour dans le cœur des hommes ? »

Mais, au préalable, et c'est important de le noter, le poète écrit *J'appartiens à la terre*. Certains critiques y ont vu une affirmation d'universalité et cela se défend. Mais la relation spatiale de cette poétique est verticale avant d'être horizontale. La terre s'y oppose au ciel comme dans le titre ferronnien « le Ciel

de Québec ». Le poète y définit son lieu de vie et d'enracinement, l'espace même du cri : « C'est sur terre que je veux habiter (...) Le ciel commence à la limite de mon cri ». Cette terre, boue, limon, glaise comme chez Maurice Beaulieu, est sous les pas. Le poète s'identifie au cri des bêtes, à la symbolique de l'arbre, au partage du visage. Plus largement, la terre de marche et de combat, d'enracinement et d'harmonie lui est donnée par son mal confort : « Mon mal m'accorde une patrie ».

Revenu au Québec au moment de la parution du *Premier Mot*, regagné en partie par l'ancienne solitude, Lapointe s'interroge sur sa condition d'humain. Pourquoi l'amour, ce premier mot et ce mot premier, ne lui est-il pas donné ? On le sent à nouveau gagné par de vieilles plaies : doute, ennui, tristesse, angoisse, vision tragique de la vie. C'est pourquoi il croit nécessaire de réaffirmer son parti pris de vie, sa gageure ou *Pari de ne pas mourir* qui le rapproche du Chamberland de l'*Afficheur hurle* ou de Claude Péloquin. Aussi le voit-on se cramponner derechef à la terre, comme un arbre, avec sa lutte contre le vent, y mettant la même patience. Il lui reste, et c'est l'aspect formel de l'œuvre, le langage, vu comme une parole qui nomme, crée, arrache aux frontières du noir et de la mort. Il rejoint cette Anne Hébert de la solitude rompue comme du pain à partager. Mais de toutes ses forces, il appelle l'amour. La neige le menace qui obture les traces, étreint le fleuve. Le pays reste encore « éparpillé dans (sa) main ». Dans sa patrie d'appartenance, il se sent en exil d'Europe parce que la communion humaine lui manque. La distance de la neige et du feu, comme chez Pierre Baillargeon.

Cette première partie de l'œuvre se termine toujours sur la dualité « Vie et Mort » : « Cœur apatride et seul, Braise vive dans mon poing. Ô violent voyage d'un mot ! Je n'ai rien appris, Je n'ai rien compris que cet arbre Qui s'agrippe à la terre Et qui dit NON. » C'est là le seul poème de la troisième section du *Premier Mot*. C'est le non têtue et paysan dont parle André Langevin. L'heure du OUI n'est pas encore venue et Gaiien Lapointe manifeste beaucoup de patience à l'attendre, beaucoup de lutte pour le rendre possible. On rejoint Gaston Miron (« Un jour j'aurai dit oui à ma naissance ») ou Gilles Vigneault (« C'est demain que j'aurai vingt ans »). Le futur peut devenir un temps québécois (qu'avait utilisé violemment le F.L.Q.) à condition que meure le vieil homme canadien-français. Zones de refus, le temps et l'espace québécois doivent muter, à l'écoute fidèle du désir qui part du cœur et du corps et qui trouve sa voie dans la nuit.



GATIEN LAPOINTE

“Je me suis
planté

comme
un arbre”

armand guilmette

Dans la région des Appalaches, l'arbre est un symbole de vie acharnée et proliférante en même temps qu'il rehausse d'une façon grandiose les lignes gigantesques et capricieuses des montagnes. Gatién Lapointe y est né, précisément à Sainte-Justine de Dorchester, le 18 décembre 1931, douzième enfant d'une famille de quatorze. Dès ses premières études, son talent se manifesta. Et la vie terrienne qu'on menait dans l'enceinte familiale s'écoulait sans histoire, sous la garde vigilante d'Élise Lessard et d'Évangéliste Lapointe. Une épreuve majeure s'abattit bientôt sur le foyer. Le père mourut brusquement à l'âge de cinquante-deux ans. La mère dut seule organiser la survie de la famille et s'occuper de l'éducation des enfants.

Gatién avait alors douze ans. Cette mort fut pour lui un choc terrible. Il nous raconta souvent que, son père étant sur son lit de mort, chacun passait pour lui dire une dernière parole. Quand son tour vint, étouffé par l'émotion, il ne put proférer un seul mot. Plus tard, devenu en possession de ses moyens, il parlerait. Ce fut le mobile de son œuvre.

Deux ans après ce deuil, un bienfaiteur, convaincu des qualités exceptionnelles de l'enfant, lui offrit de poursuivre ses études au Séminaire de Québec. L'écolier y passa six ans, puis entra à l'École des Arts graphiques et, enfin, à l'Université de Montréal où il obtint sa maîtrise en lettres en présentant une thèse sur le poète Paul Éluard. Ayant bénéficié d'une bourse du Conseil des Arts, il partit pour la France en 1956. Il y demeura six ans, accumulant une richesse d'expérience qui allait influencer toute sa vie d'homme et de poète. Il fréquenta la Sorbonne, le Collège de France, les théâtres, les salles de concerts, les musées, les galeries d'art et voyagea beaucoup dans toute l'Europe. Il commença une thèse de doctorat sur Paul Éluard. Mais si les études littéraires et artistiques le passionnaient, elles ne pouvaient remplacer son impérieux besoin de s'exprimer lui-même, de créer. N'avait-il pas déjà publié *Jour malaisé*¹ et *Otages de la joie*² ? Le

milieu parisien affina sa sensibilité et donnera à son langage un tour plus personnel et plus assuré. Surtout une grande motivation pour l'écriture. Un concours organisé par le Club des poètes attira une centaine de participants. Le jeune concurrent remporta le Prix en présentant le *Temps premier*. Ce recueil sera édité chez Grassin en 1962. On sait aussi qu'il avait rédigé fiévreusement, une année plus tôt, son *Ode au Saint-Laurent*, précédée de *J'appartiens à la terre*. Il indiqua à la fin : *Paris, janvier 1961*. C'est à Montréal, aux Éditions du Jour, qu'il le publiera en 1963. Il y aura deux éditions et plusieurs réimpressions. La vente dépassera les dix mille exemplaires. Un succès de librairie à l'époque pour la poésie. L'auteur méritera le Prix du Gouverneur général, du Maurier et de la Province de Québec.

L'arbre n'avait pas seulement grandi, il portait des fruits qui allaient nourrir toute une génération de Québécois, et rien n'indique aujourd'hui que, désormais, cela va s'arrêter. Plus on scrute l'*Ode au Saint-Laurent*, plus on y découvre des courants, des faisceaux, des tendances qui rejoignent, du moins à l'état d'ébauches, certaines trajectoires actuelles. En 1967, paraîtra le *Premier Mot*, précédé de *le Pari de ne pas mourir*³ pour lequel il obtiendra encore le Prix de la Province de Québec.

De retour d'Europe en 1962, il est aussitôt engagé comme professeur de littérature au Collège militaire de Saint-Jean-sur-Richelieu. En 1969, il entre à l'Université du Québec à Trois-Rivières pour animer principalement un atelier de création. Il ne pouvait mieux espérer : initier les jeunes à la poésie, les inciter à écrire. Aussi ces ateliers devaient-ils

constituer d'abord le milieu privilégié, la forge ardente de ses projets et de ses travaux. Il sut transmettre la flamme qui jaillissait en lui. Pour ceux qui l'ont connu, comment oublier ce halo poétique qui enveloppait toute sa personne. Ses gestes, le ton de sa voix, la façon dont il écoutait une musique, ses fleurs, sa maison même, tout en portait l'empreinte. Il était un moniteur d'atelier insurpassable grâce à la ferveur de sa conversation, la fascination exercée par sa présence, sa culture et sa finesse d'esprit, sa grande sensibilité. Jouissant de l'estime de tous, il rendait ces rencontres éminemment profitables ; les échanges portaient la marque d'une grande volonté de collaboration.

Dès avril 1970, Gatién Lapointe organisa un premier récital de poésie. Il voulait éprouver les textes de ses étudiants en les présentant au public. Il y eut salle comble au Centre culturel ce soir-là. L'épreuve avait été concluante. Et le poète songeait maintenant à réaliser un projet qu'il caressait dès son arrivée à l'université : fonder une petite maison d'édition pour publier de jeunes auteurs.

Avec l'aide de quelques étudiants et collaborateurs, il ouvrit officiellement la maison, le 7 avril 1971. Les Éditions des Forges étaient nées, qui deviendraient Les Écrits des Forges, un peu plus tard. C'était, pour lui, une entreprise à la fois périlleuse et passionnante. Car, si l'on ne courait aucun danger à publier un écrivain connu, on avait tout à parier sur un premier recueil. Pouvait-on se tromper ? Qu'importe ! même si le projet d'un jeune auteur allait demeurer sans suite ou prendre une autre forme. Cette maison saurait, peut-être aussi, découvrir un grand poète d'avenir. Elle lui aurait donné la chance de faire ses premiers pas.

Le fondateur explicita clairement le but des Écrits des Forges : « Inciter à créer, éveiller et agrandir le feu, le semer s'il le faut, déchiffrer dans les brouillons d'un jeune auteur l'œuvre future qu'il pourra faire et lui donner l'occasion de publier ses premiers essais, c'est cela



d'un poème de Gaston Miron. Gatién Lapointe le commentait ainsi : « Cet oiseau, à la fois de deuil et de feu, cet oiseau noir avec un cri rouge dans la poitrine, cet oiseau de printemps se libérant peu à peu de son interminable hiver, projetait dans ma pensée une image assez juste de ce Canadien français qui essaie, pour ne plus *survivre* agoniquement, mais tenter enfin de *vivre*, de devenir *Québécois* »⁵. Une deuxième collection, *Les Rivières*, fut destinée à la prose poétique ; une troisième, plus récente, voulut accueillir la poésie d'auteurs reconnus comme une évolution normale des objectifs initiaux ; enfin, la collection *Estacades* pour l'essai.

Le développement de cette maison d'édition à but non lucratif se fit plutôt modérément en tenant compte des possibilités de chacun et de la qualité des manuscrits qu'elle recevait. Si elle n'eut pas à subir la dure nécessité du vivre, elle dut s'adapter au pas de ceux qui la faisaient avancer. Car, ce fut, sans doute, une aventure presque humanitaire pour le directeur-fondateur et son équipe de bénévoles. Une tâche unique pour l'écrivain Gatién Lapointe et qui eut des résonnances importantes dans le champ de nos lettres.

Mais que devenait son œuvre personnelle pendant qu'il s'efforçait de promouvoir celles d'autrui ? De 1967 à 1980, en effet, il ne publia aucun recueil. Pour avoir été témoin de ses activités de poète durant toutes ces années, je puis affirmer qu'il poursuivait intensément son œuvre. Il ne parvenait pas cependant à mettre une dernière main à ses textes. La lecture des manuscrits, la participation à de nombreux jurys, les travaux d'édition occupaient tout son temps. En poète exigeant, il s'interdisait toute publication hâtive. Il y avait aussi les cours. Sa tâche normale de professeur en comportait. Et là, rien n'était banal ni facile pour lui. C'est avec un zèle de néophyte qu'il se préparait à affronter son auditoire qui, comme il le disait, réclamait qu'on l'étonne. Il n'acceptera que beaucoup plus tard — et c'est significatif — qu'on lui attribue le titre de professeur. Pourtant il réussissait plus que personne dans cette fonction. Il est certain que l'étude de théories littéraires favorisa son cheminement professionnel. Mais les schémas qu'il en dégagait devenaient aussitôt une matière à poèmes.

Ce fut sa période propice à l'expérimentation sur la poésie moderne et les méthodes critiques. Résumés, plans, diagrammes se succédaient sur un bout de papier, un carton d'allumettes, un paquet de cigarettes, une serviette de table. Ce travail intellectuel allait, sans doute, influencer ses dernières œuvres. Que de fois, à table, après un début de

conversation animé — car il aimait être accompagné pour prendre un repas — ne l'avons-nous pas surpris à tirer de sa poche avec hésitation, comme s'il voulait se faire pardonner de détourner ainsi la conversation à son profit, le dernier-né de ses poèmes. Il feignait de requérir notre aide, sachant que son comportement pouvait prolonger l'intérêt chez son interlocuteur et provoquer sa réaction. Puis, d'une voix pleine de modulations, il passait à la lecture. C'était un charme de l'entendre. Au cours de la soirée, il nous appelait parfois pour nous replonger dans l'exercice sacré de l'après-midi ou bien pour nous informer qu'il avait trouvé le mot que nous avions tant cherché.

Ce n'est que trois ans avant sa mort, en 1980, qu'il commença à faire paraître la deuxième partie de son œuvre. Le premier livre de cette série annonçait, par son titre même, *Arbre-radar*⁶, un changement de cheminement et de forme. On n'y percevait plus, comme dans l'*Ode*, une naissance à travers la terre, une symphonie de sensations montant en s'élargissant, tel un arbre. Désormais, l'arbre se faisait corps, corps humain aux prises avec des prérogatives qui lui imposaient l'opiniâtre loi de renaitre et, peu à peu, de découvrir un autre espace, une autre rive. Il publia *Corps et Graphies*⁷, *Barbare inouï*⁸, rédigea le texte de « Chorégraphie d'un pays » pour un album de photographies de Mia et Klaus⁹ et, enfin, une anthologie sonore, *Corps de l'instant*, regroupant des poèmes de 1956 à 1982, avec la participation du Studio vert.

Face à cette œuvre nouvelle, la critique hésita, sembla un peu démunie par l'étonnante invention verbale qui véhiculait un flot d'intensités multiples. « Je me suis planté comme un arbre », avait écrit Gatién Lapointe dans l'*Ode*. *Arbre-radar* avait, peut-être, pour racine l'engouement de l'auteur pour la technologie moderne d'une « vision à distance ». Ce recueil, comme les autres publications de la même époque, semble propulser dans toutes les directions, mouvements, rythmes, sons : les énergies du corps-arbre, comme autrefois l'action de la terre sur l'arbre-corps. ■

¹ Recueil publié à compte d'auteur, Montréal 1953, 94 p.

² Éditions de Mui, Montréal 1955, 44 p.

³ Éditions du Jour, Montréal 1967, 108 p.

⁴ *Presse information*, Université du Québec à Trois-Rivières, vol. 2, n° 17, 7 avril 1971, p. 1.

⁵ *Ibid.*, p. 8.

⁶ L'Hexagone, Montréal 1980, 127 p.

⁷ Sextant, Trois-Rivières 1981, 64 p.

⁸ Écrits des Forges, Trois-Rivières 1981, 44 p.

⁹ Libre Expression, Montréal 1981, xiii, 189, xxxii p.

qui m'importe — quitte même à ce qu'il aille par la suite dans une plus grande maison d'édition »⁴. Dans cette optique, cela coïncidait, selon lui, avec les grandes orientations de cette nouvelle Université dans laquelle il s'impliquait avec enthousiasme.

En pratique, comment s'orientera ce travail d'édition ? La maison se situait dans le prolongement naturel du foyer de création littéraire qu'il animait. Il envisageait de privilégier d'abord les textes qui se feraient dans son atelier, dans l'environnement immédiat ; il n'exclurait pas ceux qui lui parviendraient de l'extérieur. Il voulut édifier son entreprise sous le signe de la vie et du feu. Il l'appuya sur le socle que représente cette valeur historique des Forges du Saint-Maurice dont les ruines aujourd'hui renaissantes portent tout un témoignage.

Il fallait aussi être attentif à tous les modes d'expression, à toutes les formes d'écriture. Le poète incitait les auteurs à être eux-mêmes, à éviter de se laisser subjugué par une quelconque théorie exclusive. Un sain pluralisme s'offrait comme un accueil idéal. Au début, on le conçoit, nombreux furent les « disciples ». Peu à peu, cependant, cette dépendance fit place à plus de maturité et l'influence du maître devint, en général, moins irrésistible.

Les Écrits des Forges, aidés au départ financièrement par l'Université, appuyés par la critique, ne cessèrent de se développer. Il y eut d'abord une seule collection consacrée à la poésie, *Les Rouges-gorges*. Ce nom avait été inspiré

GATIEN LAPOINTE DERNIERS ÉCLATS DE L'ORIGINE

françois dumont

Lorsque paraît *Arbre-radar*, en 1980, Gatién Lapointe est déjà reconnu comme un poète majeur du Québec, surtout pour son *Ode au Saint-Laurent*. On s'est habitué à le considérer comme un « poète du pays », représentant exemplaire de la poésie québécoise des années soixante. Si on ne peut nier la très grande importance de l'*Ode* dans l'histoire de notre poésie, il faut pourtant la replacer dans l'ensemble de l'œuvre de Lapointe. On se rend compte alors que le pays n'est qu'un des aspects du thème plus vaste de l'*origine*, et que *Arbre-radar* n'est somme toute pas si éloigné du *Premier Mot*, dans lequel Lapointe écrivait : « Je voudrais écrire un poème [...] plein de nœuds et d'éclairs [...] qui donnerait la certitude que cet instant c'est l'éternité et que chacun [...] peut la vivre tout de suite et dans son corps » (p. 14). Ce même projet prendra des voies nouvelles avec *Arbre-radar*, qui manifeste sur d'autres plans une rupture considérable.

Pendant les années 70, Lapointe a enseigné à l'Université du Québec à Trois-Rivières et il a fondé les *Écrits des Forges*, où il a surtout publié de jeunes poètes. La rencontre de ces auteurs, de même que la lecture de Barthes et Deleuze, le feront s'intéresser beaucoup à la modernité, et transformeront sensiblement son écriture. À la première lecture d'*Arbre-radar*, on est tout de suite frappé par cette nouvelle façon d'écrire, qui témoigne d'une remise en question importante. Dans ses anciens recueils, Lapointe utilisait une syntaxe dépouillée qui se limitait le plus souvent à l'énonciation simple. Ici la phrase devient bouillonnante et riche ; le souffle étendu et rythmé contraste singulièrement avec les cris étouffés du *Premier Mot*. Le ton lui aussi a changé. La souffrance intense que traduisait le *Premier Mot* fait place au plaisir d'une écriture empreinte d'érotisme. L'émotion qui caractérisait les premières œuvres se retrouve ici avec autant de force, mais avec une nouvelle sérénité. Lapointe semble avoir « retrouvé l'éternité » dans l'instant, l'avoir vécue, se délivrant ainsi des tenailles de la mort.

C'est sans doute pour cela qu'à partir d'*Arbre-radar* le corps sera tellement magnifié. Lapointe avait déjà écrit, en

1962, dans *le Temps premier* : « Le corps est aussi un absolu » (p. 30). Cette intuition se concrétise dans toute la dernière partie de son œuvre. Le corps devient le lieu privilégié de l'instant et du sacré. Car c'est dans le corps que Lapointe retrouve l'intensité originelle qu'il recherchait, après l'avoir d'abord ressentie face à l'enfance, à la terre ou au pays. Et le sacré, qui avait tant marqué la cosmogonie de l'*Ode au Saint-Laurent*, se transmet jusqu'au « corps de l'instant ».

Arbre-radar

Arbre-radar est le plus volumineux des cinq recueils que Gatién Lapointe a fait paraître de 1980 à 1983. Tout en étant une sorte d'aboutissement des œuvres antérieures, ce livre est d'une écriture tout à fait nouvelle. Le « je » n'est plus seulement un sujet, mais aussi un lieu d'action (« j'E ») qui s'étend hors de lui-même (« en de je »). Mêlées à sa propre voix, on entend celles de plusieurs poètes, dont des extraits sont placés en exergue aux parties du recueil ou intégrés aux poèmes. De toutes ces voix, la plus insistante est celle de Rimbaud, celui du « Sonnet des voyelles » et des *Illuminations*. Il y a avec lui Nelligan (celui de « Vision »), Mallarmé, Nerval, Eluard, Paz, Char, Holderlin, Apollinaire et Bonnefoy qui fournissent en quelque sorte des « pistes de lecture », et qui rappellent que la poésie, c'est aussi le « frère créant son frère » (p. 9). Sans être cités, d'autres poètes ont profondément marqué Lapointe et on reconnaît, sinon leurs intentions, du moins leur « musique ». Je pense en particulier à Paul-Marie Lapointe, à Nicole Brossard ou à Claude Gauvreau.

Toutes ces « nourritures » n'empêchent pourtant pas Gatién Lapointe de développer un langage original, dans lequel il intègre à sa propre parole des idées venues d'ailleurs. C'est le cas par exemple de nombreuses paronomases

qui reviennent tout au long d'*Arbre-radar*. On pourra trouver ce procédé un peu mécanique, mais c'est sans doute que Lapointe est convaincu qu'« À la matière même un verbe est attaché »¹, et donc que de jumeler des mots semblables (qui sont pourtant étrangers par le sens) peut révéler des rapports inattendus. Rimbaud croyait déjà que rapprocher les mots pouvait rapprocher les choses. Lapointe reprend cette idée et — « seul l'extrême révèle », aimait-il à répéter — la pousse jusqu'à sa limite. Si certains rapprochements ont des résonances immédiates (enfer/enfance) d'autres (cep/sceptre) sont beaucoup moins transparents.

Gatién Lapointe a toujours tenu à expliquer son écriture. Qu'on se souvienne du *Pari de ne pas mourir*. Dans *Arbre-radar*, son « art poétique » s'infiltré dans ses textes de façon encore plus insistante. Lapointe décrit ce qui se produit en écrivant et charge cette description d'une émotivité qui appuie ses affirmations :

«... par éclats d'atomes et de syllabes,
cœur pilote harponnant le feu, je descends
dans la langue du corps, dans la déchirure de l'émotion — radar d'ailes
de poils de racines — j'écoute naître des
brouillons d'univers » (p. 76).

Ces « brouillons d'univers » que Lapointe dit lui être venus pendant une courte et intense période de deux mois, en 1976, seront repris et raffinés dans les recueils qui suivront.

Instant-phénix

Sous le titre d'*Instant-phénix*, Lapointe voulait regrouper certains de ses textes écrits entre 1976 et 1980. Parmi ceux-ci, trois ont été publiés de son vivant : *Corps et Graphies*, *Barbare inouï* et *Corps-transistor*. Le premier a été inspiré à l'auteur par la danse ; plus particulièrement par une représentation d'*Ocellus* du PILOBOLUS DANCE THEATRE. Gatién Lapointe considérait la danse comme « l'expression la plus complète de l'homme »². Le corps étant devenu le lieu par excellence de sa poésie, Lapointe ne pouvait qu'être fasciné par une chorégraphie qui exaltait l'expression brute du corps. Du point de vue de l'écriture,

Corps et Graphies, tout comme *Barbare inouï* et *Corps-transistor*, est un prolongement direct d'*Arbre-radar*. Les textes sont cependant plus courts, plus sobres, et Lapointe renonce aux citations d'auteurs qui ponctuaient *Arbre-radar*. Celles-ci, qu'on pouvait lire un peu comme des « points de repère », sont remplacées par de courtes formules en lettres capitales (« ÉTONNEMENT SEUL PORTANT LA CLEF », « MUSICIENNE ÉNERGIE » ou « HORS DU SENS ») qui orientent la lecture.

Barbare inouï, le titre l'indique déjà, est peut-être le plus audacieux des recueils de Lapointe. En lettres blanches sur fond noir, treize petits textes rectangulaires proposent de « BRUTS BRUITS DE NEUF ». Ce langage du corps s'abandonne à la musique des mots, à ce que Lapointe appelait la « syntaxe de l'instant ». *Corps-transistor*, paru dans la revue *APLM*, est d'une inspiration semblable. Neuf poèmes, accompagnés de reproductions de peintures étrusques, invitent à cette même recherche d'un instant originel éprouvé directement par le corps : « par échos — muscles en danse — l'univers remonte jusqu'à son germe de son » (p. 73).

Chorégraphie d'un pays

Rien de plus étranger à Gatien Lapointe que l'ironie. Sa *Chorégraphie d'un pays*, poème liminaire d'un album de photos de Mia et Klaus, le montre bien. Au lendemain du référendum, Lapointe re-

vient sur le thème du pays, mais d'une façon nouvelle. Il tente de transmettre au pays la danse, de faire en sorte que ce pays éternellement à naître manifeste sa vie. Le Québec est donc considéré sous son angle physique : « Bêtes bougeant dans le noir ou glaces qui s'entrechoquent, rafales, éboulis d'ailes, l'effroi d'une fleur qui perce la neige, ce caribou en vertige dans la boréale aurore, d'extatiques Nordis et la violence des juillots sculptent nos premiers mots » (p. VIII). « Un pays nous rapatrie dans sa matière (p. VI). De la même façon que Lapointe avait actualisé l'appellation folklorique des *Forges à Trois-Rivières*, il propose une lecture moderne de la « forêt de syllabes sur nos lèvres » : Lac des Huit-Chutes, Cap-Chat, Maniwaki ou Sault-Plat qui sont autant de musiques d'une « image reconnue, habitable écriture » (p. V). Ce retour sur un thème qui a longtemps fasciné Lapointe est aussi l'occasion pour lui de se pencher sur l'origine de sa propre écriture, certains textes de 1956 s'intégrant par intermittence à cette chorégraphie.

Corps de l'instant/anthologie 1956-1982

Lapointe revient plus systématiquement sur ses écrits dans un disque qui paraît en 1983. On y découvre un grain de voix chaud et attachant. Par ailleurs, l'auteur n'étant pas familier avec ce type de réalisation, on pourra trouver son débit un peu monotone. La qualité de l'enregistrement est excellente et la

musique — signée Pierre Tremblay, Quentin Meek et Maurice Jacob — accorde particulièrement bien les sons des synthétiseurs aux poèmes. Sur la première face, un texte inédit, « Corps de l'instant », constitue l'art poétique le plus clair du Lapointe « deuxième manière » : « Tire du langage des éclats de possible [...] brouillons du futur sans grammaire que la fièvre du sang, sans vérité que cette émotion qui te redonne ton corps ». La deuxième face est une anthologie qui s'attarde prioritairement sur *Arbre-radar*, mais qui remonte aussi au *Premier Mot* et à des inédits de 1956. Ce disque est donc une tentative d'unification de l'œuvre, tout en étant sans doute, mis à part les récitals auxquels Lapointe participait toujours volontiers, la meilleure façon de rapprocher l'écriture de son lieu d'origine : la parole. Parole qui est aussi une musique, ce que nous indiquait déjà clairement la partition de Mozart reproduite dans *Arbre-radar*. C'est d'ailleurs cette courte phrase musicale qui conclut admirablement le disque.

Le premier paysage

1956 est véritablement pour Lapointe une année inaugurale. C'est l'année où il écrit son premier recueil vraiment achevé, *le Temps premier*, dans lequel on retrouve toutes les grandes intuitions de son œuvre. C'est aussi la première année d'un séjour de six ans en France, qui lui fera fortement ressentir d'où il vient, et qui conduira à la rédaction de

I. Œuvres de Gatien Lapointe

- *Jour malaisé*, Poèmes, Montréal, s.é., 1953, 93 p.
- *Otages de la joie*, Poèmes, Montréal, Éditions de Mui, 1955, 44 p.
- *Le Temps premier suivi de Lumière du monde*, Paris, Jean Grassin, 1962, 46 p. (Prix du Club des poètes.)
- *Ode au Saint-Laurent précédé de J'appartiens à la terre et de Le Chevalier de neige*, Montréal, Éditions du Jour, 1963, 94 p.; 1969; quatrième édition revue et corrigée, 1966. (Prix de la Province de Québec, Prix Du Maurier et Prix du Gouverneur général.)
- *Le Premier mot précédé de Le Pari de ne pas mourir*, Montréal, Éditions du Jour, 1967, 198 p. (Prix de la Province de Québec.)
- *Arbre-radar*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1980, 149 p.
- « Chorégraphie d'un pays », in *Québec*, album de photographies de Mia et Klaus, Montréal, Libre Expression, 1981, p. I à VIII.
- *Corps et Graphies*, avec une eau-forte de Christiane Lemire, Trois-Rivières, Éditions du Sextant, 1981, non paginé.

- *Barbare inouï*, avec un dessin de Louis Desaulniers, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1981, non paginé.
- « Corps-transistor », in « Instantanés », *APLM* n° 15, Trois-Rivières, 1981, p. 55-73.
- *Le Premier Paysage*, avec quinze dessins de Christiane Lemire, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1983, non paginé.
- *Corps de l'instant/Anthologie 1956-1982*, disque ou cassette avec livret, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1983.
- S'ajoutent à cela de nombreux articles et poèmes publiés dans des revues et journaux.

II. Quelques études, entretiens et témoignages

Études

- BERTHIAUME, André, « Gatien Lapointe ou l'Âpre merveille de vivre », *Écrits du Canada français*, vol. XX, 1965, p. 255-272.
- BONENFANT, Joseph, « La Passion des mots chez Gatien Lapointe », *Livres et auteurs québécois*, 1970, p. 248-254.

- LAROCHE, Maximilien, « Sentiment de l'espace et Image du temps chez quelques écrivains québécois », *Voix et images du pays*, vol. VII, 1973, p. 167-182.
- LAROCHE, Maximilien, *DOLQ*, T. IV, Montréal, fides, 1984, p. 638-640. Voir aussi p. 724-726 et 860-862.
- LEMAIRE, Michel, « Gatien Lapointe. Du pays à l'écriture », *Lettres québécoises*, n° 18, été 1980, p. 24-26.

Entretiens

- ROYER, Jean, *Écrivains contemporains, Entretiens II*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1982, p. 98-104.
- SMITH, Donald, *L'Écrivain devant son œuvre, Entretiens*, Montréal, Québec/Amérique, 1983, p. 177-205.

Témoignages

- EN COLLABORATION, « Gatien Lapointe. L'Élan qui se brise », *En tête*, supplément, volume 1, novembre 1983, 16 p.

POUR UNE PÉDAGOGIE D'AUJOURD'HUI

5^e ANNÉE ENSEMBLE DIDACTIQUE «Les Maskalutes»



Guide pédagogique

Suzanne Bellavance

- Démarche d'intégration des apprentissages.
- Exploitation des albums «Les Maskalutes».
- Démarche de construction du système orthographique et syntaxique.

Partie disponible
35,00 \$
Pour l'ensemble: 75,00 \$

Collection «Primevères»

Marie-Andrée Warnant-Côté et autres

- Série de monographies qui présentent différents types de discours sur un thème donné.
- Titres disponibles
 1. Les modes de vie en Nouvelle-France dans les années 1600 et 1700
 2. La préhistoire
 3. Les rites initiatiques
 4. La sorcellerie
 5. L'univers merveilleux
 6. Les grandes explorations.

Albums «Les Maskalutes»

Jean Bello

• 6 albums de 32 pages chacun

qui racontent l'histoire d'un petit peuple, de leurs origines à nos jours.

4,95 \$ chacun

2^e ANNÉE COLLECTION «D'un mot à l'autre»

PIERRE ACHIM JEAN-CLAUDE LESSARD

Recueils de textes

Pierre Achim et

Jean-Claude Lessard

- Avec la parution des 3 recueils de textes, la collection «D'un mot à l'autre» est enfin complète!
- Plus de 200 textes qui permettent le passage de textes plus faciles à des textes plus difficiles.

3,50 \$ chacun

Guide pédagogique et livrets

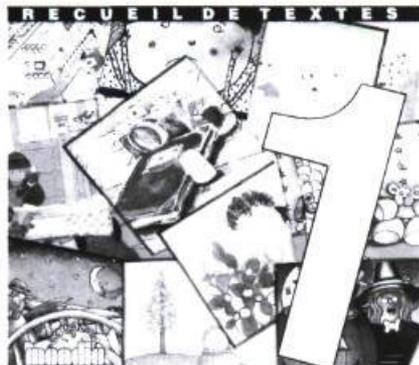
Pierre Achim, Jean-Claude Lessard et Lucille Richard

- Le guide pédagogique contient l'exploitation des 36 livrets de lecture et des 3 recueils de textes.

Guide pédagogique: 65,00 \$
Série de 36 livrets: 56,15 \$

Chez le même éditeur:
Collection «À MOTS DÉCOUVERTS», pour la première année.

Approuvé par le M.É.Q.



mondia

1977, boul. Industriel
Laval (Québec) H7S 1P6
667-9221 354-5759

cahier pratique

numéro
16

Sommaire

PRIMAIRE

- 2 Création et exploitation de marionnettes
Micheline Rancourt
- 11 La guerre des tuques
Évelyne Ferras
- 14 L'eau en poésie
Aline Desrochers-Brazeau
- 20 Un projet de bulletin descriptif pour le primaire
Aline Desrochers-Brazeau

SECONDAIRE

- 22 Lire un article à caractère informatif dans les classes
d'adaptation scolaire
Monique Francœur et Pierrette Jalbert
- 26 Lire un récit d'aventures en 1^{re} secondaire
Yves Laviolette et Claude Gagné
- 34 Lire un article de revue en 3^e secondaire
Suzanne Vaillancourt et Michelle Moreau-Langlois
- 40 Lire un bail en 5^e secondaire
Suzanne Vaillancourt et Michelle Moreau-Langlois

COLLÉGIAL

- 45 Comment construire l'espace du récit
Michel Paquin et Roger Reny

Des activités pluridisciplinaires pour le
1^{er} cycle du primaire

Création et exploitation de marionnettes

DEGRÉS SUGGÉRÉS

2^e et 3^e années.

PRÉPARATION IMMÉDIATE

- Créer et fabriquer une marionnette-mascotte.
- Envoyer un message à ses nouveaux élèves leur annonçant l'arrivée du personnage-mystère dans leur classe.
- Préparer un message et en découper les phrases pour le jeu de découverte.

MOMENT IDÉAL

- Début de l'année scolaire pour l'activité d'amorce.
- Tout au cours de l'année pour la réalisation des activités d'expression et de communication.

DURÉE APPROXIMATIVE DES ACTIVITÉS

Le projet peut s'échelonner sur une année entière à raison de quelques périodes semaines.

- Mise en situation :
- 1 à 2 périodes ou plus au besoin.
- Création des marottes :
- 1 à 2 périodes ou plus au besoin.
- Fabrication des marottes :
- 2 périodes par semaine pendant 3 semaines ou plus au besoin.
- Jeux d'identification :
- 2 périodes par semaine.
- Réalisation de livrets de lecture :
- 2 à 3 périodes pendant 3 à 5 semaines.
- Création des scénarios et mise en scène :
- 2 à 3 semaines.
- Activités de prolongement :
- selon les besoins.

TYPES DE DISCOURS

Expressif, incitatif, ludique, poétique, informatif.

Tout au long du déroulement de ce projet qui peut s'échelonner sur une année entière ou encore sur une étape de travail, les activités pluridisciplinaires se grefferont autour de l'exploitation de marionnettes. Les enfants les créeront d'abord pour le plaisir d'avoir un ami puis, par la suite, ils les utiliseront dans des activités d'expression et de communication.

ACTIVITÉ 1

Mise en situation du projet

Avant la rentrée, l'enseignant envoie une lettre de bienvenue aux enfants. Dans cette lettre, il glisse le message suivant pour éveiller leur curiosité.



Dès le premier jour de classe, les enfants arrivent tout curieux. Déjà intrigués, ils sont intéressés... à découvrir et à connaître ce personnage fantaisiste.

Le personnage-marionnette est caché dans un coin de la classe, bien enveloppé. Pour le découvrir, les enfants travaillent en petits groupes de 3 ou 4

- à reconstruire un message contenu dans une dizaine de phrases à reconstituer,
- à découvrir le sens du message, c'est-à-dire l'endroit de la cachette du personnage.

suis sous Je cachée la table.
 Bonjour je suis la Belle-Mine
 marionnette- crayon.
 suis Je venue à l'école bien habillée
 d'un grand sac vert.

La cachette découverte, on ouvre délicatement le sac. Un moment d'admiration, c'est la découverte... La marionnette-mascotte est née... autour d'elle se crée le groupe.

Après ce moment d'extase, les questions furent :

- Est-ce que c'est toi qui l'as faite ?
- Est-ce que ça t'a pris du temps ?
- As-tu trouvé ça difficile ?
- Pourquoi, elle n'a pas de bouche ?

L'enseignant profite de ce moment d'échange pour expliquer que Belle-Mine pourrait, grâce à eux, à la fin de chacune de leurs journées de classe, changer certains traits de son visage.

Exemple : un responsable pourra modifier la bouche de Belle-Mine

- si tous sont contents du déroulement de la journée
- si la plupart ne sont pas satisfaits de leur journée
- si nous n'avons pas tous la même opinion.

Pour souligner l'arrivée de ce personnage, l'enseignant présente un chant composé spécialement pour l'arrivée de Belle-Mine. Sur un air connu des enfants, il les invite à fredonner puis à chanter, avec ou sans lui, le texte suivant :

*Voici notre Belle-Mine !
 C'est une marionnette-crayon,
 Avec elle, on ne s'ennuie jamais.
 Elle a des tas d'idées.
 C'est une super Amie,
 Notre Belle-Mine !*

ou tout autre que l'enseignant et les enfants pourraient produire.

ACTIVITÉ 2

Création d'un personnage

L'enseignant prévoit à l'horaire des périodes de temps assez longues pour réaliser les activités de jeu dramatique et d'arts plastiques.

Pour ce faire, il adapte des activités décrites par Monique Rioux ou Francine Chaîné (voir notes bibliographiques).

Il anime un jeu où chaque enfant est appelé à imaginer un personnage fantaisiste (adaptation de l'activité de Monique Rioux, page 39 du livre *L'enfant et l'art dramatique*).

APPRENTISSAGES VISÉS

Communication orale

Amener l'enfant à :

- Prendre la parole pour exprimer ses sentiments, ses émotions.
- Prendre la parole pour informer, pour divertir adéquatement ses camarades, ou des interlocuteurs familiers ou non.

Lecture

- Lire des textes incitatifs
 - Comprendre des consignes et les réaliser dans l'ordre de leur déroulement.
 - Savoir trouver les renseignements correspondants à la situation vécue.
- Lire des textes ludiques
 - S'interroger sur les constantes de leur rédaction : rimes ou rythme des comptines.
 - structure du récit d'un conte.

Écriture

- Fournir des informations sur une fiche signalétique.
- Rédiger une invitation en donnant toutes les informations nécessaires.
- Composer une courte histoire et la dramatiser à l'aide de la marotte.
- Écrire des textes exprimant son opinion ou ses sentiments.

Mathématique

- Utiliser adéquatement des instruments de mesure (règle, ciseaux, gallon à mesurer, etc.), (obj. général 6).
- Utiliser un espace donné en suivant des consignes (obj. général 6).
- Prendre l'habitude d'estimer et de vérifier des résultats (confection de la marotte), (obj. général 7).
- Construire et utiliser un diagramme pour représenter une relation simple (obj. général 9).
- Estimer et mesurer des longueurs et des largeurs de tissus ou d'un autre matériel de confection pour la réalisation de la marotte (obj. terminal 14).

- Se familiariser avec des mesures de surface en unités non-conventionnelles (obj. terminal 14).

Art dramatique

- Imaginer et explorer des situations fictives (fabuler).
- Improviser une histoire à partir de supports concrets (mimer).

Arts plastiques

- Représenter, avec des formes et des couleurs, un personnage qu'il invente, un personnage sorti de son imagination.
- Réaliser une marotte par des superpositions de collage.
- Exploiter les éléments du langage plastique pour dessiner les différentes séquences d'un récit qu'il imagine.

Musique

- Reconnaître et utiliser quelques structures rythmiques simples (1.1.5, p. 36 du guide 1^{er} cycle).
- Reconnaître et utiliser l'organisation particulière d'une série de sons (1.1.8, p. 43 du guide 1^{er} cycle).
- Participer à des créations collectives (1.5.1, p. 63 du guide du 1^{er} cycle).
(adapter les activités suggérées dans le guide aux besoins du présent projet).

Intentions pédagogiques

- Développer l'esprit coopératif au cours des différentes réalisations ou activités :
 - découverte de la mascotte de la classe,
 - confection des marottes,
 - présentation des marottes individuelles,
 - production des livrets de lecture,
 - spectacle du groupe.
- Développer l'imaginaire de l'enfant afin de l'amener à :
 - inventer, raconter et partager ses expériences avec ses camarades.

Il invite chaque enfant à représenter son personnage à partir de formes géométriques (adapter l'activité de Diane Bilz p. 147 du livre *L'enfant et l'art dramatique*).

À l'une de ces périodes, Belle-Mine déclare : « *Je suis seule, je m'ennuie, j'aimerais avoir des amis-marionnettes* ».

Alors, chaque enfant rêve puis dessine son personnage, son nouvel ami.

C'est une création personnelle qui ne doit en rien ressembler à des personnages de livres ou d'émissions de télévision.

L'enseignant n'intervient que pour faire décrire les différentes parties du corps du personnage : les éléments de leurs formes et les couleurs à utiliser.

- Regarde la tête de ton personnage.
- Comment est-elle : petite ou grosse ?
- Quelle est sa forme : ronde, carrée, ovale, triangulaire ?
- Est-ce que ton personnage a un bras ou plusieurs bras ?
- Comment sont-ils : longs, courts ?
- Où sont-ils placés ?

Les enfants dessinent la marionnette rêvée sur une grande feuille de papier-journal avec des craies de cire ou des craies pastel. Ils doivent la réaliser avec le plus de détails possibles :

- Les yeux : Où sont-ils ?
De quelle couleur ?
Leur grandeur ?
Leur forme ?
- Les cheveux : Y en a-t-il ?
Leur couleur ?
Leur longueur ?

L'enseignant guide, observe, écoute les enfants qui fabulent.

Il oriente les conversations vers des endroits possibles d'habitat pour leur personnage, fait inventer l'histoire familiale de cette marionnette, invite les enfants à reproduire les gestes, les mimiques, la voix de leurs nouveaux amis.

ACTIVITÉ 3

Fabrication des marottes

L'enseignant fait utiliser le dessin du personnage fantaisiste comme patron pour réaliser la marotte.

Il leur propose de lire un texte et d'en suivre les consignes (voir annexe 1) individuellement.

- Ce texte te servira de guide pour exécuter ton personnage.
- Tu exécuteras toutes les consignes l'une après l'autre.
- Chaque étape est importante pour bien reproduire ton personnage.

Il met à leur disposition le matériel nécessaire à l'habillage des marottes.

Il peut inviter les parents pour aider les enfants à confectionner les costumes des marottes :

- Choisir les tissus.
- Agencer les couleurs.
- Coller uniformément.

Il prévoit tout un après-midi pour ce travail.

ACTIVITÉ 4

Jeux d'identification***Découverte du nouvel ami***

Cette activité se vit durant une période d'art dramatique. L'enfant choisit un endroit du local où il est à l'aise. Il s'installe bien avec elle.

À l'image du Petit Prince et du renard, l'enfant et la marotte vont se découvrir, se connaître, s'apprivoiser.

Sur un fond de musique douce, l'enseignant dirige la conversation :

- Comment t'appelles-tu ?
- Où demeures-tu ?
- Est-ce sur la planète terre ?
- As-tu une famille ?
- Que fais-tu chez toi ?
- Quel âge as-tu ?

Les enfants jouent les deux personnages : le créateur et la marotte. Remarquer... certains enfants pensent à changer de voix... à manipuler leur marotte de façon expressive.

Après ce long dialogue, les enfants connaissent bien leur marotte.

Ils peuvent consigner les renseignements pertinents sur une fiche biographique. Cette activité d'écriture se vit en classe pendant une période de français (voir annexe 2).

Présentation du nouvel ami

Caché derrière un écran, chaque enfant fait découvrir son personnage-marotte aux membres de son équipe de travail.

Les camarades questionnent et l'enfant décrit son personnage en utilisant des termes de plus en plus précis pour le faire deviner.

L'enseignant peut aussi utiliser les jeux suivants pour permettre aux enfants d'échanger à l'aide de leur marotte.

Jeu : La ronde des marottes

Avant l'activité, l'enseignant place des chaises en cercle au centre de la pièce. Le nombre de chaises doit être égal à la moitié du groupe d'enfants. Les chaises doivent être assez espacées pour permettre à un groupe de bien circuler à l'intérieur, alors que l'autre groupe circulera à l'extérieur du cercle au rythme d'une musique entraînante. Quand celle-ci cesse, deux enfants s'arrêtent devant une chaise, l'un en face de l'autre. C'est alors que les deux marottes font connaissance à travers la chaise qui sert de castelet.

Quand l'intérêt diminue, l'enseignant suggère des pistes de conversation comme par exemple :

- Si la chaise devient la maison de l'une de vos marottes, que dirait la propriétaire à son amie ?
- Si la propriétaire faisait visiter sa maison, comment le ferait-elle ?
- Si vos deux amies voulaient se visiter, que feraient-elles ?

Matériel requis

- La marionnette Belle-Mine.
- Différents matériaux pour la confection des marottes :
 - grosses boîtes de carton,
 - retailles,
 - papier-cellophane,
 - laine,
 - colle,
 - toile adhésive,
 - etc.
- Des collections de livres :
 - Pitatou.
 - Brindilles.
 - D'un mot à l'autre.
 - Albums suggérés dans Littérature jeunesse.
- Quelques disques.
- L'histoire du Petit Prince.

Bibliographie

Documentation nécessaire pour animer les ateliers du jeu dramatique et de fabrication des marottes.

- *L'enfant et l'art dramatique*, Monique Rioux, Diane Bilz, Jean Marie Boisvert, Brault et Bouthillier, Montréal, 1974.
- *Ateliers autour de la marionnette*, Francine Chainé, Publications/P P M F Laval, Éd. Ville-Marie, Montréal, 1981.
- Autres références
 - *Les marionnettes et l'enfant*, Jeannine Joubert, F. Nathan, Paris, 1978.
 - *L'enfant créateur de spectacles*, Paulette Lequeux, Colin-Bourrelier, Paris, 1973.

Jeu : Au pays des ombres

Chaque marionnettiste doit nous présenter sa marotte mais derrière un écran (drap). Le rétroprojecteur est placé derrière ce drap à une distance de 3 ou 4 mètres. L'enfant doit placer sa marotte entre la source lumineuse et l'écran afin de produire une ombre.

Voici la consigne donnée :

Tu présentes ta marotte à tous les amis de la classe.

1. Tu dois commencer d'une façon originale qui ne soit pas l'éternel « Bonjour les amis » de Bobinnette.
2. Tu dois nous faire connaître
 - le nom
 - l'habitat
 - une caractéristique personnelle de ta marotte.

Après chacune des présentations, le groupe fait l'objectivation. Pour le faire, le professeur aura préparé à l'avance un tableau-synthèse de ce genre :

	Éric	Caro	Lynn	Carl	Pierre	Lise	Julie	Denis
Nom								
Habitat								
Caractéristiques								

ACTIVITÉ 5

La vie avec ce nouvel ami

Les enfants, conteurs d'histoires

Les deux premières activités permettent à l'enfant de connaître sa marotte de façon personnelle. Ils sont prêts à aller plus loin, c'est-à-dire, à faire vivre des aventures ou des histoires à leur marotte. Profitons de cet intérêt pour vivre une création écrite : La collection « Belle-Mine ». L'objectif de ce travail est la réalisation d'un petit livre.

Afin de mieux suivre la démarche des petits écrivains, travailler en équipe de 4 ou 5 écoliers.

a) Lire des histoires

Présenter des collections adaptées à la 2^e année (Brindilles, D'un mot à l'autre, Pitatou...)

Chaque enfant choisit un petit livre et le lit silencieusement.

Faire l'observation du texte de la première page afin d'y découvrir

- le personnage principal
- l'endroit du récit.

Chaque lecteur identifie et nomme

- le personnage principal de son livre
- l'endroit où se déroule l'histoire.

Puis l'enfant cherche dans son livre
 — le début de l'histoire
 — la fin de l'histoire
 — l'élément qui a modifié le déroulement.

Cette observation permet à l'enfant de découvrir la structure d'un récit. Il est maintenant capable de composer une histoire vécue par sa marotte.

b) Écrire une histoire

L'enseignant invite les enfants à produire des textes semblables.

- Vous voulez intéresser des camarades des autres classes avec vos propres histoires.
- Vos amies-marottes seront les vedettes de vos histoires.
- Vous inventerez des aventures avec d'autres marottes ou des personnages aussi fantaisistes qu'elles.
- Vous choisirez des endroits mystérieux ou très ordinaires.
- Vous direz quand cela arrive (matin, soir, nuit, etc.).
- Vous donnerez un titre à chacune de vos histoires.

Deux à deux, les enfants se racontent l'aventure que vivra la marotte dans leur petit livre...

Puis on compose.

L'enseignant rappelle la raison de l'activité (intéresser et faire plaisir aux camarades des autres classes de 2^e ou de 3^e année).

Il intervient auprès des enfants pour favoriser la réussite de leurs apprentissages.

- Il note au tableau les éléments de la structure d'un conte (début — déroulement — fin), (personnage, actions, lieux, temps).
- Il explore quelques possibilités à partir d'un livre que les enfants ont lu.

La composition du texte peut se faire de différentes façons au gré des petits créateurs :

- l'enfant compose son texte une page à la fois
- l'enfant compose le texte au complet puis il le divise en pages.

Les enfants, illustrateurs d'histoires

L'enseignant met les enfants dans la situation d'observer les images des livres qu'ils ont déjà lus (Brindille, Pitatou, les albums de Gigi, ou d'autres collections du salon de lecture).

Il les laisse réagir librement devant ces images. Les enfants expriment alors leurs émotions, leurs impressions personnelles.

Il intervient par la suite pour attirer leur attention sur les formes utilisées, les applications de la couleur, les effets de celles-ci sur eux (couleurs douces, diffuses, fortes, etc.).

Il fait remarquer le rôle que joue la lumière dans les illustrations observées ou sur une reproduction qu'elle aurait retenue pour cette activité.

Les enfants s'organisent pour illustrer leurs propres histoires.

- Ils partagent leurs textes en séquences.
- Ils choisissent leurs matériaux de travail (papier de couleur ou non, craies de cire, de pastel ou autres, etc.).

L'enseignant intervient pour susciter quelques interrogations et encourager les enfants au cours de la réalisation du contenu de leurs livrets de lecture.

Les enfants, éditeurs d'histoires

Les petits livres terminés, le groupe trouve un sigle qui identifiera la collection.

Un enfant dessine ce sigle. On le photocopie et on le colle sur la page couverture de chaque petit livre.

C'est le lancement de la collection.

Le groupe choisit une classe et des personnes (directeur, orthopédagogue, spécialiste) qu'ils veulent inviter à ce lancement.

En équipe de 2 ou 3, les enfants composent leur carte d'invitation en y indiquant

- la raison de l'invitation
- la date
- l'endroit
- l'heure.

Au moment du lancement, les enfants lisent leur petit livre à un autre enfant de la classe invitée. Ils peuvent refaire cette lecture à plusieurs enfants différents.

Ce lancement peut s'accompagner d'un léger goûter préparé par les enfants.

ACTIVITÉ 6

Participation à un spectacle

Pour répondre à l'invitation du Comité de vie étudiante de son école qui veut organiser une fête durant le mois de juin, ou à partir d'un besoin qu'il crée dans son milieu, l'enseignant propose aux enfants de participer à une fête d'école avec leurs marionnettes.

Il les invite à bien lire la lettre circulaire d'invitation provenant de l'organisme scolaire ou encore du Comité d'école.

- Que veut-on ?
- Qu'est-ce qu'on peut offrir ?
- Faut-il répondre à cette invitation ?
- Comment le faire ?

Après la réalisation d'une lettre collective qui fait part de leur désir de participer à la fête avec leurs marionnettes, l'enseignant suggère de partir des données de la fiche d'identité de chacune d'elles pour présenter l'histoire des amies de Belle-Mine.

Les enfants relisent leurs fiches et regroupent leurs marionnettes autour de Belle-Mine afin d'en observer les différences et les ressemblances.

Chaque équipe s'interroge sur des possibilités de regroupements. Exemple : les princesses, les animaux, les extra-terrestres.

L'enseignant reproduit graphiquement au tableau cette classification.

Il signale que tous les personnages doivent participer à ces jeux.

Les enfants, regroupés en équipes, discutent des possibilités, s'entendent sur une en tenant compte des limites de temps et de lieu pour la réaliser.

Chaque équipe fait valoir les raisons de son choix au grand groupe.

L'enseignant intervient pour mener à bien la prise de décision du grand groupe.

Imaginons une classe où cette activité se déroule

Après une mise en situation semblable à celle qui précède, les enfants ont choisi de présenter leurs marionnettes en chansons et cela à partir du thème de la « Famille ».

Dans un premier temps

- les enfants établissent les relations de parenté et de voisinage qui se doivent d'exister entre leurs marottes.
- ils les représentent sur un grand carton afin de bien percevoir tous ces liens,
- ils s'interrogent sur les aventures qui pourraient naître de leurs rencontres.

Dans un deuxième temps

- les enfants élaborent un premier scénario racontant l'histoire de leur grande famille de marottes.

Dans un troisième temps

- l'enseignant met à leur disposition un certain nombre de disques de comptines, de chansons populaires ou de folklore (Pomme d'Api, Passe-Partout, Rondes enfantines, Chansons de Félix Leclerc, Gilles Vigneault, Georges D'Or, Claude Gauthier, J. Labrègue, etc.),
- les enfants choisissent quelques thèmes entraînants et chaque équipe s'applique à en intégrer les rythmes et les sonorités.

Dans un quatrième temps

- les enfants travaillent en équipe et écrivent leurs textes en suivant le rythme de la chanson ou de la comptine qu'ils ont choisie,
- l'enseignant les guide et les aide au besoin en fredonnant le rythme ou en leur donnant le mot qui permet de garder la saveur sonore de la chanson.

Dans un cinquième temps

- chaque équipe procède à la copie de sa chanson sur une acétate afin de la présenter au grand groupe pour obtenir des commentaires, des suggestions et faire les corrections qui s'imposent.
- L'enseignant utilise ensuite tous ces textes pour produire le scénario final.

ACTIVITÉ 7

Présentation du spectacle

Chaque enfant reçoit le scénario final.

On le lit.

On cherche les étapes, les personnes supplémentaires nécessaires :

- narrateur
- voix de Belle-Mine.

Le groupe choisit des personnes pour jouer ces rôles.

On commence les pratiques... afin d'éviter la difficulté de synchroniser la voix et la manipulation. Le professeur pourra faire l'enregistrement de la pièce à l'avance. Alors, au moment de la présentation, les enfants pourront mieux se concentrer sur la manipulation.

ACTIVITÉ 8

Les suites du spectacle

Le spectacle est présenté, la journée prévue par le Comité de vie étudiante.

Les enfants seront sûrement fiers d'y présenter leurs créations.

Pour terminer ce projet, le professeur propose aux enfants différentes pistes d'écriture de textes de type expressif :

- Écrire une carte de remerciements aux personnes qui nous ont aidés à réaliser notre spectacle :
 - mamans qui ont aidé à l'habillage
 - conseiller qui a fait l'enregistrement.
- Écrire son opinion sur la confection ou le spectacle avec les marottes. Ce texte peut être imprimé dans le journal de la classe ou de l'école.
- Faire une carte de félicitations à une autre classe pour le spectacle présenté.

Micheline RANCOURT
C.S. La Jeune Lorette

Pour réussir ta marotte...

1. Si tu veux avoir une belle marotte, tu dois dessiner un patron.
2. Ensuite tu places ton patron sur un grand carton.
3. Tu colles quelques rubans gommés afin que le patron ne bouge pas.
4. Tu traces le contour de ta marotte avec un crayon feutre.
5. Après avoir enlevé le papier, tu dessines tous les détails de ton personnage.
6. Tu fais des trous pour mettre ensuite de la cellophane de couleur.
7. Il te reste maintenant à découper avec la scie le contour de ta marotte.
8. Tu habilles ton nouvel ami.

Fiche biographique

Nom : _____

Ses principaux amis : _____

Âge : _____

Nature : _____

Détails particuliers : _____

Famille : _____

Créateur : _____

Lieu d'habitation : _____

dessine-le en arrière de la feuille

Caractéristique principale : _____
